Les Mémoires d'un troupier, par le Cte Anatole de Ségur,...



LES MÉMOIRES

D'UN

TROUPIER

PAR LE COMTE

ANATOLE DE SÉGUR,

Maître des Requêtes au Conseil d'Etat,

AUTEUR

du Dimanche des Soldats, de la Caserne et le Presbytère,

etc., etc.

PARIS.

AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1858

LES

MÉMOIRES D'UN TROUPIER.

PRÉFACE.

Aux camarades passés, présents et à venir qui liront ces mémoires, Jean Guérin, par la grâce de Dieu et la loi du recrutement, ancien soldat, aujourd'hui laboureur, bonne santé, bon pied, bon œil et bonne conscience.

M'est avis qu'en toutes choses il faut commencer par le commencement. Or, il paraît que le commencement de tous les livres c'est un petit mot d'amitié qu'on échange avec le lecteur, et qu'on appelle Introduction ou Préface. On dit là dedans pourquoi on a fait son livre, dans quel but, dans quelles circonstances, à qui il s'adresse, à qui il ne s'adresse pas. Enfin, on dit tout ce qu'on veut, sauf le droit qui appartient toujours au lecteur de n'en lire aussi que ce qu'il veut.

Puisque c'est la consigne, je l'exécute, et je vais vous dire en deux mots, camarades, comment il se fait que moi, Jean Guérin, âgé de trente ans au plus, ancien sous-officier au 96e de ligne, présentement de retour au pays, où je suis laboureur pour vous servir, ne sachant pas plus de grammaire qu'il ne faut, et plus habitué à manier la charrue ou le fusil que la plume, j'ai écrit mes mémoires tout comme si j'étais un colonel en retraite, un docteur en médecine, ou un faiseur de romans. Ça ne sera pas long à vous expliquer : je l'ai fait parce qu'ils m'ont tous dit de le faire.

« — Mon garçon, me répétait notre brave instituteur, tu as été à Paris, à Rome, en Crimée; tu as vu bien des choses intéressantes, tu n'es pas mal instruit dans ta langue, et tu t'es joliment perfectionné au service; il faut écrire tes souvenirs du régiment; ça sera instructif pour les jeunes gens et intéressant pour tout le monde. »

« — Mon enfant, me disait de son côté

notre excellent curé, on ne doit pas mettre la lumière sous le boisseau, et il faut confier à quelque chose de plus durable qu'une pauvre tête humaine toutes les grandes choses dont le bon Dieu vous a fait témoin. D'ailleurs, vous êtes chrétien, et tout chrétien est apôtre dans sa sphère, quelque modeste qu'elle soit. Employez donc vos dimanches et les loisirs des longues soirées d'hiver à écrire le récit de vos lointaines aventures. Quand ce sera fait, vous me lirez la chose; je corrigerai les fautes d'orthographe et de français, s'il y en a, et nous verrons quelle suite donner à tout cela.

Enfin, monsieur le comte de X**, le propriétaire du château, m'a donné le même conseil, et quand ma bonne mère a su qu'on voulait faire de moi un écrivain, et que je serais peut-être imprimé tout vif, il faut voir de quelle joie ses pauvres chers yeux ont brillé!

Alors, moi, voyant qu'ils me disaient tous la même chose, j'ai suivi leurs conseils;

j'ai pris la plume, rassemblé mes souvenirs : souvenirs de garnison, souvenirs de Rome, souvenirs d'Orient, et voilà comme quoi, sans cesser d'être laboureur, je suis devenu faiseur de mémoires.

Et maintenant, chers camarades, que mon livre est fini, je vous l'offre de tout cœur; faites-en ce que vous voudrez. S'il vous amuse, j'en serai charmé; s'il vous instruit et vous rend meilleurs, j'en bénirai Dieu. S'il vous ennuie, au contraire, je vous en demande pardon d'avance, et je me console en pensant qu'il pourra vous servir à allumer vos pipes, et qu'ainsi, même dans ce cas, je ne vous aurai pas été tout à fait inutile.

Mai 1858.

LES

MÉMOIRES D'UN TROUPIER.

CHAPITRE Ier.

Le tirage au sort. — La révision. — Le départ.

Il y a des gens, m'a-t-on dit, qui commencent leurs mémoires par le récit de faits accomplis longtemps avant leur naissance, et qui décrivent leur entrée en ce monde comme s'ils en avaient été les témoins tranquilles et désintéressés. Ceux-là sont des gens illustres ou de grands savants avec lesquels je n'ai rien de commun, et que je n'imiterai pas plus en ce point qu'en tout autre.

Si donc, mes chers lecteurs et mes chers camarades, vous tenez à savoir quand, où et comment je suis né, à quel âge j'ai percé ma première dent, bégayé ma première parole, envoyé

mon premier sourire, demandez-le à ma bonne mère qui en sait plus long que moi là-dessus, et qui vous dira, sans que vous le lui demandiez, qu'à deux ans j'étais le plus beau garçon du monde et que je n'avais pas mon pareil dans tout le village.

Je ne vous parlerai pas davantage de mes plaisirs d'enfant, ni de mes ennuis d'écolier, ni des douces leçons de notre excellent curé, ni de cette journée incomparable de ma première communion, ni enfin de toutes ces années fuyantes de la jeunesse qui brillent et passent comme la rosée d'avril en nos champs. Je vous ai promis les mémoires d'un troupier, et je saute à pieds joints par-dessus les vingt premières années de ma vie pour arriver de suite à l'époque du tirage au sort et du conseil de révision, ce début forcé et peu brillant de la plus brillante des carrières.

A mesure qu'approchait le jour où je devais tirer, je voyais la tristesse gagner le cœur et le visage de ma mère, comme on voit croître et s'épaissir les ombres à l'approche de la nuit. Le matin, le soir, elle m'embrassait avec une tendresse plus émue, et je voyais parfois rouler dans ses yeux une larme qu'elle cherchait à me cacher. Pauvre chère mère! Maintenant que je suis de retour au pays, joyeux, honoré, avec la médaille militaire sur ma poitrine, et dans mon

cœur tout un bagage de nobles souvenirs, elle est heureuse et fière plus que moi-même des sept années que j'ai passées sous les drapeaux. Mais à la veille du départ, à la veille même du tirage, c'était autre chose, et Dieu sait que de prières elle lui adressa, que de chapelets elle dit, que de neuvaines elle fit à la bonne Vierge pour obtenir que je ne fusse pas soldat! Certes tout cela ne fut pas perdu, et Dieu, cette sentinelle éternelle qui veille là-haut, fut attentif à sa prière. Seulement, sachant mieux qu'elle et moi ce qui nous convenait, il arrangea les choses autrement que nous ne le lui demandions, et je puis affirmer qu'il les arrangea pour le mieux. Tant il est vrai que la plupart du temps nous ne savons pas ce que nous demandons à Dieu, et que c'est en nous refusant qu'il montre le mieux qu'il nous écoute et qu'il nous aime!

Enfin le jour du tirage arriva. Au moment où j'allais partir, entra dans la maison une vieille voisine, mauvaise langue et bonne femme, si tant est que les deux choses soient compatibles, qui depuis quarante ans poursuivait un quine à la loterie sans l'attraper jamais, et qui passait ses nuits à rêver des numéros pour tous les usages imaginables. Sachant que je devais tirer ce jour-là, elle n'avait pas perdu une si bonne occasion de faire un rêve de plus, et elle vint annoncer à

ma mère, d'un air de triomphe, que j'aurais le numéro 86 : elle l'avait vu et revu, elle le savait, la chose était certaine; or, il n'y avait pour le canton que quatre-vingt-dix numéros. On croit toujours aisément ce qu'on désire : ma mère, qui s'était moquée cent fois des songeries de sa voisine, y crut presque ce jour-là, et moi-même, sur l'autorité de cette vieille rêveuse, je partis d'un pied plus léger pour le chef-lieu de canton, avec mon père et les jeunes gens du village qui devaient tirer comme moi.

Je ne puis pas dire qu'en route la conversation fut vive et animée : l'un se taisait, l'autre ne disait rien, et quelqu'un de nous ayant essayé de lancer je ne sais quelle plaisanterie, pas une parole ne lui fit écho, pas un sourire ne lui répondit. En un mot, nous ressemblions plus à des veaux qu'on mène à la boucherie qu'à des apprentis guerriers emboîtant le pas dans le chemin de la gloire : et voilà pourtant la graine des soldats français!

Arrivé à la salle de la mairie, déjà pleine de jeunes gens avec leurs pères et leurs maires, soit dit sans jeu de mots, j'attendis mon tour pour tirer. Mon cœur bondissait dans ma poitrine à me rompre les côtes, et jamais dans ma vie je n'eus plus besoin de patience et n'en eus moins à ma disposition. Mes yeux étaient fixés sur l'urne fa-

tale qui recélait mon sort, et il me semblait qu'en y plongeant la main j'allais en retirer une sentence de vie ou un arrêt de mort. J'étais indifférent à tout ce qui se passait dans la salle et je n'entendais seulement pas les exclamations de joie ou de désespoir de ceux qui tiraient avant moi.

Enfin, on appela mon nom. Mon père me serra la main et me dit tout bas : « Bon courage et bonne chance ! » Je m'approchai d'un pas chancelant, j'enfonçai ma main tremblante dans l'urne impassible, comme si c'eût été la gueule d'un monstre, et j'en retirai... le numéro 13 !

Non ! jamais je ne fus plus désolé, plus furieux, plus ridicule et plus mortifié ! J'aurais retiré de cette urne maudite une vipère enlacée autour de mon bras, que je n'aurais pas fait une grimace plus désespérée ! J'entendais dire en ricanant autour de moi : « Eh bien ! excusez, le numéro 13 ! J'aimerais mieux le numéro 1. — En voilà un qui n'a pas de chance, ajoutait un autre avec un accent de demi-commisération qui m'enrageait encore plus. — Il n'a pas l'air à la noce ! disait un troisième. — Tiens, il n'y a pas de quoi ! » Et mille propos de ce genre dont les plus compatissants ne méritaient pas la poignée de main, je ne dis pas d'un homme, mais d'un chien.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que tous ces égoïstes-là avaient raison. Oui, c'en était fait, j'étais pris, je ne m'appartenais plus, j'étais condamné à sept ans de galère, peut-être même à mort, et je me dis à part moi très-sérieusement et sans me rire au nez : « Je suis un homme perdu ! » C'est triste à confesser, c'est honteux, c'est humiliant, mais c'est comme ça ! Et pourtant je n'ai pas été un plus mauvais soldat qu'un autre, je m'en flatte ; mon grade, ma médaille et mes états de service sont là pour l'attester.

Je ne vous peindrai pas le chagrin de ma mère quand elle apprit la fatale nouvelle. Tomber des sommets brillants du numéro 86 au bas-fond du numéro 13, quelle chute pour un pauvre cœur maternel, et comment s'étonner qu'il en fût tout meurtri ! Son abattement me fit rougir du mien, et je redevins homme pour consoler cette pauvre chère femme. Je la caressai tant, l'embrassai si fort et si doux, je rentassai si bien mon chagrin et je parus prendre si gaiement mon parti, que je parvins à la rasséréner un peu et à lui faire entendre raison. C'est une merveilleuse nécessité, dans les circonstances douloureuses de la vie, d'avoir à raisonner et à consoler les autres. On se raisonne et on se console soi-même du même coup ; et certes je n'au-

rais jamais trouvé pour moi tout seul ce que j'imaginai en cette circonstance pour consoler ma mère.

Comme elle commençait à se calmer, voilà que la porte s'ouvre avec fracas, et je vois entrer la vieille songeuse, notre voisine. « — Ah! mon pauvre gas! cria-t-elle en se jetant dans mes bras, ce dont je me serais bien passé, c'est-il vrai ce qu'on me dit, que tu as tiré le numéro 13? — Sans doute, lui répondis-je en essayant de sourire. — Ah! mon bon Dieu! quel malheur! le plus mauvais de tous les numéros! Pauvre petiot! tu mourras dans l'année! C'est sûr, répéta-t-elle en s'adressant à ma mère, il mourra dans l'année : le numéro 13, ça ne manque jamais! » Et elle criait et pleurait, ou plutôt faisait semblant de pleurer; car ses petits yeux gris ne rendaient pas plus de larmes qu'une source tarie ne rend d'eau en temps de sécheresse.

J'étais furieux de la maladresse de cette femme, je craignais que ses idées absurdes ne fissent impression sur ma mère et n'augmentassent son chagrin, et n'était le respect dû à son grand âge, je l'aurais volontiers fait sortir par la fenêtre. Je me contentai de la reconduire, moitié de gré, moitié de force, vers la porte, que je lui fis franchir vivement et que je refermai sur elle.

Grâce à Dieu, ma mère était aussi solidement chrétienne que peu superstitieuse, et les sottises de sa vieille voisine l'eussent plutôt fait rire que pleurer. Elle n'y fit donc aucune attention et n'y attacha pas plus d'importance que moi-même. Mais il n'en fut pas ainsi dans le reste du village. La vieille rêveuse, irritée de la façon dont je l'avais éconduite, s'en alla dans toutes les maisons, moins par intérêt que par ressentiment, répandre ses folles idées et ses absurdes terreurs, et, grâce à elle et à mon pauvre numéro 13, je ne tardai pas à passer pour un homme mort dans l'esprit d'une foule de gens. On me plaignait, on me pleurait de mon vivant, on faisait à qui mieux mieux mon oraison funèbre : c'était flatteur, mais ça n'était pas gai ! Enfin, à les entendre tous, j'étais condamné, perdu, fini ; il n'y avait plus qu'à m'enterrer, à dresser mon acte de décès et à m'oublier.

Telle est la sottise humaine ! Telle est la place que la superstition occupe dans tant de pauvres âmes ignorantes, où la foi est à moitié morte, et d'autant plus crédules, hélas ! qu'elles sont moins croyantes ! On ne croit guère à l'Évangile, mais on croit à la fatale influence d'un nombre ! On ne craint pas d'offenser Dieu, mais on tremble devant le numéro 13, et tel chrétien qui se mettra sans la moindre hésitation une côtelette sur

l'estomac et la conscience le vendredi, ne voudra pour rien au monde se mettre en voiture ce jour-là !

Toutes ces sottises finirent par me fatiguer à la longue, et, sachant qu'il me fallait quitter le village un peu plus tôt ou un peu plus tard, je résolus de devancer l'appel dès que le conseil de révision m'aurait déclaré propre au service. Quant à ça, j'étais sûr de mon affaire : je m'étais examiné, inspecté, tâté des pieds à la tête, et je n'avais trouvé en moi aucun motif d'exemption, pas la moindre varice, pas la plus petite infirmité ; un œil de lynx, un estomac d'autruche, des dents à déchirer des cartouches de ferblanc, et des pieds à marcher huit jours sans fatigue ; en un mot, j'étais ce qu'on appelle un homme parfaitement constitué : c'était triste, mais qu'y faire ? N'est pas borgne ou boiteux qui veut !

Quant à imiter ces sans cœur qui se travaillent le corps de mille manières pour le déformer, l'affaiblir et se fabriquer des infirmités postiches à l'usage du conseil de révision, merci bien ! Je n'étais pas Français, honnête homme et chrétien pour rien ! Aussi, quand j'entrai dans la salle de la révision, je me dis en moi-même : « Mon garçon, tu sortiras d'ici soldat. » Et je ne me trompais pas. Le major ne fit que jeter un coup d'œil

sur moi ; le préfet consulta ses collègues du regard, et, d'une voix unanime, je fus déclaré propre au service.

C'est un singulier spectacle et une invention bizarre que celle de la révision. Comme ça ferait rire ceux qui y passent, si ça ne les faisait pas pleurer ! D'abord, l'aspect du conseil, de ces magistrats, de ces officiers supérieurs en grand uniforme, la lunette ou le lorgnon sur le nez, rangés gravement en demi-cercle, et au milieu ces pauvres garçons qui défilent tout nus, car, sauf le respect que je vous dois, mes chers lecteurs, c'est là, pour les recrues, la tenue de l'endroit, et tel est le premier uniforme de tous les soldats français, voire même des futurs généraux et maréchaux de France : on entre dans l'armée absolument comme on vient au monde. Il faut croire que c'est nécessaire, car ce ne doit pas être plus agréable pour les juges que pour les soldats ; mais, en tout cas, nécessaire ou non, ça n'est pas propre, et si j'étais le Gouvernement, je tâcherais d'imaginer quelque chose d'un peu moins vilain et plus chrétien que cela. Il est vrai que je ne suis pas le Gouvernement, ni vous non plus, et que ce n'est ni mon affaire ni la vôtre.

Hors de la salle du conseil, la scène est plus curieuse encore. Au milieu de cette foule qui s'habille, se déshabille, s'agite, chante, crie et

pleure, on voit d'un côté de pauvres diables gambader en chemise et sauter tout joyeux, parce qu'on les a trouvés trop malingres ou trop mal bâtis pour servir; de l'autre, de forts gaillards qui se rhabillent d'un air tout piteux, parce qu'hélas! le bon Dieu les a faits robustes et bien découplés!

J'ai lu quelque part, étant en garnison, que chez les anciens Romains, il y avait une fête qu'on appelait les Saturnales, pendant laquelle les esclaves devenaient momentanément les maîtres, et les maîtres esclaves. Eh bien, le jour de la révision est dans son genre une fête comme celle-là: c'est le jour de triomphe des infirmités de toute nature, le jour d'humiliation de la force et de la santé. Qu'on est heureux, qu'on est fier alors de ce qui attriste et humilie tout le reste de la vie! Comme on fait valoir et ressortir ses misères physiques et morales, celui-ci ses dents noires et malsaines, celui-là ses pieds plats et mal contournés, cet autre son estomac débile, sa chétive santé, cet autre je ne sais quelle honteuse infirmité! Au contraire, les hommes forts et bien faits paraissent humiliés de leur vigueur et de leur beauté: ils se font petits, ils baissent les yeux, ils semblent vouloir se cacher, et si les infirmités étaient à vendre, bien des gens donneraient ce jour-là plus d'argent pour les acquérir

qu'on n'en donne en temps ordinaire pour s'en débarrasser.

Je vois encore d'ici, le jour que je raconte, un petit bossu qui n'avait pas quatre pieds de haut, un vrai cep de vigne, qui, le bec levé, lançait mille railleries et faisait mille grimaces à son voisin, homme superbe que sa taille destinait évidemment à devenir tôt ou tard tambour-major. A le voir, comme un petit coq, se dresser sur ses ergots et pousser ses invectives triomphantes à trois pieds au-dessus de sa tête, on eût dit un gamin de Paris apostrophant de la rue un bourgeois au premier étage. Ce qu'il y avait de plus comique, c'est que le futur tambour-major, la tête basse et les yeux pleurants, ne répondait pas un mot et semblait envier la taille et la bosse de son insulteur.

Il y eut ce même jour un incident qui amusa beaucoup l'assemblée tout entière, le conseil comme les recrues. Un jeune homme s'avança dans la salle du conseil, dans la tenue de rigueur, l'air à la fois bête et fin, l'oreille tendue, et paraissant faire d'inutiles efforts pour entendre. Il était sourd, ou du moins prétendait l'être. A toutes les questions qu'on lui adressait, il répondait de travers, et le maire de son village attestait que cette infirmité avait commencé un an auparavant et n'avait fait depuis que s'aggraver chaque jour.

Tout cela semblait un peu louche au conseil, mais le prétendu sourd jouait son rôle à merveille, et ni pièces d'argent tombant à terre, ni autres piéges du même genre n'avaient pu le convaincre de fourberie.

Enfin, de guerre lasse, on allait le renvoyer exempt, quand le préfet qui était un malin, conçut une idée lumineuse. Il parut convaincu de la bonne foi du jeune homme, et d'une voix peu élevée, sans faire un seul geste : « Décidément, dit-il, ce garçon est sourd et très-sourd. Vous pouvez vous retirer, mon ami, vous êtes impropre au service. »

A l'instant même, voilà mon gaillard qui salue le conseil d'un air joyeux, et sans se le faire dire deux fois prend le chemin de la porte : dans la joie du succès, il avait oublié qu'il était sourd et s'était cru libre et vainqueur deux minutes trop tôt. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on ramena mon farceur tout décontenancé au milieu des éclats de rire de l'assemblée, et qu'il fut sur l'heure et tout d'une voix déclaré valide et de bonne prise.

Je n'oserais pas dire que ce jour-là, avant de quitter le chef-lieu du canton, je ne bus pas un peu plus que de coutume : j'étais triste dans le fond et j'avais besoin de m'étourdir un peu pour avoir l'air crâne. Cependant, je ne laissai point

ma raison dans mon verre, j'étais solide sur mes jambes en revenant au village, et quand j'embrassai ma pauvre mère en lui disant : « Eh bien, maman, ton garçon est décidément soldat ! » ce ne fut pas un homme ivre, grâce à Dieu, qu'elle pressa dans ses bras et qu'elle inonda de ses larmes.

Mon père m'embrassa aussi, essuya furtivement son œil humide, et me dit en me serrant fortement la main : « Allons, c'est dit, n'en parlons plus ! Dieu l'a voulu, que sa volonté soit bénie ! » et il sortit de la chambre, soi-disant pour aller ranger quelque chose à la grange, mais j'ai l'idée que ce fut pour aller pleurer.

Quand on se baigne dans la mer ou dans une rivière, il y a deux manières de se mettre à l'eau. Les uns y entrent doucement, lentement, prudemment, plongeant d'abord un pied timide qu'ils retirent, puis la jambe, puis le reste du corps, peu à peu et par degrés. D'autres, et je suis de ceux-là, n'y mettent pas tant de façons et plongent d'un seul coup ; il y a un moment désagréable à passer, mais ce n'est qu'un moment, et deux secondes après, on est à son aise comme un poisson dans l'eau. Conformément à cette dernière méthode, je résolus de partir sans délai pour choisir un régiment et le rejoindre ; je pensais que, pour ma mère comme pour moi,

il valait mieux brusquer le dénoûment, et mon père fut de mon avis. Je fis donc rapidement mes préparatifs de départ ; ça ne fut pas long, et je fixai au lundi suivant le jour des adieux et de la séparation.

La veille de ce triste jour, au sortir de vêpres, je pris congé de tous les gens du village ; hommes, femmes, enfants, tout le monde m'embrassa comme une patène, et plus d'un pleurait en m'embrassant. J'avoue que ça me fit plaisir : c'est si bon de sentir qu'on est aimé et de penser qu'en partant on laissera au moins un souvenir et un regret au cœur de ceux qui restent ! Quelques vieilles femmes, se souvenant du numéro 13, murmuraient en secouant la tête : « Le pauvre garçon n'en reviendra pas ! » Mais les anciens du village, qui avaient servi dans leur temps, haussaient les épaules, et disaient en me serrant la main : « Bah ! bah ! il en reviendra comme nous ! »

Avant de sortir de l'église, j'avais eu soin de la passer en revue des pavés à la voûte ; j'avais regardé une dernière fois les vieux bancs de bois où je m'étais si souvent agenouillé, la chaire d'où M. le curé nous avait donné tant de bons conseils, que je n'avais pas toujours écoutés ni suivis ; le confessionnal où j'étais bien des fois entré en rechignant, et d'où j'étais toujours sorti

bien heureux, et la place bénie où j'avais fait ma première communion! J'avais dit adieu du regard à l'autel et à son pauvre tableau tout noirci par la fumée des cierges, représentant la sainte Vierge et saint Joseph prosternés devant l'enfant Jésus dans la crèche, et aussi aux vieilles statues des vieux saints, patrons de la paroisse, qui, du fond de leurs niches, semblaient me sourire doucement et me souhaiter un bon voyage et un heureux retour.

En traversant le cimetière, qui chez nous entoure l'église, je m'agenouillai un instant devant la croix de bois qui indiquait la tombe de ma grand'mère, récemment décédée, et je me souviens encore que je demandai à Dieu, dans ma prière, la grâce de pouvoir un jour reposer dans ce même cimetière, près de mes parents et de mes pays, à l'ombre de l'église et du clocher natal.

Je n'oubliai pas d'aller prendre congé de M. le curé. Ce digne homme, qui m'avait toujours beaucoup aimé, je ne sais trop pourquoi, m'embrassa avec une affection paternelle, me donna quelques petits souvenirs pieux, et me dit en me bénissant : « Que le bon Dieu te garde, mon cher enfant, et qu'il te ramène au village sain de corps et d'âme après ton congé! Tu vas avoir bien des épreuves à traverser, bien des ennemis

à combattre; mais je n'en crains qu'un seul pour toi, et puisses-tu t'en souvenir pour l'éviter : c'est le respect humain! Demande des forces à Dieu contre celui-là; au régiment comme ailleurs, presque tout est là pour les jeunes gens. »

Ainsi me disiez-vous en pleurant, mon bon père, et vous aviez bien raison! J'en ai fait depuis la triste expérience, et vous ne le verrez que trop en lisant ces mémoires!

S'il faut tout dire, et pourquoi ne le dirais-je pas? il est encore une autre demeure que je visitai en sortant du presbytère, une demeure où j'entrai avec de vifs battements de cœur, et d'où je sortis pleurant et rayonnant à la fois; c'est la ferme du père Thomas. Le père Thomas (Dieu veuille avoir son âme!) était un brave homme et un bon fermier, et je l'aimais beaucoup. J'aimais bien aussi sa femme, la mère Thomasse, car c'est ainsi que chez nous on appelle les femmes du nom de leurs maris. Mais j'aimais plus encore leur fille Jeanne, bonne et belle enfant s'il en fut, dont la figure fraîche et riante fleurissait sur une taille droite, élancée et mignonne, comme un bouton de rose sur sa tige.

Bien des fois déjà, malgré ses quinze ans, en la voyant si jolie, si modeste et si accueillante, si bonne aux pauvres, si douce à ses parents, si

pieuse à l'église, je m'étais dit que son mari serait un heureux garçon et que je voudrais bien être ce garçon-là. Mon père, qui appréciait comme moi les mérites de Jeanne, et qui savait de plus que le père Thomas avait des terres et des écus, trouvait l'idée bonne et il en avait touché quelques mots au brave homme. Celui-ci n'avait dit ni oui ni non, sa fille avait quinze ans et il n'était pas temps de songer à la marier; mais il avait continué à fréquenter ma famille, et il me témoignait plus d'amitié qu'à tout autre garçon du village. Jeanne de son côté ne semblait pas me voir avec déplaisir; elle rougissait quand je lui parlais, tremblait comme une feuille de mai quand par hasard ma main touchait la sienne, et toutes les fois qu'elle rencontrait ma mère, elle l'embrassait et la caressait tout comme si elle eût été sa fille.

Quand j'entrai chez eux, le père Thomas, sa femme et Jeanne étaient assis dans la salle, ne travaillant pas parce que c'était dimanche, et ne disant rien parce qu'ils n'avaient rien ou parce qu'ils avaient trop à se dire. Ils paraissaient tristes et j'espérai que c'était en pensant à mon prochain départ. En m'apercevant, Jeanne rougit beaucoup, son père et sa mère vinrent au-devant de moi et me tendirent la main. J'étais confus, tremblant, je changeais de couleur dix

fois par minute, et je ne savais trop ce que je disais. Le père Thomas me parla avec beaucoup de bonté et d'affection, m'exhorta à me comporter honnêtement au régiment comme au village, et me dit en terminant, d'un ton qui me fit tressaillir de joie au milieu de mon chagrin : « Allons, mon garçon, embrasse-moi, embrasse ma femme et ma Jeanne aussi, et souviens-toi que lorsque cette enfant-là, que tu ne trouves point sotte ni laide, sera à marier dans sept ans, je ne la donnerai qu'à un bon sujet et à un bon chrétien. »

Je serrai dans mes bras l'excellent homme et la mère Thomasse qui pleurait ; puis je m'approchai de Jeanne qui était debout, immobile et rougissante, et, lui prenant doucement la main, j'effleurai sa joue de mes lèvres. Elle leva sur moi son œil bleu où brillait une larme, et d'une voix basse, mais ferme : « Ayez confiance et bon courage ! » me dit-elle.

Confiance et bon courage ! Oui, sans doute, ma Jeanne, j'ai eu l'un et l'autre, et après Dieu, c'est à toi que je les ai dus ! Ces mots-là me sont restés gravés dans le cœur avec le chaste baiser que tu reçus de moi en ce jour, et que tu me rendis sept ans après en me disant que tu m'avais attendu. Que le bon Dieu t'en récompense, chère femme, et qu'il me bénisse en te bénissant, car

tu es aujourd'hui la joie, la compagne et le bonheur de ma vie, comme tu en as été l'espérance au temps des épreuves périlleuses et de la longue absence.

Je ne vous raconterai pas les détails déchirants de mes adieux à ma mère; c'est trop triste et j'ai encore envie de pleurer quand j'y pense. Je promis à cette bonne mère de lui écrire souvent, de faire toujours mes prières, matin et soir, de garder soigneusement la médaille de la sainte Vierge qu'elle me mit au cou. Je baisai mille fois ses mains tremblantes et ses joues inondées de larmes, et, m'arrachant de ses bras, je sortis presque en courant de la maison paternelle.

Mon père avait voulu m'accompagner jusqu'à la limite du village. Il marchait, sa main dans la mienne, et ne me disait rien. Arrivé à un détour de la route, il s'arrêta, et d'une voix étouffée de sanglots : « Tu as toujours été un bon fils, me dit-il, sois un bon soldat... Adieu, mon enfant, adieu, mon Jean... que Dieu veille sur toi... à revoir!... » Et, me serrant une dernière fois sur son cœur, il reprit à grands pas le chemin du village. Je le suivis des yeux tant que je pus l'apercevoir, et je le vis enfin disparaître à l'angle de la route. Alors un flot de douleur me monta du fond de l'âme et m'envahit tout en-

tier; pour la première fois de ma vie, je me sentis seul, absolument seul sur la terre. Je m'assis au bord du chemin, et, cachant ma tête dans mes mains, je pleurai amèrement.

CHAPITRE II.

Arrivée au corps. — Débuts militaires.

Le ciel le plus chargé de nuages ne contient qu'une certaine quantité de pluie, et le cœur le plus gonflé de déplaisir ne renferme qu'une certaine quantité de larmes. La pluie et les pleurs tombent plus ou moins fort et longtemps, puis diminuent, puis cessent. Le ciel reste gris d'abord et le front assombri ; puis viennent les éclaircies ; ici, le bleu, là, la gaieté reparaissent ; le soleil brille, le rire étincelle et le beau temps succède à l'orage.

Telle est l'histoire de presque tous les chagrins, j'entends ceux dont on ne meurt pas, et comme je ne mourus pas du mien, il s'en alla par la route commune. Je ne sais combien de litres d'eau salée coulèrent de mes yeux ; mais enfin, le réservoir se tarit. Après avoir beaucoup pleuré, je ne pleurai plus ; après avoir longtemps

soupiré, je ne soupirai plus, si ce n'est à de longs intervalles, au souvenir de ma mère. Je continuai à rêver souvent à Jeanne, mais sans déplaisir et avec une secrète douceur. Enfin je retrouvai, à peu de chose près, ma gaieté naturelle, et il ne me fallut pas un mois pour me convaincre qu'on peut vivre et prospérer au régiment comme au village, et que l'uniforme militaire n'est pas une maladie dont on meurt.

Cependant, j'avais encore les yeux bien rouges et le cœur bien gros quand je me présentai au bureau du recrutement, le surlendemain de mon départ, pour choisir un des régiments où l'on pouvait s'engager. Je n'avais nul motif de préférer un corps à un autre, je ne connaissais personne dans aucun, et je ne devais compter, en fait de protection, que sur ma bonne mine, ce qui était peu de chose pour avancer. Le sergent employé près du capitaine de recrutement, petit jeune homme à l'œil vif et intelligent, à l'air un peu farceur, mais très-bon enfant, vit mon embarras et me conseilla de prendre le 96e de ligne (alors 21e léger.)

« C'est de tous les régiments à choisir le plus agréable, me dit-il ; le colonel est la perle des hommes, et vous pouvez vous recommander de moi à un sergent-major de mes amis, qui est un charmant garçon. Et puis, le régiment vient d'ar-

river à Paris, il y restera longtemps, et quand vous passerez aux bataillons de guerre, vous ferez connaissance avec la capitale. »

C'était plus qu'il n'en fallait pour me décider, puisque j'allais choisir au hasard. Je m'engageai donc dans le 96e de ligne, et après avoir remercié mon aimable petit sous-officier, qui me donna le nom de son ami le sergent-major, je me rendis à l'intendance pour recevoir ma feuille de route.

Là, ce fut autre chose, et l'accueil que je reçus ne me parut pas pécher par excès de bienveillance. D'abord, on me dit de revenir le lendemain à quatre heures, et je dus encore traîner par la ville le reste de ma soirée et la matinée du lendemain ; puis, quand je revins à l'heure dite, on me fit attendre plus que de raison, debout près d'un banc sur lequel on ne m'invita pas à m'asseoir ; enfin un employé m'appela et me tendit ma feuille de route en me disant d'un ton bourru : « Quand vous serez à destination, vous demanderez le gros-major. Allez !

— Le gros-major, fis-je avec un étonnement qui devait ressembler un peu à de la stupidité, le gros-major, qu'est-ce que c'est que ça ? »

J'avais souvent entendu parler de tambour-major, et quelquefois de sergent-major, mais de gros-major, jamais.

Un éclat de rire universel accueillit ma question, et un des militaires employés à l'intendance s'écria avec un accent de conviction profonde : « Dieu ! que ces recrues sont bêtes ! »

Le sang me monta au visage, et je répondis vivement à ce petit monsieur :

« Si les recrues sont bêtes, vous devriez vous souvenir que vous avez été l'un et l'autre !

— Allons, allons, mes petits amours, dit un sergent qui se trouvait là, pas de gros mots ni de disputes ! Si les recrues sont des recrues, ça n'est pas leur faute, et l'esprit leur viendra au régiment. Et vous, jeune homme, filez votre nœud avec votre feuille de route, et tant que vous ne serez qu'un soldat de papier, tâchez de modérer un peu la vivacité de votre bec. *Tant qu'au* gros-major, puisque vous voulez savoir ce que c'est, désir louable et que j'approuve, apprenez qu'on le nomme ainsi parce que c'est un major plus gros que tous les autres ; ça se choisit au poids et au tour du ventre. Voilllà. »

Et en disant ces mots, il claqua sa langue, fit une pirouette et me tourna le dos. Je me doutai bien qu'il se moquait de moi, et depuis je n'en ai plus douté ; mais je compris que je n'avais qu'à me taire et à mettre ma langue dans ma poche avec ma feuille de route. C'est ce que je fis, et je sortis de l'intendance en murmurant

tout bas : « Au plaisir de ne pas vous revoir! »

J'étais furieux contre ces mauvais plaisants qui, au lieu de m'encourager et de me soutenir, n'avaient fait que se moquer de moi, et je me dis qu'il n'y avait certainement pas en France trois bureaux d'intendance composés de gens si durs aux pauvres recrues. Depuis, j'ai changé d'avis, et je suis devenu moins sévère, ayant reconnu trois choses à l'usage, à savoir : que les gens bienveillants et polis sont rares en tous lieux ; qu'il s'en trouve aux intendances comme partout; mais qu'ils sont plus rares encore dans les bureaux qu'ailleurs ; c'est une règle presque sans exception, aussi bien dans le civil que dans le militaire. Pourquoi? demandez-le aux moralistes ; moi, je ne suis qu'un conteur, et je me borne à constater le fait.

J'avais six étapes à faire pour rejoindre le dépôt de mon régiment qui était à Rouen. Je les fis sans encombre et sans aventures, laissant à chaque étape un peu de ma tristesse, et de plus en plus impatient de faire connaissance avec cette vie de soldat qui allait être la mienne pendant sept ans.

Arrivé au quartier, je demandai le gros-major et l'on me conduisit devant un officier supérieur, que je contemplai avec curiosité. C'est alors que je vis, clair comme le jour, que le sergent de

l'intendance s'était moqué de moi. Le gros-major n'était pas plus gros qu'un autre, ni surtout plus méchant, au contraire. Il avait bien le teint un peu rouge, la voix forte et le ton rude; mais à travers tout cela, on sentait un bon cœur. Excellent homme par nature, bourru par habitude et par position, tel était le gros-major du 96e.

Il me donna un numéro matricule, me désigna mon bataillon, ma compagnie et me fit conduire par un planton au sergent-major de cette compagnie. Celui-ci me reçut, m'assigna une escouade, une chambre, un lit, et, dès le soir même, me fit conduire à son tour au magasin des habillements; c'était là que la chrysalide devait se changer en papillon, et qu'allait s'accomplir le premier acte de ma métamorphose. En ôtant mes habits de laboureur, ces humbles et chers vêtements sous lesquels j'avais vécu heureux pendant tant d'années, j'éprouvai, je l'avoue, un serrement de cœur; il me sembla que je me séparais une fois de plus de tout ce que j'aimais, et je sentis une larme, la dernière, mouiller furtivement mes yeux. Je l'essuyai à la hâte par-dessous ma blouse, et pour faire diversion à mon chagrin, je regardai autour de moi.

Il y avait de quoi rire. C'était tout un monde de vêtements, un régiment d'uniformes auxquels il ne manquait que des hommes, des amas de

pantalons rouges, des montagnes de capotes, de vestes et de tuniques. Il y en avait de petits, de grands, de longs, de courts, de larges, d'étroits, enfin de quoi prendre toutes les tailles, de quoi loger tous les bras et toutes les jambes, tous les ventres et tous les corps imaginables, depuis la citrouille jusqu'au manche à balai, depuis le petit homme trapu du Midi qui a juste le nombre de centimètres exigés pour servir, jusqu'au géant de l'Alsace, carabinier fourvoyé par mégarde dans les rangs de l'infanterie.

Après plusieurs essais, je finis par trouver mon affaire : pantalon, veste, tunique et capote, tout allait à merveille et semblait fait pour moi. Ça me gênait bien un peu, mais c'était à cause de la nouveauté du costume ; il faut du temps pour se faire au shako, au col et surtout au ceinturon. Ce diable de ceinturon, ça vous prend la taille, ça vous serre, ça vous colle ! On étouffe là dedans comme dans un étau, quand on n'y est pas accoutumé, et c'est peut-être de toutes les habitudes militaires la plus difficile à prendre pour un laboureur comme moi. Un soldat français doit avoir la taille fine, la tournure aisée et le corps agile, je n'en disconviens pas ; mais c'est le cas de dire qu'il faut souffrir pour être beau, sans compter qu'on n'y arrive pas toujours. Que de camarades n'ai-je pas connus, qui, malgré

tous les efforts et tous les ceinturons, sont restés comme des troncs de chêne ou comme des pierres de taille! Il aurait fallu la serpe pour les dégrossir! A défaut de grâce et d'agilité, ceux-là avaient la force; après tout, c'est une beauté qui en vaut bien une autre.

Outre mes effets d'habillement, je reçus un sac, un fusil, et cette chose précieuse que dans le langage militaire nous appelons le *sac à malice*. C'est une vraie boutique de bric-à-brac que cet objet-là: on y trouve de tout et d'autres choses encore, brosses à cirage, brosses à habits, brosses à cheveux, cuiller pour la soupe (quant à la fourchette, le troupier s'en passe et la remplace agréablement par la fourchette du père Adam, c'est-à-dire par ses doigts), aiguilles, fil et dé à coudre, car un bon soldat doit être habile couturière, et j'en ai connu pour ma part qui brodaient comme de vraies lingères; bref, le sac à malice est inépuisable, et un troupier ne peut pas plus s'en passer qu'un fumeur de sa blague, une femme de son miroir et un Anglais de son nécessaire de voyage.

Muni de ce précieux objet et de tout le reste, je retournai à ma compagnie, à ma subdivision, à mon escouade. C'est ainsi, en effet, que tout va se divisant dans l'armée, et que, de cette grande et forte unité du régiment qui est tout un monde

on descend de degré en degré, à travers le bataillon et la compagnie, jusqu'aux vingt-quatre hommes de la subdivision commandés par un sous-officier et aux douze hommes de l'escouade commandés par un caporal. C'est bien simple, et pourtant, à ce qu'on m'a dit et à ce que j'ai pu voir, ça ne se trouve que dans l'armée et dans l'Église; et c'est pourquoi là, et là seulement, est la force, parce que là seulement est la hiérarchie dans l'unité.

Me voilà donc douzième partie d'une escouade, composée de recrues ou de jeunes soldats. J'eus bientôt fait connaissance avec mes camarades, non-seulement de l'escouade, mais de la compagnie. En arrivant au régiment, on se trouve ainsi, du jour au lendemain, riche d'une centaine d'amis, qui ne savent pas votre nom et qui, si vous partez, ne perdront pas leur temps ni leurs larmes à vous regretter, mais qui vous tutoient, qui vous donneront volontiers une poignée de main, quelquefois même une pipe de tabac, et qui seraient prêts à prendre votre parti contre tous les pékins de la terre, et à dégainer pour vous, s'il le fallait. Est-ce amour du prochain? Non, car, à moins d'être un saint, on ne peut aimer de la sorte cent gaillards qu'on ne connaît souvent que de vue; mais c'est amour de l'uniforme, esprit de corps; en un mot, ce n'est pas

l'homme, c'est le soldat qu'on soutient et qu'on aime. Je ne parle pas ici, bien entendu, des liaisons et des amitiés particulières qui se nouent au régiment comme partout, et qui dans des camarades font trouver des frères. J'en ai rencontré plus d'un, grâce à Dieu, de ces amis véritables pour lesquels j'aurais tout donné et dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur.

Quoi qu'il en soit, et en attendant l'amitié qui ne vient pas du premier coup, je fus heureux de trouver, dès mon arrivée au régiment, la familiarité et le sans façon de mes camarades ; et quand le soir mon camarade de lit me dit en se couchant : « Bonsoir, mon vieux ; comment t'appelles-tu ? » je serrai de bon cœur la main qu'il me tendait.

Avant de me déshabiller et de me mettre au lit, j'examinai curieusement ma chambre : quand je dis ma chambre, c'est une façon de parler, car elle avait une quinzaine de propriétaires comme moi. Le mobilier n'était pas somptueux : des lits à droite, des lits à gauche, au-dessus et le long des murs des planchettes pour les effets, et au milieu de la chambre, la planche au pain, voilà tout. Il y avait bien encore trois ou quatre grandes cruches dans un coin, mais je n'appelle pas ça des meubles. J'appris le lendemain matin que ces cruches servent à la toilette des soldats. On se

lave chacun à son tour, comme on peut, avec ses mains, avec son mouchoir, avec sa chemise : il est défendu de s'essuyer aux draps du lit, mais ça se fait tout de même ; il faut bien s'essuyer quelque part !

Le plus clair de tout cela, c'est qu'on n'est pas très-bien lavé, et, sans contestation, ce qu'il y a de moins propre dans le soldat, c'est sa personne. Son fusil brille comme de l'argent, ses boutons étincellent comme de l'or, ses souliers sont des miroirs tant ils sont bien cirés ; enfin des pieds à la tête il est astiqué, ficelé, brossé d'une façon irréprochable : il n'y a que sa peau qui laisse à désirer. Que voulez-vous, on en voit si peu !

Je sais bien que chaque caporal est chargé de veiller à la propreté des hommes de son escouade; mais à l'impossible nul n'est tenu, et la meilleure blanchisseuse du monde ne peut faire de lessive sans savon. En été, on mène les soldats se laver les pieds ou se baigner à la rivière ; mais en hiver chacun s'en tire comme il peut, et l'on en est réduit, pour toute ressource, à l'eau glacée des cruches de la chambre. Quant aux cheveux et à la barbe, c'est un soldat de la compagnie qui abat, défriche et fait les coupes en gros et en détail. S'il est maladroit, il taille à tort et à travers, c'est le massacre des innocents ; mais le plus sou-

vent il est habile et exercé, il vous tond court, vous rase avec dextérité, et le farceur n'est pas gêné pour faire, en un tour de main, la barbe à tout le monde.

Après avoir fini l'inspection de la chambre, j'examinai mon lit et je fus satisfait de l'examen. Il n'était pas plus large qu'il ne faut, mais un homme n'a pas besoin d'un billard pour dormir; du reste, une bonne paillasse, un bon petit matelas ni trop gras ni trop maigre, une couverture grise et des draps de bonne toile qu'on change tous les vingt jours en été, et tous les mois en hiver; franchement, il y a de quoi contenter les plus difficiles. J'étais fatigué de ma route et des émotions de la journée; je laissai mes camarades jouer, causer, lire ou chanter jusqu'au roulement de dix heures, et je me couchai. Avant de m'endormir, je fis une courte mais fervente prière dans mon lit; M. le curé m'avait conseillé d'en agir ainsi afin d'éviter les railleries des indifférents et d'épargner des blasphèmes aux mauvais sujets. Je suivis son conseil, et pensant à ma mère et à Jeanne, je m'endormis bientôt d'un profond sommeil.

Au bout de quelques instants, je fus réveillé par des cris et des éclats de rire. C'était un pauvre garçon, arrivé depuis deux jours, auquel les camarades venaient de jouer un tour de leur façon.

On avait suspendu au-dessus de sa tête une gamelle pleine d'eau, et à peine avait-il fermé l'œil, qu'au moyen d'une ficelle préparée à cet effet, la gamelle lui avait craché tout son contenu au visage. Dans ce temps-là, on faisait souvent subir des épreuves de ce genre aux recrues, soi-disant pour leur former le caractère, en réalité pour s'amuser à leurs dépens; mais c'est une habitude qui, grâce à Dieu, est presque passée de mode aujourd'hui. L'infortuné dormeur se réveilla en sursaut, s'essuya le visage en faisant les grimaces les plus drôles, et regarda autour de lui d'un air si effaré et si comique que je ne pus m'empêcher de rire comme les autres. En voyant la gamelle vide encore attachée au-dessus de son lit, il comprit qu'on lui avait joué un tour, et je vis à son air qu'il avait bien envie de se fâcher; mais il se ravisa. Que vouliez-vous qu'il fît contre douze ou quinze camarades lui riant au nez? Qu'il se tût! Il fit mieux : il se mit à rire avec eux et plus fort qu'eux. Les autres, voyant qu'il riait, l'applaudirent. — « C'est un bon enfant, dit l'un. — Ce n'est pas une bête! dit l'autre. — Il est *rigolo*, » fit un troisième. — Et chacun lui serra la main.

« — Tout ça c'est très-bien, me dis-je en refermant les yeux, mais je vais tout de même me dépêcher de leur payer la goutte dès demain, de

peur qu'ils ne m'en fassent autant. J'aime mieux dormir à sec. »

Cinq minutes après, dix heures sonnèrent, les chandelles s'éteignirent, et, avant de me rendormir, j'entendis de vigoureux ronflements, qui m'apprenaient que mes chers camarades dormaient fort, vite et dru.

Le lendemain matin, je fus [illegible]illé en sursaut par la diane ; je n'avais fait qu[illegible]mme depuis la veille au soir. Je sautai à b[illegible] mon lit, je fis ma prière en m'habillant, je [illegible]vai du mieux que je pus à la cruche, et je partis avec les autres pour l'exercice.

Je ris encore quand je pense à la tournure de mes camarades, recrues comme moi, et à celle que je devais avoir moi-même en faisant l'exercice pour la première fois. Il se passe là des scènes à faire pâmer de rire un Anglais atteint de maladie noire. Les recrues sont divisées par groupes de quatre ou cinq hommes, quelquefois moins, quelquefois plus. Les uns, ceux qui sont tout à fait commençants, font l'exercice sans armes. Des caporaux, des sergents vont et viennent de tous côtés, les rangent, les placent et replacent, et s'agitent comme de vrais chiens de berger pour les aligner et les mettre en position.

Quand enfin ils sont bien en ligne, la tête fixe, les mains à la couture du pantalon, le caporal ou

le sergent crie : « Attention au commandement ! En avant du pied gauche, marche ! » Aussitôt fait que dit : le premier part du pied gauche, le second du pied droit, le pauvre instructeur crie et jure, et le troupeau se débande. Alors les doux propos de l'endroit circulent et retentissent : « Ane habillé en soldat ! » crie un caporal. — Voleur des rat[illegible] du Gouvernement ! » dit un sous-officier [illegible]ille aménités du même genre. Ce n'est pas [illegible]a faute des pauvres recrues qui sont tout ahu[illegible]t dépaysées les premiers jours, mais il faut a[illegible]uer qu'il y a de quoi mettre un agneau en colère.

Plus loin, vous voyez des hommes qui au commandement de demi-tour exécutent le mouvement, l'un à droite, l'autre à gauche, de sorte qu'ils se trouvent nez à nez et se cognent le front comme des moutons qui se battent. Celui-ci emboîte le pas si adroitement qu'il embrouille ses jambes dans celles de son camarade et qu'ils tombent par terre tous les deux en même temps. Cet autre laisse choir lourdement la crosse de son fusil sur le pied de son voisin, qui pousse un cri de douleur et s'éloigne en boitant, ne pouvant plus se tenir sur ses jambes. Enfin, c'est le chaos, et il faut plus d'une parole, je vous jure, pour en faire sortir l'ordre et la lumière ! Deux mois de patience et d'impatience,

d'exercices et de jurons n'y suffisent pas toujours.

Pour moi, je fus emprunté et maladroit comme les autres au début, cela va sans dire, et je ne sus pas mon affaire du premier coup ; mais je ne pris jamais, grâce à Dieu, mon pied gauche pour mon pied droit, ni le front de mes voisins pour enclume ; et comme j'eus soin, dès le premier repos du premier exercice, de payer largement la goutte à mon caporal et à mes camarades de chambrée, je reçus plus de compliments que d'injures, et je conduisis ma petite barque aussi doucement que possible.

Il était neuf heures quand nous revînmes de l'exercice, harassés de fatigue et l'estomac profond comme un puits. La soupe était prête et nous nous jetâmes dessus comme des affamés. La nourriture des soldats est peu variée, mais saine et abondante, si abondante que, dans la plupart des garnisons, une foule de pauvres gens vivent de leurs restes. Cette nourriture se compose, de temps immémorial, de pain et de soupe, ou de ce qu'on appelle en langage de troupier le *rata*.

Chaque homme reçoit un pain de trois livres pour deux jours ; c'est plus qu'il n'en faut aux appétits les plus gloutons. Ce pain est excellent, et bien des civils, bien des ménagères l'envient, dit-on, à la troupe. Pour ma part, je n'en ai ja-

mais mangé de comparable, et c'est une des choses que j'ai le plus regrettées en quittant le service.

La soupe consiste, comme toutes les soupes du monde, en bouillon avec du pain trempé et des légumes : le tout est couronné d'un morceau de bœuf bouilli pour chaque homme. Cette soupe est plus ou moins bonne, suivant qu'elle est faite par un cuisinier plus ou moins fin; car, au régiment, chaque troupier fait la cuisine à son tour; c'est un service comme un autre; et de la sorte le soldat français a 365 cuisiniers par an, sans compter les marmitons! Excusez du peu! Rotschild n'en a pas autant.

Quant au *rata*, c'est un mets comme on en voit peu, un mets comme on n'en voit pas, si ce n'est au régiment, et qui répand un parfum si distingué que ça donnerait de l'appétit à un vieux millionnaire truffé comme une dinde. Il y entre à peu près autant de choses qu'il y a de pièces dans l'habit d'un arlequin, du gros lard coupé par morceaux, des haricots, des pommes de terre, des choux et je ne sais quoi encore: on fait cuire tout cela ensemble dans une immense marmite, et, tandis que ça chante et bouillonne à faire plaisir, les soldats de cuisine vous remuent cette masse solide et liquide avec d'immenses cuillers de bois: on dirait des canonniers chargeant des

pièces de quarante-huit, ou des matelots qui fatiguent la mer de leurs rames. Enfin, quand c'est cuit à point, on sert chaud, et je vous réponds que les jours de *rata*, il ne reste rien au fond de la gamelle : c'est nettoyé en un instant comme si l'eau de vaisselle y avait déjà passé.

Aujourd'hui les troupiers sont traités comme des grands seigneurs et des banquiers : chaque homme a sa gamelle où il met seul la main et la cuiller. Mais lorsque j'entrai au service, ce luxe-là n'existait pas encore, et on n'y mettait pas tant de façon. Au moment de la soupe, on vous apportait une grande terrine qu'on plaçait sur un banc au milieu de la chambre. Six hommes se rangeaient autour, debout, la cuiller à la main. Au-dessus des légumes et du pain trempé, six portions de bœuf bouilli étaient artistement posées. Chacun prenait délicatement son morceau entre le pouce et l'index et le mangeait sur son pain avec ou sans couteau, selon que ses moyens lui permettaient ou non d'en avoir un. Puis, on puisait à la gamelle commune les légumes et le bouillon avec la cuiller du Gouvernement.

Quelquefois, pour former les jeunes soldats à la politesse, un vieux caporal ou un sergent leur faisait manger la soupe en deux temps. Premier temps, un pas en avant, la cuiller dans la gamelle ; deuxième temps, un pas en arrière, la

cuiller à la bouche, et ainsi de suite. Ça gênait un peu pour manger, mais c'était bien drôle à voir. Il faut avouer du reste que la politesse de certains vieux troupiers prenait parfois des formes bizarres.

Un jour, à la soupe du soir, nous étions autour de la gamelle, et nous allions attaquer le bouillon. Voilà qu'un vieux grognard à trois chevrons, qui mangeait avec nous, fourre ses doigts dans sa bouche, en tire une énorme chique qu'il pose sur le banc près de la gamelle, en disant gravement : « Faut être propre ! » puis, il plonge sa cuiller dans la soupe, mange à son aise et reprend sa chique. Je ne suis pas dégoûté, mais ça me coupa l'appétit comme au couteau : il me sembla que j'avais trop dîné, et je laissai ma part aux camarades qui n'avaient pas remarqué comme moi la délicate attention du vieux troupier. Je m'empresse d'ajouter que les hommes si polis ne sont pas communs au régiment et que je n'en ai jamais rencontré un second de la même force.

C'est ainsi qu'avec un bon ordinaire, un bon lit, beaucoup d'exercices, de corvées et de revues, le temps passe vite au régiment ; et quand, six semaines après mon arrivée au dépôt, je passai au bataillon et cessai par là d'être *un bleu*, une recrue, pour devenir un vrai soldat, il me sembla qu'il n'y avait pas quinze jours que j'avais en-

dossé l'uniforme. « Allons, me dis-je à moi-même en me frottant les mains, allons, mon garçon, ça n'est pas si terrible de près que de loin, et si ça continue de la sorte, tes six ans de service te feront l'effet de six mois ! »

CHAPITRE III.

Un double aveu.

Je vous ai déjà dit, et vous avez pu vous convaincre en me lisant, que je ne suis pas un écrivain comme un autre; j'écris comme je parle, moi qui ne parle pas trop bien, je ne cherche pas à faire des phrases, et j'appelle les choses par leur nom. Je me suis de plus imposé la règle de dire la vérité, toute la vérité, comme un témoin devant la justice. Or, la plupart des faiseurs de mémoires se préoccupent généralement moins de dire vrai que de dire bien; ils laissent dans une ombre prudente les événements fâcheux de leur histoire, heureux quand ils ne cherchent pas à s'en glorifier! Pour ne pas faire comme eux, je dois, sans aller plus loin, vous avouer deux choses qui font peu d'honneur, l'une à mon intelligence, l'autre à ma fermeté. Excusez-moi, mes bons camarades, plaignez-moi, et puissiez-

vous ne pas reconnaître votre histoire dans la mienne !

Et d'abord, vous savez, n'est-ce pas, ce que c'est que *la carotte?* Avant d'entrer au service, je croyais la connaître aussi bien qu'homme de France. Je pensais bonnement que la carotte est un légume qui pousse dans la terre comme un navet, dont la racine est rouge, sucrée, croquante, également saine aux hommes et aux chevaux, et sans laquelle il n'y a pas de bon pot-au-feu. Telle est en effet la carotte pour les jardiniers, les cuisinières et la foule ignorante des civils; mais pour le troupier, ce n'en est qu'une variété insignifiante, et tout autre est la vraie carotte. C'est un légume plantureux, nourrissant, qu'on cultive avec de la blague, qui rapporte à ceux qui le récoltent de l'argent quelquefois et souvent de la salle de police, et qu'on cueille de préférence dans la poche de ses parents, de ses amis et des camarades dont la bourse est bien garnie.

Quel troupier ne connaît ce légume pour l'avoir produit ou pour l'avoir mangé? Qui n'a été au moins une fois dans sa vie carotteur ou carotté? Tel est en effet son usage au régiment, qu'il a fallu fabriquer toute une escouade de mots pour l'exprimer : on nomme *carotteur* celui qui a l'habitude de tirer des *carottes*, et *carotté* l'infortuné de qui on les tire. Telle est aussi la puissance des

mots que, grâce à ce vocabulaire pittoresque et enjoué, des hommes parfaitement incapables d'escroquerie et que ce mot seul ferait bondir, extorquent tranquillement de l'argent à leurs parents et à leurs connaissances, tout comme feraient de véritables escrocs. Voler la bourse de son voisin, escroquer de l'argent, ne fût-ce que cinq centimes, fi donc ! c'est bon pour un filou ! Mais *chipper* les affaires de son camarade, à l'école, et *carotter* père, mère, civils et militaires, au régiment, rien n'est plus légitime, cela se fait tous les jours, et c'est même très-bien porté.

Quoi qu'il en soit de cette singulière morale que, pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre ni accepter, il est certain qu'elle est assez de mode au régiment ; et si les mauvais sujets seuls la mettent en pratique, les plus délicats eux-mêmes l'acceptent comme une manière de plaisanterie et ne font guère qu'en rire. Voici maintenant dans quelles circonstances j'appris à la connaître.

En payant la goutte aux camarades pour ma bienvenue, j'avais tiré une bourse assez bien garnie, et j'avais dit un peu haut, avec la naïve présomption de la jeunesse, qu'elle contenait six bons écus de cent sous. C'était en effet ce que j'avais emporté du village, grâce à la tendresse prévoyante, je devrais dire imprévoyante de ma

mère ; car, en règle générale, il n'est pas bon pour les soldats d'avoir du gros argent dans leur sac, et presque toutes les punitions, presque tous les malheurs qui frappent le troupier prennent naissance dans une bourse trop arrondie. Des écus dans la poche d'un soldat, c'est un mauvais terrain où germent et poussent le plus souvent l'ivresse, les maladies, les querelles, la salle de police, la prison même, quelquefois pis encore, et j'ai connu plus d'un pauvre camarade qu'une pièce de cent sous a poussé, à travers le cabaret, jusqu'au banc du conseil de guerre, et de là aux travaux infamants de l'Afrique !

J'avais donc trente francs, c'était un malheur, et je m'en étais vanté, c'était une faute. Depuis ce moment, j'étais devenu l'objet de mille attentions délicates de la part d'un de mes camarades de chambre, qui me semblait un militaire fini ! Il avait la parole rapide et assurée, une désinvolture aisée, une manière de porter son shako, son ceinturon et sa moustache et de se dandiner en marchant, qui faisait l'admiration et l'envie de toutes les recrues. Vous jugez si j'étais flatté d'attirer l'attention d'un si joli soldat, et si je répondais avec empressement à toutes ses avances ! Il prenait ma défense en toute occasion, semblait rechercher ma société et daignait me laisser voir la vive sympathie que je lui inspirais.

« — Je ne sais pourquoi, me disait-il, mais tu me plais excessivement, et je t'aime mieux, toi tout seul, que toute la chambrée à la fois. Je me charge de te dresser au métier, et d'ici à quelques semaines je veux faire de toi un soldat... comme moi! »

Un soldat comme lui! C'était tout dire, et je ne savais comment lui témoigner ma reconnaissance pour des bontés si désintéressées. Bref, en trois jours il avait gagné toute ma confiance, et avant la fin de la semaine, nous étions amis à la vie, à la mort. C'était le moment où il m'attendait; la carotte était mûre et le temps venu de la cueillir.

Un beau jour, après la soupe du soir, il me proposa une promenade hors de la ville. C'était en juillet, la soirée était douce et pleine de cette magnificence tranquille du soleil couchant à la campagne. Nous nous promenâmes longtemps, nous causâmes avec plus d'effusion que jamais, et après avoir respiré la pure fraîcheur du soir et admiré à loisir les mourantes beautés de la nature, nous rentrâmes dans la ville. Nous avions encore une heure à dépenser avant l'appel.

« — Si nous entrions ici? me dit-il en me montrant du doigt un cabaret de bonne mine. Après une jolie promenade, un verre de bon vin n'est pas de trop.

—Volontiers, répondis-je, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu me laisseras payer. Ma bourse est mieux garnie que la tienne; et puis, je tiens beaucoup à te régaler.

— Je ne m'y oppose pas, reprit-il en me serrant la main ; et d'ailleurs, à mon avis, tout doit être commun entre amis, la bourse comme le reste ; » et il accompagna cet axiome d'un certain sourire goguenard qui ne me frappa guère dans le moment, mais que je me suis trop bien rappelé depuis.

Nous voilà donc installés sous une treille, une bouteille et des verres entre nous. C'était l'agneau trinquant avec le loup ! Nous buvions, nous causions, et deux bouteilles s'étaient déjà succédé sur la table sans que j'y prisse garde. Mon bon camarade, toujours attentif et dévoué, ne laissait jamais mon verre vide et le remplissait beaucoup plus souvent que le sien. Quoique ma tête commençât à s'alourdir, je m'aperçus bientôt qu'il parlait moins, qu'il soupirait et qu'il semblait en proie à une triste préoccupation. Je crus qu'il était souffrant et lui demandai ce qu'il avait.

« — Rien, me dit-il en secouant la tête.

— Mais si ! tu soupires, tu caches ta tête dans tes mains ; tu as du chagrin.

— Quel chagrin veux-tu que j'aie ?

— Je ne sais ; mais je le vois dans tes yeux. Allons, raconte-moi ta peine ; n'as-tu pas confiance en ton ami ? »

J'avais le vin tendre, comme vous voyez, le traître s'en aperçut et en profita pour brusquer le dénoûment.

« — Hélas ! oui, me dit-il avec un soupir qu'il tira, je crois, du fond de ses talons, oui, j'ai un grand chagrin ; mais à quoi bon te le conter ? tu n'y pourras rien faire.

— Qui sait ? dis toujours.

— Tu le veux ? eh bien ! voici la chose : j'ai fait la sottise de dépenser plus d'argent que je n'en avais. Tu sais, j'ai le cœur trop bon et l'humeur trop facile ; je me suis laissé aller à régaler des camarades ; je dois vingt francs dans un café de la ville, le maître de l'établissement ne veut plus entendre parler de délai, et si je ne l'ai pas payé demain à midi, il ira dénoncer ma dette au capitaine. J'ai eu beau le supplier, lui dire que j'attendais d'un jour à l'autre de l'argent du pays, il a été impitoyable, et, comme c'est la seconde affaire de ce genre qui m'arrive, Dieu sait ce que le capitaine va dire ! La première fois j'en ai été quitte pour huit jours de salle de police ; mais cette fois ça ira bien sûr jusqu'au colonel, et je ne m'en tirerai pas à moins de quinze jours de prison.

— Quinze jours de prison ! m'écriai-je avec effroi.

— Hélas ! oui, et peut-être plus ! mais que veux-tu que j'y fasse ? Je ne recevrai l'argent de ma famille que dans cinq ou six jours peut-être, et d'ici là, je ne puis trouver vingt francs à emprunter. A qui les demanderai-je ? Tu es mon seul ami, et tu ne les as pas.

— Mais si, m'écriai-je vivement en portant la main à ma poche ; si, je les ai, et les voilà. »

Et prenant ma bourse, j'en tirai quatre pièces de cent sous que je lui mis dans la main. Il fit d'abord mine de refuser, mais j'insistai si vivement et si tendrement qu'il finit par céder. Il m'embrassa, m'appela son ami, son sauveur, et, tout en me caressant, il mit bravement mes vingt francs dans sa poche. J'étais heureux, j'étais ému, et dans l'ivresse de ma joie, ou dans la joie de mon ivresse, comme vous voudrez, je laissai plus d'une larme tomber de mes yeux dans mon verre. Nous trinquâmes une dernière fois, je payai la dépense que nous venions de faire sur le peu d'argent qui me restait, et je regagnai le quartier appuyé sur le bras de mon ami, la tête lourde, mais le cœur léger... et la bourse aussi.

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, j'avais encore les idées un peu confuses, et j'eus

besoin de quelques minutes pour rassembler et fixer mes souvenirs. Je ne savais trop si tout ce que je viens de vous raconter n'était pas un rêve ; mais en voyant la mine piteuse et allongée de ma bourse, et en comptant les quatre ou cinq petites pièces qui m'étaient seules restées fidèles, je reconnus que c'était une réalité. Je soupirai en pensant à mon pauvre argent, mais je me consolai en pensant à mon ami. Je le regardai, il ne me regardait pas : cela m'étonna. J'allai lui serrer la main, il se laissa faire et me dit bonjour assez froidement. Je ne sais pourquoi, mais son air ne me plut pas ; il me semblait qu'à sa place j'aurais témoigné autrement ma reconnaissance. Je me dis qu'il était sans doute préoccupé de sa dette, qu'il cherchait un moyen de faire parvenir ses vingt francs au cafetier, et je me rassurai en pensant que sous peu de jours je rentrerais dans mon avance.

A cinq heures, après la soupe, je cherchai mon ami pour me promener avec lui comme d'habitude ; je ne pus le rencontrer, et des camarades me dirent qu'il était sorti. « — Il faut qu'il ait reçu de l'argent, ajouta l'un d'eux, car il avait son air vainqueur des grands jours, et en partant il a dit qu'il allait faire une fameuse noce ! »

Ces paroles me firent tressaillir ; un soupçon

funeste me traversa l'esprit, et pour la première fois la pensée me vint que j'avais été trompé. Je me rappelai son air singulier du matin, certaines circonstances qui ne m'avaient pas frappé la veille, mais qui maintenant me semblaient tristement significatives. Pourtant, j'essayai de douter encore ; il en coûte si fort à l'amour-propre de s'avouer qu'on a été mystifié, et on a tant de peine à prendre son parti d'avoir joué le rôle d'un sot ! Je me dis que les camarades avaient mal vu, mal entendu, et j'attendis avec une impatience fébrile l'heure de l'appel.

L'heure de l'appel arriva, et mon ami ne revint pas. A dix heures il n'était pas encore de retour, quoiqu'il n'eût pas de permission ; dès lors je ne doutai plus de ma mésaventure. Que vous dirai-je de plus ? Le malheureux rentra le lendemain après une nuit de débauche, sans un centime dans sa poche : mes vingt francs y avaient passé ! C'est à cela qu'avaient servi mes pauvres pièces de cent sous, et voilà, ma bonne mère, où s'en fut le fruit de vos veilles et de votre prévoyante tendresse !

Mon camarade paya sa débauche par huit jours de salle de police, mais il ne me paya point mon argent. Quand je lui en reparlai, il me rit au nez, me dit effrontément qu'il m'avait tiré une carotte de première qualité, ajoutant que

c'était très-bon pour former l'esprit et le cœur des recrues, puis il me tourna le dos. Il eut même l'impudence de raconter la chose aux camarades, qui sans doute ne l'approuvèrent pas, mais qui trouvèrent le tour bien joué et se moquèrent de moi. Je me tus, je les laissai rire et je fis contre mauvaise fortune bon cœur; mais je me promis d'être plus prudent à l'avenir, de me défier des gens trop aimables, et d'y regarder à deux fois avant de me choisir des amis.

Tel est le premier aveu que je devais vous faire. Le second est plus grave et je rougis en le confessant; car, s'il est ridicule de se laisser duper, il est honteux de trahir son devoir, et c'est ce que j'ai fait! Je n'ai point trahi mon devoir de soldat, mais j'ai trahi mon devoir de chrétien! J'ai été infidèle à Dieu, à ma conscience, à mes souvenirs d'enfance, aux plus saintes promesses; j'ai rougi de ma foi, et, pour tout dire en un mot, moi, soldat français, j'ai été un mauvais soldat de Jésus-Christ.

Malgré ma conscience qui se révoltait, malgré les avertissements prophétiques de mon digne curé et les prières de ma mère, je n'ai pas osé braver quelques injures et quelques railleries: dès mon arrivée au régiment j'ai rencontré le respect humain et j'ai reculé devant lui! Le premier dimanche qui suivit mon entrée au service,

j'avais pu sortir après la revue sans être aperçu ni suivi, et j'avais entendu la messe dans un coin de l'église; mais le second dimanche ce fut une autre histoire.

Comme j'allais sortir de la chambre, un de mes camarades, celui-là même dont je viens de vous parler, qui ne m'avait point encore soutiré mon argent et que je croyais mon ami, me demanda où j'allais et me proposa de sortir avec moi. Je rougis, j'hésitai, et, regardant autour de moi si personne ne nous écoutait, je finis par lui avouer à voix basse que j'allais à la messe.

« — A la messe ! s'écria-t-il en éclatant de rire, ah çà ! tu plaisantes, je pense ?

— Ne parle pas si haut, lui dis-je d'un ton suppliant, les autres pourraient nous entendre ! »

Les autres pourraient nous entendre ! Ce mot disait tout ; du moment que j'avais peur des autres, je reculais, je lâchais pied, j'étais perdu. Il le sentit bien et abusa de ma lâcheté. Il me traita de petite fille, me dit que ça n'était pas *soldat* d'aller à la messe, me demanda en ricanant si je comptais aussi aller à confesse, et mille sottises de la même force, qui feraient hausser les épaules à des gens sérieux, mais qui n'ont que trop de puissance dans les casernes. Enfin, il

l'emporta, et, après une faible résistance, je sortis avec lui, non pour aller à l'église, mais pour aller flâner de côté et d'autre et promener par la ville mon uniforme et ma conscience troublée.

C'est ainsi que je manquai la messe du dimanche pour la première fois, et que je trahis Dieu, l'amour et la bonté mêmes, pour un faux ami et un mauvais camarade. Une fois le premier pas fait dans cette voie fatale, je n'eus pas le cœur d'en sortir et d'engager une lutte pour laquelle je me sentais sans courage. Je travaillai à étourdir mes remords et à crier plus haut que ma conscience; je me dis qu'il était impossible à un soldat de pratiquer sa religion, que je reprendrais tout cela au village, qu'il fallait bien faire comme les autres, que ma mère, ni Jeanne, ni le père Thomas n'en sauraient rien.

Bref, je me laissai aller sans plus de résistance à ce courant fatal de l'indifférence et de l'oubli de Dieu. Je continuai bien à réciter un bout de prières le matin et le soir, et à porter la médaille de la sainte Vierge; mais j'abandonnai tout le reste; je suivis les mauvais exemples dont j'étais entouré, et, sauf les derniers excès dont, après Dieu, le souvenir de ma mère et de Jeanne me préserva, je me mis à vivre en païen plutôt qu'en chrétien. Cela ne dura pas longtemps, grâce au

ciel, et le bon Dieu daigna me retirer, par la main d'un ami véritable, de cet abîme où un faux ami m'avait entraîné. Mais je m'humilie encore dans le secret de mon cœur quand je pense à cette époque coupable de ma vie, et c'est, de tous mes souvenirs de régiment, le seul peut-être qui me soit vraiment douloureux.

Aujourd'hui, la puissance du respect humain, quoique toujours redoutable aux jeunes soldats, a sensiblement baissé dans l'armée. Le sentiment religieux, au contraire, a fait et fait chaque jour des progrès. Le dévouement et le zèle admirable de tant d'âmes chrétiennes, de tant de prêtres qui se consacrent, dans presque toutes les villes de garnison, à instruire et moraliser les soldats, l'occupation de Rome, où les régiments se convertissent en masse sous la bénédiction du Souverain-Pontife, et où les troupiers se livrent à un assaut d'un genre tout nouveau, l'assaut du confessionnal; la guerre d'Orient, pendant laquelle nos généraux et nos soldats ont étonné le monde par l'énergie de leur foi presque autant que par leur courage héroïque; le dévouement et la mort de nos aumôniers et de nos admirables sœurs de charité, tout cela n'a pas été stérile, et il en est résulté dans l'armée un ébranlement religieux aussi profond que durable.

Les grands exemples venus d'en haut, les céré-

monies religieuses mêlées aux pompes militaires, la messe dite partout dans les camps, ont également agi d'une manière puissante sur le soldat. C'est un grand spectacle, un grand encouragement, une grande leçon pour de pauvres troupiers que de voir un empereur assister pieusement à la messe, à la tête de ses généraux et de ses troupes, et s'agenouiller avec cette humilité qui sied aux grandes âmes devant le Dieu des armées! Après cela, on est mal venu à tourner les chrétiens en ridicule et à traiter de jeux d'enfants et de pratiques de bonnes femmes les sublimes cérémonies de l'Église.

Aussi, n'est-il plus besoin d'un grand héroïsme aujourd'hui pour vivre chrétiennement et pratiquer ses devoirs religieux au service, et il suffit aux jeunes soldats comme aux vieux troupiers d'un peu de fermeté et d'amour de Dieu pour ne pas succomber, comme je l'ai fait, aux attaques désormais bien affaiblies du respect humain.

CHAPITRE IV.

Paris. — L'École militaire. — Le Jardin des Plantes — La barrière de l'École. — La salle de police.

Il y avait trois mois environ que j'étais au dépôt, et je puis dire, sans me vanter, que j'étais devenu un fier soldat. Je faisais l'exercice avec autant de précision que pas un; je montais ma garde comme un vieux troupier; je dormais sur le lit de camp comme dans mes couvertures; j'avais un chic pour porter mon fusil et présenter les armes; grâce au ceinturon et à la gymnastique, ma tournure avait pris ce je ne sais quoi de vif, de dégagé et d'un peu roide à la fois, qu'on appelle la tournure militaire. Aux revues, ma tenue était irréprochable; enfin, j'avais si bien veillé sur moi, que, depuis mon arrivée au corps, je n'avais pas encore fait connaissance avec la salle de police. Un ou deux jours de con-

signe par-ci par-là pour de véritables niaiseries ou des manquements inévitables, tant ils étaient légers, c'est tout ce que portait ma feuille de punition.

J'en étais là quand je fus versé dans un des bataillons de guerre qui se trouvaient à Paris. C'était vers la fin de 1850. Je sautai de joie en apprenant cette bonne nouvelle, et je me mis en route d'un bon cœur et d'un pied léger. Je fis mon entrée dans la grande ville par une belle après-midi d'octobre, plus joyeux qu'un général d'armée qui prend possession d'une place forte le lendemain d'une victoire, et j'allai m'abattre tout droit comme un oiseau voyageur sur l'École militaire, où mon régiment était caserné. Je débutais bien, comme vous voyez, et le sort me servait à souhait.

L'École militaire n'offrait cependant point alors ce coup d'œil splendide qu'elle présente aujourd'hui. Ces bâtiments nouveaux, ces quartiers magnifiques, sortis de terre comme par enchantement, qui me frappèrent d'admiration à mon retour de Crimée, n'existaient pas encore. La belle et spacieuse chapelle, que l'Empereur a depuis rendue au culte, n'était alors qu'un grenier à fourrages. Les cours intérieures de l'École étaient couvertes de baraques en bois et en plâtre qui servaient de casernement à des milliers

de soldats. Ça n'était pas beau à l'œil, mais c'était commode et le troupier ne s'y trouvait point mal logé. L'hiver, ces longues chambres basses se chauffaient à merveille, et, sauf les puces pendant l'été, c'était un casernement très-supportable.

Je pris possession de mon nouveau palais, et je m'y installai le mieux possible. Ça ne fut pas long; le troupier est comme le colporteur et le limaçon, il porte tout son mobilier sur son dos. Aussitôt la soupe avalée, je me mis au lit avec délices; j'avais plus d'une longue étape dans les jarrets, et je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, je m'éveillai frais et dispos, et je me promis de mettre à profit tous les moments de liberté que me laisserait mon service pour visiter et connaître à fond les curiosités de Paris. Un camarade que j'avais connu au dépôt et qui m'avait précédé de deux mois aux bataillons de guerre, m'offrit de me conduire aux bons endroits; j'acceptai avec plaisir, et, dès le dimanche suivant, nous partîmes du pied gauche pour le Jardin des Plantes. C'est en effet par là que débutent presque tous les soldats nouvellement débarqués à Paris. On est si curieux et si impatient de voir en chair et en os ces lions, ces tigres, ces éléphants, tous ces monstres enfin, qu'on ne connaît au village que par des récits plus ou

moins fantastiques, et qui se confondent souvent dans l'esprit des campagnards avec les loups-garous, les croquemitaines et les imaginations du même genre!

C'était un de ces beaux jours d'automne où le soleil déjà moins éclatant, mais encore chaud, est si bon à goûter et envoie de si doux rayons à la terre. Les animaux, aussi bien que les hommes, aiment à respirer cette bienfaisante chaleur, et se laissent pénétrer à plaisir de ces derniers rayons, comme s'ils voulaient en faire provision pour le froid hiver qui s'avance.

Grâce à cette douce température, nous trouvâmes, en arrivant au Jardin des Plantes, toutes les bêtes dehors, depuis la légère et fine gazelle dont les jambes paraissent des baguettes de tambour, dont les grands yeux noirs semblent taillés dans le velours, jusqu'au lion rugissant et au tigre du Bengale. Nous étions cinq ou six camarades, tous jeunes soldats et Parisiens novices comme moi, à l'exception de notre guide. Nous courions d'un enclos à l'autre, nous appelant, nous exclamant, nous extasiant à qui mieux mieux, et je voyais de temps à autre un bon vieillard, promeneur accoutumé de l'endroit, sourire de nos étonnements, et jouir de nos admirations naïves, tout en se chauffant le dos au soleil.

Ici, c'était un troupeau de daims qui se jouaient sur l'herbe et qui avançaient timidement leur museau noir et luisant à travers le grillage de leur riante prison comme pour demander aux visiteurs l'aumône de quelques bouchées de pain. Plus loin, un énorme bison, la barbe pendante, la tête enfouie dans ses longs poils, se tenait immobile sur le seuil de sa cabane, comme un gros propriétaire bourru en robe de chambre bien fourrée, qui prend le chaud à la porte de sa maison. A côté, des boucs se promenaient gravement de compagnie, s'arrêtaient pour nous regarder, et se couchaient pour ruminer au soleil ; à voir leurs longues barbes blanches, on eût dit une respectable assemblée de vieux sapeurs en retraite.

Nous visitâmes d'un bout à l'autre la galerie des animaux féroces, depuis l'hyène qui tourne, se démène et glapit dans sa cage, jusqu'à l'ours noir qui aurait peu de chose à faire pour avoir l'air d'un très-brave animal, et qui ressemble à s'y méprendre à un énorme bonnet à poil, auquel on aurait mis une tête et des griffes.

Je contemplai surtout avec admiration ce magnifique lion à tous crins, vrai roi de la ménagerie comme il est le roi de tous les animaux. Quelle démarche souveraine, même dans cette étroite cage dont les barreaux l'étouffent ! Et

quand il rugit, quel roulement de tonnerre! Voilà ce qu'on peut appeler un beau commandement! Je ne pouvais me lasser d'admirer son air de puissance et de force dédaigneuse, la majesté de sa crinière fauve, la vigueur de ses pattes énormes, la beauté de son pelage et ses dents blanches comme de l'ivoire, longues et pointues comme des baïonnettes, qu'il montrait négligemment au public chaque fois qu'il entr'ouvrait sa gueule profonde en un long bâillement.

« Pauvres petits hommes que vous êtes, semblait-il nous dire du fond de sa cage, n'étaient ces barreaux de fer qui me séparent de vous, comme vous trembleriez devant moi! Je n'aurais qu'à lever la patte ou à plisser le naseau pour vous mettre tous en déroute! »

Le fait est qu'il a fallu un fier courage au capitaine Gérard et aux autres tueurs de lions, s'il y en a, pour se mesurer avec ces bêtes-là, et pour moi, je déclare que j'aimerais mieux monter une seconde fois à l'assaut de Malakoff, que de me trouver en tête-à-tête avec un de ces gaillards dans un bois, eussé-je une carabine chargée de balles jusqu'à la gueule. Tout braves soldats que soient les Russes, j'aime mieux avoir affaire à eux qu'aux lions!

Tandis que nous regardions les bêtes féroces, nous entendîmes non loin de là de grands éclats

de rire. Nous courûmes du côté d'où partait ce bruit, et nous nous trouvâmes en face du palais de fonte et de fil de fer qui sert de Louvre aux singes. Ces messieurs étaient en goguette, et c'était le spectacle de leurs ébats qui causait l'hilarité du public. Il faut avouer qu'il y avait de quoi. Ils étaient là plus de cinquante, tous plus hideux les uns que les autres. Il y en avait de petits et de gros, de jaunes, de gris, de roux et de noirs, de pelés et de poilus. Les uns se balançaient par la queue, les autres grimpaient à des cordes et sonnaient des cloches à la grande joie des spectateurs; d'autres rendaient à des gamins grimaces pour grimaces, dansant et sautant de rage plus fort et plus haut que les plus fins danseurs du Grand-Opéra. Mais tous, quoi qu'ils fissent, dansant ou grimaçant, grimpant, se balançant ou se reposant, étaient grotesques à faire pâmer de rire et laids à faire peur.

« — Quelle collection! m'écriai-je; en voilà une troupe de jolis soldats!

— Oui, des soldats de Considérant! me dit un bourgeois qui se tenait près de moi.

— Considérant! qu'est-ce que c'est que ça? repris-je d'un air étonné.

— C'est un monsieur qui espère, dit-on, que, par le progrès des temps, les hommes arriveront à avoir des queues comme les singes, avec un œil

au bout. Il prétend que ce sera aussi commode qu'agréable à voir.

— Bien obligé, répondis-je en riant. Quant à moi, je me trouve bien comme je suis, et si jamais le bon Dieu songeait à inaugurer cette mode-là, je lui demanderais de vouloir bien me dispenser de la suivre. »

Et, laissant les soldats de Considérant exécuter leurs grandes manœuvres, nous nous dirigeâmes du côté de l'éléphant et de la girafe.

« Eh ! les autres ! nous cria tout à coup un de nos camarades qui s'était un peu écarté de nous, venez donc voir par ici ! »

Nous le rejoignîmes, et il nous montra dans un vaste enclos toute une basse-cour d'oiseaux comme on n'en voit guère dans les fermes.

« Quelles drôles de cocottes, hein ! nous dit-il en riant ; je ne voudrais pas me prendre de bec avec ces volailles-là. On dirait qu'elles ont pour bec une baïonnette, et pour pattes des baguettes de fusil.

— Ce sont des cigognes, leur répondis-je, regarde, c'est sur l'écriteau.

— En voilà une paire de mollets, ajouta le camarade ; un coq en serait jaloux ! Et cette autre grosse poule qui semble porter un panache sous chaque aile, qu'est-ce que c'est ?

— C'est z-une autruche, dit un sergent qui

passait; ça pousse en Afrique où il y en a z-une infinité, et quand ça vous allonge un coup de patte quelque part, ça vaut le coup de pied d'un cheval. Ça mange de tout et j'en ai vu z-une à Constantine qui déjeunait avec des boulets de vingt-quatre et qui soupait avec un cent de cailloux ! »

Et le sergent poursuivit sa route laissant le camarade *epaté*.

A l'éléphant, ce fut un feu roulant de bons mots :

« — Plus que ça de caoutchouc ! dit l'un des camarades en montrant la trompe; ça fait un fameux rouleau de gomme élastique.

— Les dents sont belles, reprit un autre, mais le nez est un peu fort; ça ne doit pas être commode pour se moucher.

— Prends garde qu'il te marche sur le pied, ajouta un troisième, ça pourrait te faire mal, surtout si tu as des cors. »

Et mille plaisanteries du même genre.

Quant à la girafe, je ne pus m'empêcher à sa vue de soupirer et de sourire à la fois, en pensant au pays ; car parmi les jeunesses du village, il y avait une pauvre fille au long cou, aux grands yeux doux et tristes, à la tête petite, à la démarche nonchalante et dégingandée, qui ressemblait d'une manière frappante à cette bonne grande bête.

Avant de quitter le Jardin des Plantes, nous parcourûmes à la hâte le Muséum d'histoire naturelle. C'est l'arche de Noé que ce bâtiment-là! Toutes les bêtes de la création y sont rassemblées, depuis la puce jusqu'à la baleine, depuis la mouche jusqu'à l'éléphant. Bêtes fauves, monstres des forêts, des déserts ou de l'océan, reptiles, oiseaux, se trouvent là empaillés, conservés, avec une apparence vivante. Il y a des tigres qui semblent rugir, des serpents qu'on croit entendre siffler, des oiseaux-mouches qui voltigent et qui brillent comme un écrin des plus éblouissantes pierreries.

Oh ! que Dieu est grand, qu'il est fécond, qu'il est inépuisable dans ses œuvres, et avec quelle admirable profusion il a semé dans ce petit coin de l'univers qu'on appelle le globe terrestre, les témoignages de sa toute-puissance créatrice ! Je sortis de ce Muséum, ébloui, étourdi et comme enivré de toutes les merveilles qui m'étaient passées sous les yeux. Telle fut ma première visite aux magnifiques curiosités de Paris, et c'est parce qu'elle m'intéressa et me frappa si fort que je l'ai si longuement racontée.

Après le Jardin des Plantes, je fis connaissance avec les monuments, les jardins, les musées de la capitale. Je parcourus le cimetière du Père-Lachaise, véritable cité de la mort avec ses rues,

ses arbres, ses fleurs, et, parmi la foule des tombes vulgaires, ses monuments et ses palais funèbres. En contemplant ces tombeaux superbes, qui semblent vouloir perpétuer d'âge en âge l'orgueilleux souvenir de leurs propriétaires, si tant est qu'on puisse appeler propriétaire d'un tombeau le cadavre qu'il recouvre, je pensais et je me disais en moi-même :

« Quelle que soit la magnificence du dessus, il n'y a sous tout cela que de la poussière et des ossements ! Le corps s'en est allé aux vers, l'âme au tribunal de Dieu, et qui sait l'arrêt qu'elle a entendu ? Les morts dont les tombeaux sont les plus magnifiques ne sont pas tous les mieux partagés dans l'autre monde, et plusieurs de ces noms inscrits en lettres d'or sur le marbre sont peut-être, hélas ! des noms de réprouvés ! »

Je montai au haut de la colonne Vendôme, comme une puce qui grimpe dans un mirliton, et j'admirai au sommet la statue de bronze de Napoléon. A l'hôtel des Invalides, je retrouvai non plus sa statue, mais sa dépouille mortelle, gardée par la poussière du fidèle Duroc, et par les débris mutilés et vivants de sa grande armée. Au Musée des Souverains, près du sceptre de Charlemagne, près des reliques de cet admirable saint Louis, qui fut le plus parfait des rois parce qu'il fut le plus saint, je retrouvai encore les sou-

venirs du grand capitaine, sa redingote grise, ses armes, ses habits impériaux ; le cœur serré, les yeux humides de larmes, je contemplai ces humbles vêtements de Sainte-Hélène, et ce mouchoir qui essuya sur son front mourant la sueur froide de la dernière heure.

Si l'on m'eût dit alors que, trois ans plus tard, je me trouverais avec des Anglais sur un champ de bataille et que ce ne serait pas pour les combattre, j'aurais souri d'incrédulité et haussé les épaules de pitié. Et pourtant il en a été ainsi! Les Anglais et les Français ont vaillamment combattu côte à côte en Orient, et de l'Alma à Inkermann, d'Inkermann à Malakoff, notre armée a nourri, soutenu, protégé, sauvé l'armée anglaise : après tout, c'est une manière de se venger toute française et qui en vaut bien une autre !

Il est encore un endroit que je visitai à Paris, endroit qui, je le confesse, n'est ni beau à voir ni bon à connaître, c'est la barrière de l'École. Mon Dieu ! quel séjour ! quelles rues ! quelles habitations, et trop souvent aussi quels habitants ! Que de cabarets, que de chants obscènes, que de scènes honteuses, que de misérables créatures ! Si un lieu est l'image et le vestibule de l'enfer, c'est celui-là à certains jours et à certaines heures ! C'est là que le vin frelaté et la

douteuse eau-de-vie coulent incessamment des bouteilles ouvertes et le blasphème des bouches enivrées ! C'est là qu'il se dit et se chante des mots qu'un chien ne dirait pas s'il pouvait parler ! C'est là que tout crie la débauche, que l'air même semble chargé de honteuses excitations et de sales voluptés, et que se préparent dans l'orgie et le vin presque toutes les larmes, presque toutes les punitions, presque tous les malheurs des soldats !

C'est là aussi que se trouve entre cent autres un certain café où j'ai juré de ne remettre les pieds de ma vie, et auquel je ne puis penser sans frémir. Il y a de quoi, et vous allez en juger.

C'était trois semaines environ après mon arrivée à Paris. Ce jour-là, on avait touché le décompte, et la plupart des soldats du régiment avaient des pièces blanches dans leur bourse. Les cabarets de la barrière regorgeaient d'uniformes, et l'argent du Gouvernement à peine entré dans la poche des troupiers en sortait au pas accéléré pour passer dans le comptoir des marchands de vin.

Des camarades me proposèrent de venir avec eux prendre quelque chose : en langage de troupiers, *prendre quelque chose*, cela comprend tout, depuis le petit verre ou la tasse de café jusqu'au litre d'eau-de-vie. Je n'avais guère de goût à

boire en nombreuse compagnie; je me défiais, et pour cause, hélas! de ma faiblesse et de la contagion de l'exemple; mais je n'osai refuser, et j'entrai avec mes camarades dans le fameux café en question. Nous étions cinq ou six soldats, les uns buveurs d'habitude, les autres faibles et entraînés comme moi.

Le café était plein et les tables s'y touchaient presque. Les civils et les militaires y buvaient à côté les uns des autres avec une fâcheuse émulation. Le café, le vin, l'eau-de-vie coulaient à grands flots, et à mesure qu'ils entraient dans la bouche des buveurs, les mauvais propos, les rires bruyants, les plaisanteries ordurières en sortaient à proportion. On criait, on appelait les garçons, on frappait du poing sur les tables, et, pour compléter le tableau, un nuage de fumée de pipes et de cigares enveloppait toute la scène comme d'un épais brouillard.

On dit que plus on est de fous, plus on rit: c'est possible, mais alors c'est de ce rire qui sert de précurseur aux larmes. En pénétrant dans cette tabagie, j'eus comme un pressentiment que la soirée finirait mal, et il me sembla qu'il y avait des orages au fond de tous ces vérres vides, de toutes ces têtes envahies par la double fumée du tabac et du vin.

Près de la table où nous nous assîmes, il y

avait quelques civils de petite mine, je dois le dire, et de physionomie hargneuse ; mais ça ne suffit pas pour chercher querelle aux gens. Aux premiers verres, on ne se dit pas grand'chose ; mais dès la seconde bouteille, on commença, pour je ne sais quelle bêtise, à se regarder de travers. Les paroles succédèrent aux regards, les menaces et les gestes aux paroles. Enfin, le verre d'un de ces pékins s'étant renversé (était-ce par mégarde ? je l'ignore) sur le pantalon d'un de nos camarades, l'affaire prit une mauvaise tournure. On se leva de part et d'autre ; le camarade au pantalon endommagé saisit au collet le propriétaire du verre renversé, l'autre résista, appela les siens à l'aide, et la mêlée devint générale. Les coups de poing trottaient, les bras se levaient et retombaient comme fléaux de batteurs en grange, les injures se croisaient, les verres et les bouteilles volaient en l'air ; déjà plus d'un quinquet, plus d'un carreau étaient brisés, et le sang même commençait à couler.

Au milieu de ce tapage infernal, la porte s'ouvre tout à coup, et un brigadier de gendarmerie attiré par le bruit entre dans le café. Il parle, on ne l'écoute pas ; il veut s'interposer, la bataille continue de plus belle. Il cherche à séparer les combattants et commande aux militaires de sortir immédiatement du café ; mais les camarades

excités par le vin, par le bruit, par le combat, refusent d'obéir, l'envoient promener, et l'un d'eux plus monté, plus fou et surtout plus malheureux que les autres, lève la main sur lui et le frappe au visage !

Cet acte insensé produit dans le café l'effet d'un coup de foudre. Nous nous arrêtons tous, saisis de stupeur ; la mêlée cesse, le bruit tombe et fait place à un sombre silence. Il semble que chacun ait reçu ce coup fatal qui renferme un arrêt de mort. Les civils fuient, se dispersent, et les soldats restent mornes et immobiles près du malheureux camarade qui seul conserve un reste d'ivresse et de fureur.

Le brigadier n'était pas libre de laisser un tel outrage impuni; pour lui-même, il eût peut-être pardonné et gardé le silence ; pour la discipline, il ne le pouvait pas. D'ailleurs le crime avait été public ; deux ou trois autres gendarmes, des sergents de ville, attirés par le bruit, étaient arrivés juste à temps pour en être témoins. On arrêta le coupable, on prit le numéro matricule, le bataillon et la compagnie de tous les soldats présents dans le café ; et, rajustant nos vêtements en désordre, la tête basse, le cœur désolé, nous revînmes tous au quartier.

Le lendemain matin, nous comparûmes au rapport. Notre malheureux camarade arrêté la

veille avait été désarmé et conduit à la maison préventive de la rue du Cherche-Midi. Les autres furent punis plus ou moins sévèrement, selon leur conduite antérieure. Pour moi, qui n'avais guère été que spectateur de la chose et qui n'avais pas encore subi de punitions depuis mon arrivée au corps, j'en fus quitte pour une grande peur et quatre jours de salle de police. Je fis connaissance le jour même avec cet agréable endroit, et je vais de suite vous en dire quelques mots, avant de poursuivre l'histoire de mon infortuné camarade.

Je commençai d'abord par revêtir l'uniforme de rigueur en pareille circonstance, pantalon, veste de corvée et capote affectée spécialement à cet usage. Puis un caporal me conduisit à la salle de police. « — En voilà un qui va *au clou,* » disaient les camarades en me voyant passer. J'y allais, en effet, et j'y allais tristement, en songeant qu'à ce même moment un autre était conduit en prison sous le poids d'une accusation capitale !

Arrivé à la porte de la salle de police, mon conducteur me remit aux mains du caporal de garde, qui ouvrit la porte et me dit gracieusement :

« — Donnez-vous la peine d'entrer *au mazaro !*

J'avais bien envie de lui rendre politesse pour politesse, et de lui répondre : « — Après vous, caporal ! »

Mais je pensai que je n'avais pas le droit d'être poli en cet endroit-là, et je pénétrai dans le triste séjour. Le caporal referma la porte sur mes talons, et je me trouvai bel et bien coffré en compagnie de huit ou dix camarades prisonniers comme moi.

La salle de police est un vilain endroit partout, mais à l'École militaire elle est particulièrement désagréable ; c'était ainsi du moins au temps dont je parle. Figurez-vous une sorte de cachot de dix-huit à vingt pieds carrés, auquel on descend par un escalier souterrain comme dans une cave, éclairé par un soupirail, de sorte qu'on n'y voit pas plus clair qu'il ne faut ; on s'y habitue à la longue, mais, quand on entre, c'est à peine si on peut s'y reconnaître. Il n'y a là ni jeux, ni distractions d'aucun genre : on n'y peut apporter d'autre livre que la *Théorie*, ce qui n'est pas très-réjouissant, comme on sait.

Il est également défendu d'y fumer ; mais on y fume tout de même et beaucoup ; le règlement, peu exécutable en ce point, n'est pas exécuté du tout. Les troupiers cachent si bien leur tabac et leurs pipes, qu'il serait presque impossible de les découvrir ; n'en a-t-on pas vu les fourrer jusque

sous *Thomas !* D'ailleurs, les chefs ferment volontiers les yeux sur cette petite infraction au règlement et ne disputent pas aux pauvres troupiers mis à l'ombre cette innocente consolation.

Un jour, cependant, un adjudant voulut se montrer plus sévère, et mal lui en prit. En entrant dans la salle de police des caporaux et sous-officiers, il est presque suffoqué par l'épaisse fumée de tabac qui remplissait la chambre. Au lieu de sourire et de se taire, il s'indigne, s'écrie que c'est trop fort, qu'on ne se moque pas ainsi du règlement, et demande qu'on lui livre sur-le-champ tabac et pipes. On lui répond qu'on n'a ni pipes, ni tabac.. Il montre la fumée, on lui dit qu'on ne sait comment cela se fait, que cela vient sans doute du dehors. L'adjudant hausse les épaules, fouille tous les prisonniers ; rien dans les mains, rien dans les poches, rien nulle part. Je me trompe, il y avait dans sa poche à lui-même une fort belle pipe d'écume de mer, culottée avec amour, et tandis qu'il se baissait pour chercher dans tous les coins, un caporal déjà fouillé l'avait fait passer vivement de la poche de l'adjudant dans la sienne.

Le pauvre adjudant, las de chercher et ne trouvant rien, ne sait ce que cela veut dire, et sort en *marronnant.* Deux minutes après, il porte

la main à sa poche et n'y trouve plus sa pipe. Soupçonnant le tour qu'on lui a joué, il revient en courant à la salle de police ; il cherche, fouille et refouille de nouveau sans plus de succès que la première fois, et s'en retourne exaspéré, mais les mains vides, non sans avoir menacé les prisonniers de les traiter comme ils le méritaient au rapport du lendemain. Le soir, en rentrant chez lui, que voit-il sur sa table ? Sa pipe, sa chère pipe, bourrée jusqu'à la gueule d'un excellent tabac, avec ces mots proprement écrits sur un carré de papier : « Hommage des caporaux et sous-officiers de la salle de police à Monsieur l'adjudant. »

En retrouvant sa bonne vieille bouffarde, le premier sentiment de l'adjudant fut un sentiment de joie, le second un retour de colère en songeant qu'il avait été si bien mystifié. Il se promit de nouveau de poursuivre rigoureusement l'affaire ; mais, au bout de quelques minutes, il se ravisa, prit sa pipe, la caressa, l'alluma, la fuma lentement, et quand il l'eut fumée tout entière, il dit en la remettant sur la table : « Je ne sais où ces drôles-là cachent leur tabac, mais il est excellent. »

Quand un Arabe a fumé avec son hôte le calumet de l'amitié, l'hôte, quel qu'il soit, devient sacré pour lui. Comment notre adjudant eût-il

pu tenir rigueur aux soldats du *mazaro* après avoir fumé leur tabac? Il prit donc la chose en douceur et en plaisanterie, finit par rire du tour, le trouva bien joué, et, depuis ce jour, il laissa les habitués du *clou* enfûmer leur cellule sans paraître jamais s'en apercevoir.

On ne sort de la salle de police que pour monter sa garde et aussi pour faire l'exercice comme des recrues au peloton de punition; cela dure deux heures, et quand c'est l'été, en plein soleil, on en a bien vite assez et plus qu'assez.

Quant à l'ameublement de l'endroit, il consiste en un lit de camp avec des paillasses et des couvertures. On dort là-dessus tout habillé, et chacun s'y case comme il peut. Lorsque toutes les places sont prises et qu'un nouveau venu se présente, on lui crie : Va garder *Thomas!* »

Devinez si vous pouvez ce que c'est que ce *Thomas*, dont je vous parle pour la seconde fois; tout ce que je puis vous en dire ici, c'est que cet honnête personnage se tient debout et immobile dans un coin de la salle, que sa toilette est faite tous les matins par les hommes de corvée, qui le vident et le nettoient consciencieusement, et que sa présence perpétuelle n'est pas un des moindres désagréments de l'endroit.

Le malheureux auquel on dit d'aller garder *Thomas* comprend ce que cela veut dire, et de gré ou de force, il lui faut passer la nuit couché par terre ou debout sur ses jambes, à son choix.

Tout cela est dur, il faut l'avouer, et si ce n'était nécessaire, ce serait cruel; mais la discipline militaire est chose si importante et si sacrée, qu'il la faut maintenir à tout prix, et qu'une rigueur, en apparence excessive, est le plus souvent indispensable. Les soldats eux-mêmes le sentent, et s'ils murmurent parfois lorsqu'ils ont été injustement punis, ils ne murmurent jamais contre la rigueur d'une punition méritée.

Pour ce qui me regarde, je dois dire que les quatre jours que je passai à la salle de police me furent utiles et salutaires. J'y causai peu, mais j'y réfléchis beaucoup. Je commençai pour la première fois depuis longtemps à rentrer en moi-même et à rougir des égarements où le respect humain et l'oubli de Dieu m'avaient conduit. Je pensai à ma mère, à ma chère Jeanne, à leur chagrin et à ma honte si elles me voyaient là et si elles savaient à la suite de quels excès j'y étais venu! J'étais trop faible encore pour prendre la résolution de revenir complétement à Dieu; mais du moins je me jurai à moi-même,

et je pris les anges de ces chères femmes à témoin, que dorénavant je veillerais avec plus de soin sur ma conduite, que je me garderais de l'ivresse comme du feu, et que je fuirais le café, le cabaret, la barrière, en un mot tous ces excès et ces occasions qui mènent à la salle de police, hélas! et quelquefois plus loin.

Quand mes quatre jours furent terminés et que le caporal de garde m'ouvrit la porte pour sortir, comme il me l'avait ouverte précédemment pour entrer, je soupirai de satisfaction, je regardai les tristes murs du *mazaro*, en leur disant en mon cœur : « C'est la dernière fois que je vous regarde. » Et, franchissant vivement le seuil fatal, je me retrouvai avec une joie indicible en pleine possession du grand air, de ma liberté et aussi de ma dignité de soldat; car on a beau faire le méprisant et le fier, c'est une chose humiliante pour un militaire d'être dépouillé de ses armes et du droit de les porter, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures.

J'ai tenu, grâce à Dieu, la promesse que je m'étais faite à moi-même ce jour-là, et de ce moment jusqu'à la fin de mon congé, mes états de service en font foi, je n'ai plus remis les pieds à la salle de police.

CHAPITRE V.

Histoire de Marcel. — Le conseil de guerre. — La dégradation. — Le dénoûment.

Je reviens à l'histoire de mon pauvre camarade, que j'ai laissé partant pour la maison d'arrêt de la rue du Cherche-Midi. Il s'appelait Marcel. C'était un bon enfant et tout le monde l'aimait au régiment. On savait qu'il soutenait de son mieux sa pauvre mère devenue veuve depuis son entrée au service et qu'il trouvait moyen d'économiser chaque mois sur son prêt quelques sous pour les lui envoyer. Il espérait même obtenir un congé renouvelable comme soutien de famille, car il n'avait qu'un frère âgé de quinze ans qui ne pouvait encore gagner sa vie et celle de sa mère.

Il n'avait qu'un défaut, défaut terrible, contre lequel il luttait avec toute l'énergie dont il était

capable, c'était le goût de la boisson. Deux fois déjà, depuis son entrée au service, il avait subi de graves punitions disciplinaires pour s'être enivré, et il avait côtoyé de bien près le conseil de guerre. Il s'était juré dès lors de renoncer à cette fatale habitude, d'autant plus dangereuse pour lui que lorsqu'il avait trop bu, il ne se connaissait plus et devenait capable de toutes les folies.

Mais il avait oublié de faire intervenir Dieu dans ces beaux serments qu'il s'était faits à lui-même. Comme tant d'autres soldats qui ne manquent cependant ni de foi ni de cœur, il avait négligé la prière, il ne s'était appuyé que sur sa pauvre et faible nature, et quand arriva l'heure de la tentation, il se trouva impuissant pour y résister.

En entrant dans ce café fatal où l'attendait une si terrible leçon, il avait comme toujours formé la belle résolution de ne boire qu'un seul petit verre d'eau-de-vie. Mais dès que ses lèvres eurent touché la fatale et enivrante liqueur dont il les avait sevrées depuis six mois, sa tête partit, ses résolutions s'évanouirent comme la neige au soleil du printemps ; il oublia tout, sa mère, son congé, ses serments et se mit à boire sans remords et sans mesure. Au quatrième verre il était ivre, au sixième il était furieux. Il s'était jeté comme

un fou dans la mêlée que j'ai racontée tout à l'heure; et quand, le lendemain matin, à son réveil, il apprit qu'il avait frappé un brigadier de gendarmerie, il ne se souvenait de rien, et parut atterré !

Je ne connaissais Marcel que depuis mon arrivé à Paris; mais il m'avait été si bon et si accueillant, que je l'avais tout de suite aimé et que je recherchais sa compagnie de préférence à toute autre. Il m'avait raconté sa position de famille, la mort de son père, ses projets, ses espérances. Il était habile ouvrier, et avec son titre d'ancien soldat il comptait trouver au pays un bienveillant accueil, un travail lucratif et bientôt un bon établissement.

Comme moi, il avait laissé au village une jeune fille qu'il aimait, dont il était aimé et qui l'attendait fidèlement depuis cinq ans. Il espérait bien qu'elle l'attendrait jusqu'au bout, et la pensée de la revoir et de l'épouser le remplissait de joie. Une fois marié, comme il aimerait sa femme et son humble foyer, comme il entourerait sa mère de soins et de tendresse, comme il veillerait sur son jeune frère, dont la mort de son père le laissait le seul protecteur et le seul guide !

Tels étaient ses projets, telles les espérances qu'il me confiait encore la veille du jour où elles

s'étaient brisées! Hélas! il avait compté sans l'eau-de-vie; il avait compté sans l'ivresse et sans cette incurable faiblesse de tout homme qui veut lutter contre ses passions sans demander secours et force au bon Dieu.

Au moment où je me rendais à la salle de police, j'avais aperçu mon pauvre Marcel que l'on emmenait du quartier. Il me parut si pâle, si défait, si changé depuis la veille, que j'en fus tout ému, et il me lança en passant un regard si chargé de douleur que j'en eus le cœur retourné. Aussi, dès le premier dimanche que je fus libre, j'allai prendre un permis à l'état-major de la place Vendôme; je courus à la rue du Cherche-Midi, et je demandai à voir Marcel. On me fouilla selon l'usage pour voir si je n'apportais rien de contraire au règlement, et je pénétrai dans la salle où l'on visite les prisonniers.

Cette salle est haute, longue, nue et triste. Tout y rappelle qu'on est dans une prison. Les murs sont grisâtres; les fenêtres, placées très-haut, petites, avec leur accompagnement obligé de barreaux de fer, laissent tomber dans la salle un jour sombre et blafard, même en plein midi. Quand j'entrai dans ce triste parloir, il était à moitié rempli de soldats détenus et de visiteurs. Les uns étaient debout, les autres assis sur des bancs et des tables de bois. Quelques-uns des prisonniers

affectaient de parler haut et de rire bruyamment ; mais on voyait sans peine qu'ils se forçaient pour avoir l'air insouciant et gai, et qu'au fond l'inquiétude, le regret et le chagrin habitaient dans leurs cœurs. Les autres ne cherchaient pas à dissimuler leur tristesse, parlaient à voix basse et semblaient honteux de se trouver là par leur faute.

Après quelques minutes d'attente, je vis Marcel arriver à pas lents. Il ne savait qui le demandait et promena sur la salle un regard indifférent et triste ; mais, dès qu'il m'aperçut, il changea aussitôt de visage, courut à moi, et, sans me dire un seul mot, se jeta dans mes bras et cacha son visage sur ma poitrine en étouffant de sanglots.

Jusque-là nous n'avions été que de bons camarades, et c'était la première fois que nous nous embrassions : mais ce moment fit de nous deux vieux amis, et ce long embrassement, plein d'émotions et de larmes, fut celui de deux frères pour qui désormais tout est commun, la peine comme la joie.

« — Je suis au désespoir ! murmura-t-il dès qu'il put parler ; je suis un homme perdu ! On me condamnera à mort et par commutation à huit ou dix ans de boulet ! On me dégradera devant tout le régiment ! quelle humiliation ! quelle

honte ! Ma mère en mourra de chagrin ; je ne la reverrai plus, et, au lieu de la faire vivre, c'est moi qui l'aurai tuée ! Et ma Louise ! elle rougira de moi, elle ne voudra plus d'un homme qui a traîné le boulet; elle en épousera un autre ! Ma vie est brisée, mon avenir est mort ! Je perds tout, oui, je perds tout ! » Il disait tout cela d'une voix étouffée, entremêlant ses paroles de sanglots, de gestes désespérés et d'exclamations douloureuses.

J'essayai de calmer cette exaltation fébrile, mais d'abord je n'y réussis pas. Il m'interrompit au premier mot, et me saisissant la main avec une incroyable énergie : « Ne bois jamais ! s'écria-t-il; ne t'enivre jamais ! Jure à l'eau-de-vie une haine à mort ! Si tu tiens à l'honneur de ton uniforme, ne bois pas ! Si tu aimes ta mère, ne bois pas ! Si tu as une fiancée qui t'attend au pays, oh ! ne bois pas ! Moi, j'ai tout perdu, mère, fiancée, honneur, avenir ; j'ai tout sacrifié pour un misérable verre d'eau-de-vie ! »

Et, cachant son front dans ses mains, il demeura plongé dans un sombre silence.

A force de bonnes paroles, de raisonnements et de marques d'amitié, je parvins enfin à l'apaiser un peu ; j'essayai de lui donner des espérances qui n'étaient guère dans mon cœur; je lui montrai l'avenir sous des couleurs moins sombres, et je

finis par l'amener à causer à peu près tranquillement avec moi.

Il me raconta sa vie depuis qu'il était prisonnier, vie triste et monotone s'il en fut. Dans la plupart des maisons d'arrêt, tout est organisé matériellement et moralement ; mais dans les maisons de prévention, où les soldats ne font que passer en attendant leur jugement, les choses vont comme elles peuvent. Il n'y a là ni travail, ni solitude, mais, la nuit comme le jour, l'agitation, le poids de la vie commune et l'oisiveté qui, en prison plus encore qu'ailleurs, engendre un implacable ennui ; un préau pour se promener quand il fait beau, un chauffoir quand il pleut, voilà tout.

Mon pauvre Marcel n'avait qu'une distraction et qu'une consolation dans ce triste séjour : c'étaient les visites de l'aumônier de l'Abbaye. Ce bon prêtre venait de temps en temps voir les prévenus, causer avec eux de leurs misères temporelles et des misères souvent plus profondes de leurs âmes. Il leur parlait doucement, affectueusement, comme un ami, comme un père, et si tous ne suivaient pas ses conseils, tous du moins aimaient à le voir, à l'entendre, et serraient de bon cœur la main qu'il leur présentait. Marcel, élevé par une mère pieuse et demeuré chrétien dans l'âme, avait accueilli avec un cœur tout ou-

vert les consolations du bon prêtre. Dès qu'il le voyait arriver, il courait à lui, écoutait religieusement ses paroles et se trouvait toujours plus calme après l'avoir vu.

A chaque nouvelle visite que je faisais à mon pauvre ami, je m'apercevais avec bonheur du changement qui s'opérait en lui sous cette influence salutaire. Son désespoir s'était peu à peu adouci et avait fait place à un chagrin profond, mais résigné et déjà empreint d'une paix toute chrétienne. Comme tant d'autres, il revenait doucement, par le chemin de la souffrance et du malheur, à ce Dieu bon et miséricordieux, ami des pécheurs repentants et consolateur des affligés.

Le bon aumônier de l'Abbaye prêtait aux prévenus quelques livres pieux, instructifs ou simplement amusants, qui remplissaient un peu le vide profond de leurs lentes journées. Marcel les dévorait et trouvait dans cette lecture une nouvelle et puissante distraction. Du reste, à cela se bornaient les consolations religieuses des prévenus de la rue du Cherche-Midi, et malheureusement il en est encore de même aujourd'hui. Dans la maison d'arrêt d'en face, qui a remplacé la prison de l'Abbaye, le service religieux est complétement organisé : il y a une chapelle, un aumônier, la messe et les vêpres tous les dimanches,

et les condamnés peuvent remplir librement et facilement leurs devoirs de chrétiens. A la maison de prévention, comme, hélas ! dans beaucoup d'autres prisons militaires et civiles, il n'y a rien de tout cela, pas de chapelle, pas de messe, pas d'aumônier en titre : les pauvres prisonniers sont là hors la loi chrétienne, eux qui auraient si besoin des consolations et des leçons de l'Église, et, sans le dévouement de quelques prêtres charitables qui viennent parfois les distraire et les consoler, ils n'entendraient jamais prononcer le nom du bon Dieu.

Je continuai à venir visiter régulièrement mon cher prisonnier tous les jeudis et tous les dimanches, jusqu'à l'époque de son jugement.

« C'est demain que je passe devant le conseil, me dit-il un jour ; je sais l'arrêt qui m'attend, et la seule question pour moi est de savoir en quelle peine ma condamnation sera commuée. Prie pour moi et viens me voir sans faute jeudi prochain, à l'Abbaye, où je serai transféré après le jugement : je te raconterai la séance du conseil et tu me consoleras une fois de plus, toi qui m'as déjà si souvent consolé. »

Quand je le quittai ce jour-là, il me serra fortement la main et me dit avec un sourire navrant :

« Allons, mon ami, regarde-moi bien et em-

brasse-moi, pendant que je ne suis encore qu'un prévenu. Quand tu me reverras maintenant, tu n'auras plus devant toi qu'un condamné à mort!

— On sait ce que sont ces condamnations-là », répondis-je en essayant de sourire aussi; mais je ne pus y réussir, et je me mis à pleurer.

Le jeudi suivant, je volai à l'Abbaye, et quoique je ne me doutasse pas de la condamnation de Marcel, le cœur me battait à tout rompre quand je le vis entrer dans le parloir.

Incapable de dire un mot, je l'interrogeai du regard. Il vint à moi, me serra sur son cœur, puis me dit avec calme :

« C'est fini, je suis condamné à mort; ces messieurs ont été fort bons, mais ils ne pouvaient faire autrement. Assieds-toi là près de moi, je vais te raconter toute l'affaire. »

Je m'assis en effet, et, tenant ma main dans la sienne, il commença ainsi :

« Je t'ai déjà dit qu'on m'avait interrogé dès mon arrivée en prison et que l'instruction de l'affaire avait été faite par écrit selon l'usage. Ne connaissant pas d'avocat, j'avais accepté celui qu'on m'avait désigné d'office, brave homme du reste, qui paraissait s'intéresser réellement à mon sort et qui ne parlait pas longuement.

« Quand je comparus devant le conseil, j'étais ému, je n'y voyais pas trop clair, et les jambes

me tremblaient un peu. Mais je me remis bientôt et j'entendis avec assez de calme lire successivement l'acte d'accusation qui n'était que trop exact, mon interrogatoire et celui des témoins. Je remarquai avec émotion que la déposition du brave brigadier de gendarmerie, que j'avais si gravement outragé, était aussi modérée, aussi indulgente que possible : on voyait que cet excellent homme avait fait tous ses efforts pour réduire ma faute à des proportions minimes sans manquer à la vérité. Noble cœur! que le bon Dieu l'en récompense en ce monde et dans l'autre!

« Après cette lecture, mon avocat se leva et parla peu et bien. Il rejeta ma faute sur l'ivresse, essaya de prouver que, dans le tumulte et la confusion générale, j'avais frappé le brigadier sans voir, sans savoir ce que je faisais, et demanda au conseil mon acquittement pur et simple.

« Le commissaire du gouvernement se leva à son tour, se borna à rappeler les faits tels qu'ils résultaient de l'acte d'accusation et de mes aveux, et, dans l'intérêt de la discipline militaire, demanda l'application rigoureuse de la loi. Je dois dire, pour être juste, qu'il parla sans passion, sans amertume et comme un homme qui remplit un devoir pénible.

« Avant de délibérer et de prononcer sur mon

sort, le président du conseil me demanda si je n'avais rien à ajouter à ma défense :

« Que pourrais-je vous dire, mon colonel? répondis-je d'une voix tremblante; j'ai manqué à mon devoir, je ne puis vous demander de manquer au vôtre en ne me punissant pas. Tout ce que je puis répéter devant vous, c'est que je me repens de mon crime, que je remercie le brigadier et M. le commissaire de m'avoir si doucement accusé, et que si j'osais implorer votre indulgence, ce ne serait pas pour moi, qui ai failli, mais pour ma pauvre mère, qui est innocente de ma faute, qui comptait sur moi pour soutenir sa vieillesse, et qui va peut-être mourir du coup qui me frappera! »

« En achevant ces mots, je retombai sur mon banc et je cachai ma tête dans mes mains.

« Le conseil se retira pour délibérer et revint au bout de quelques minutes avec un jugement qui me condamnait à mort. Je m'y attendais et je m'inclinai en silence devant l'inflexible rigueur de la justice militaire. Mais le président du conseil ajouta qu'il me recommanderait spécialement, au nom de ses collègues, à la clémence du chef de l'État, en considération de mes bons antécédents, de mon repentir et de la position de ma famille.

« Je remerciai mes juges de cette marque d'in-

térêt, la seule qu'ils pussent me donner; je quittai la salle du conseil et je fus conduit ici pour y attendre mon sort tel qu'il plaira à Napoléon de le fixer. »

Après ce récit, plus d'une fois interrompu par ses soupirs, nous causâmes longuement, et je vis avec joie que sa résignation chrétienne ne l'avait point abandonné.

« Aie confiance et bon courage! lui dis-je au moment de le quitter, en me rappelant les paroles que m'avait adressées ma chère Jeanne le jour de notre séparation.

— Ni la confiance ni le courage ne me manquent ni ne me manqueront, reprit-il avec une calme énergie; mais je ne place ma confiance qu'en Dieu : Louis-Napoléon, tout bon qu'il est, ne peut me faire entièrement grâce et je serais fou d'y compter. Quant au courage, il m'en faudra et j'en aurai; puisque j'ai eu le courage du crime, il faut bien que j'aie celui de l'expiation. D'ailleurs, tout m'est facile désormais, grâce à deux choses que je n'avais pas hier et que je possède aujourd'hui : le pardon de ma mère, qui vient de m'écrire une lettre pleine d'amour et de résignation, et le pardon de mon Dieu, que notre saint aumônier m'a accordé ce matin même en son nom! Oui, mon ami, je me suis confessé, j'ai reçu l'absolution de mes fautes, et depuis ce mo-

ment, je goûte, au milieu de mes peines, une paix intérieure que mon âme ne connaissait plus depuis longtemps. »

C'est dans ces admirables dispositions que mon pauvre Marcel passa un long mois à l'Abbaye en attendant que son sort fût décidé. Enfin, la sentence définitive arriva : sa peine était commuée en celle de cinq ans de boulet. Il s'attendait à un arrêt plus sévère, et il accueillit cette nouvelle avec reconnaissance.

« Je ne partirai certainement pas avant dimanche, me dit-il ce jour-là en me serrant la main; ne manque pas de venir me voir une dernière fois, et recevoir mes adieux. »

Je l'embrassai et lui dis : A revoir. Hélas ! je ne le revis plus... si ce n'est au défilé des condamnés ! Le dimanche suivant, je fus de garde, il me fût impossible de me faire remplacer, et c'est deux jours après qu'eut lieu la terrible cérémonie !

Non ! quand je vivrais mille ans, je m'en souviendrais toujours avec angoisse ! Il faisait froid, c'était au mois de décembre ; le ciel était chargé de neige, sombre et triste comme mon cœur. Le régiment était sous les armes devant l'École militaire. J'étais là, immobile, silencieux, oppressé, attendant avec une indicible souffrance l'arrivée des condamnés, parmi lesquels je comp-

tais mon plus cher ami. Enfin, je l'aperçus; il était enchaîné comme les autres, portant dans sa main son boulet, afin de pouvoir marcher. Ses yeux étaient bandés : j'en bénis Dieu; ainsi du moins il ne pouvait me voir assistant à son humiliation et souffrant de sa douleur!

Arrivés devant le front du régiment, les condamnés s'arrêtent. On lit leur sentence, on les déclare indignes de servir; Marcel tressaille et rougit sous son bandeau. Alors, moment terrible! un officier s'approche de lui, et, d'une main implacable comme la justice, lui arrache les boutons de son uniforme et tous les autres insignes de la profession militaire! A cet instant suprême, je vis Marcel pâlir affreusement, ses jambes tremblèrent si fort qu'il faillit tomber à terre, un gémissement profond sortit de sa poitrine, et je crus un moment qu'il allait mourir. Mais il se remit presque aussitôt, et, sauf sa pâleur mortelle, je reconnus à son attitude qu'il était redevenu maître de lui, et qu'il offrait à Dieu cette terrible expiation.

Après la dégradation, eut lieu le défilé des condamnés qu'on fit passer, les yeux toujours bandés, devant le front du régiment. Quand Marcel passa près de moi, j'eus besoin d'un effort surhumain pour ne pas sortir des rangs et courir me jeter dans ses bras; mais je me con-

tins, grâce à Dieu, et, le suivant du regard, je me contentai de lui dire en mon cœur :

« Adieu, pauvre ami, adieu, cher Marcel ! que le bon Dieu te protége, qu'il te conserve pour tes amis, pour ta mère ! Qu'il lui donne et qu'il te donne à toi-même la force de supporter jusqu'au bout ton épreuve ! »

Les condamnés passèrent, le cortége funèbre s'éloigna, et Marcel disparut à mes yeux.

Depuis je ne l'ai pas revu, et sans doute je ne le reverrai plus en ce monde. Mais je sais qu'il est plus heureux que je n'aurais pu l'espérer, et que Dieu, qui tire le bien du mal, a tiré son salut de sa faute même. Il m'écrivit souvent d'Afrique, et ses lettres étaient pleines de la tranquille énergie de la résignation. Il supporta si noblement sa punition, et sa conduite fut si irréprochable que, dès la fin de la première année, à l'occasion du 2 décembre, la durée de sa peine fut réduite de deux ans, et que le 15 août 1853, il obtint sa grâce entière.

Il revint au pays et trouva sa mère encore en vie, et son frère devenu un robuste jeune homme et un excellent ouvrier. Quels furent leurs embrassements, quelles larmes ils échangèrent en se revoyant après de si douloureuses épreuves, je n'essayerai pas de le dire. Seulement, quand Marcel, interrogeant sa mère du regard, pro-

nonça à voix basse le nom de Louise, la bonne femme secoua la tête, embrassa son fils et lui dit en soupirant : « Elle a épousé le fils Renaud l'été dernier, et elle vient d'accoucher de son premier-né. »

Marcel ne répondit rien, sortit de la chambre, alla faire un tour dans les champs, entra dans l'église où il demeura longtemps en prière, et quand il revint chez sa mère, il l'embrassa tendrement et lui dit avec calme : « C'est fini, n'en parlons plus ; elle avait le droit de faire ce qu'elle a fait, je m'y attendais, et cela vaut mieux pour elle comme pour moi. » Depuis ce jour, il ne prononça jamais son nom.

C'est par ses lettres que je sus tout cela, car il continuait à m'écrire très-exactement et avec une grande confiance. La dernière lettre que je reçus de lui m'arriva en Crimée, devant Sébastopol. Elle me fit une vive impression ; je l'ai conservée, et la voici transcrite mot pour mot :

« Mon cher ami, j'ai deux grandes nouvelles à t'annoncer ; ma mère est morte dans mes bras il y a huit jours, et je vais entrer à la Trappe.

« Quand je subissais ma peine en Afrique, je demandais à Dieu, comme unique faveur, de retrouver ma mère encore vivante en revenant au pays. Ce bon maître m'a accordé plus que je ne lui demandais ; j'ai revu ma mère, j'ai vécu

près d'elle pendant plus d'une année, j'ai reçu de nouveau son pardon pour toutes les larmes que je lui avais fait verser, et j'ai eu la consolation suprême de lui fermer les yeux et de recueillir ses dernières paroles et son dernier soupir. Elle est morte pieusement, doucement, saintement comme elle avait vécu, et j'ai la confiance que sa chère âme est allée tout droit dans le ciel. Je l'ai beaucoup pleurée, et je la pleurerai dans mon cœur jusqu'à la fin de ma vie, mais sans désespoir et sans amertume ; une mort sainte est si pleine d'espérance et de consolation !

« Après que nous l'eûmes portée en terre, je me mis à songer à mon avenir, et la pensée d'entrer à la Trappe, pensée qui m'était venue dès la prison de l'Abbaye, qui m'avait poursuivi en Afrique et que le devoir filial seul m'avait fait ajourner, cette pensée qu'avait encore confirmée en moi le mariage de celle que je devais épouser, me revint plus pressante, plus impérieuse que jamais. Je priai, je réfléchis devant Dieu, je considérai que mon frère n'avait plus besoin de moi, qu'aucun lien ne me retenait plus dans ce monde, et, après avoir consulté notre vénérable curé, je pris enfin ma résolution. J'ai mis ordre à mes petites affaires de famille, ce qui a été bien simple ; j'ai tout abandonné à mon frère ; j'ai déjà pris congé des gens du vil-

lage, et demain je pars pour la Trappe de la Meilleraye. Là, dans le travail et la pénitence, j'achèverai d'expier mes fautes; je finirai mes jours dans la retraite qui convient à mon passé comme à mes goûts, et je passerai ma vie à prier pour mes amis, et pour toi plus que tous les autres, puisque c'est toi qui m'as le plus aimé.

« Adieu, mon ami, mon bon et cher Jean, adieu, toi que, dans mes larmes de prisonnier, j'ai appelé plus d'une fois devant Dieu mon consolateur! sois bon, sois chrétien au régiment comme partout, et vivons de telle sorte, toi dans le monde, moi au monastère, que nous puissions nous retrouver un jour au ciel dans l'éternité de l'amour divin! »

Quand je reçus cette lettre, j'étais redevenu chrétien depuis longtemps déjà, et, grâce à Dieu, j'étais en état de la comprendre. Je la lus et la relus avec attendrissement et respect, et je bénis le Seigneur qui avait été miséricordieux jusqu'au bout pour mon pauvre Marcel.

De retour en France, j'ai su qu'il était, en effet, entré à la Trappe de la Meilleraye, qu'il y vivait heureux et tranquille, et qu'il faisait l'édification de tous les religieux par la sainteté et l'austérité de sa vie.

CHAPITRE VI.

L'exécution.

J'étais à peine remis des pénibles émotions que m'avaient causées la condamnation et le départ de Marcel, quand je dus assister à une scène bien plus émouvante encore. Le bon Dieu voulait sans doute me ramener à lui par ces terribles leçons dont je n'avais, hélas! que trop besoin.

Des raisons de service avaient fait détacher deux ou trois compagnies du régiment pour venir tenir garnison à Versailles pendant quelques semaines, et ma compagnie était du nombre.

Il y avait à peu près quinze jours que nous y étions, quand une après-midi, vers l'heure de la soupe, un bruit plein d'horreur se répandit dans le quartier et, comme toutes les mauvaises nouvelles, gagna de chambre en chambre avec la rapidité de l'éclair. On parlait d'un crime af-

freux, commis par un soldat, d'un capitaine de carabiniers assassiné par un des hommes de son peloton. Les détails, les circonstances variaient, mais tous les récits étaient d'accord sur le fond de l'affaire et sur sa triste réalité.

Après la soupe, je sortis du quartier et me dirigeai vers la caserne des carabiniers. Toute la ville semblait dans la consternation ; la foule se dirigeait silencieusement du même côté que moi ; on voyait que la même préoccupation était au fond de toutes les âmes. Près de la caserne, les groupes étaient nombreux ; on parlait à voix basse ; le quartier était fermé et les hommes de faction baissaient la tête, comme s'ils eussent senti que le crime d'un seul retombait sur le régiment tout entier.

Je me mêlai à la foule, j'écoutai, j'interrogeai, et de retour au quartier, le soir après l'appel, je racontai aux camarades de la chambrée ce que j'avais appris ; chacun en fit autant, et de tous nos renseignements combinés résultait ce qui suit :

Dans la matinée, un capitaine de carabiniers, excellent officier, également aimé de ses chefs, de ses collègues et de ses soldats, passant, selon l'usage, la revue d'écurie, avait adressé quelques reproches à un cavalier dont la conduite était peu régulière. Celui-ci n'avait rien répondu, et, sor-

tant d'un air tranquille, était monté dans sa chambre. Là, il avait chargé un de ses pistolets, et, redescendant à l'écurie, s'était approché de son capitaine et lui avait froidement déchargé son pistolet à bout portant dans les reins.

Le malheureux officier était tombé tout couvert de sang ; on l'avait relevé, porté chez lui, et les médecins, à l'inspection de la blessure, avaient reconnu qu'elle était mortelle : la balle avait brisé la colonne vertébrale. En effet, l'infortuné capitaine avait rendu le dernier soupir quelques heures plus tard, entre les bras de sa vieille mère, au milieu d'horribles souffrances héroïquement supportées et dans des sentiments de foi et de charité vraiment admirables. Il s'était humblement confessé, avait reçu le bon Dieu, et, imitant l'exemple du divin Maître qui sur la croix priait pour ses bourreaux, il avait pardonné à son assassin et était mort en demandant sa grâce avec les plus touchantes instances.

Le meurtrier avait été arrêté sur-le-champ, et il s'était laissé terrasser, désarmer sans résistance. Les témoins du crime et de l'arrestation ne pouvaient revenir de son impassibilité et se demandaient si cet homme était un monstre ou un fou. On l'avait fait partir le soir même pour Paris, où le conseil de guerre de la première division devait prononcer sur son sort.

Cet horrible événement, avec tous ses détails et ses circonstances, fut pendant plusieurs jours le sujet de toutes les conversations à la caserne comme dans le reste de la ville ; puis on en parla moins, et chacun se mit à oublier plus ou moins vite, selon sa dose de légèreté naturelle, la victime et l'assassin.

J'en étais là comme les autres, quand un soir, c'était le 2 février 1851, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à partir le lendemain matin à cinq heures pour la plaine de Satory. Toute la garnison de Versailles devait s'y trouver en armes. Nous devinâmes sur-le-champ que c'était pour assister à l'exécution du malheureux carabinier.

Le lendemain avant le jour, nous étions sur pied et nous nous mîmes en route d'un pas moins alerte et moins joyeux que si nous partions pour enlever une position ennemie ; car c'est une chose affreuse d'assister immobile et de sang-froid à la mort d'un homme, alors même que cet homme est un misérable assassin ! Arrivés au champ de Satory, nous attendîmes longtemps, les pieds dans la boue froide, mais le cœur si serré, si rempli d'une douloureuse angoisse, que, pour ma part, je ne sentais ni le froid, ni la boue, ni le vent.

Enfin, un bruit de roues se fit entendre ; une voiture cellulaire parut au loin, s'approcha et

s'arrêta à l'extrémité du champ des manœuvres. Tous les regards se dirigèrent de ce côté, et un profond silence se fit dans tous les rangs.

Un homme de haute taille sortit le premier de la voiture, c'était le condamné ; un prêtre en descendit après lui. J'étais tout près du lieu de l'exécution, et, quand ils s'approchèrent de moi, je reconnus avec une indicible émotion le bon aumônier de la prison de l'Abbaye, le consolateur de mon pauvre Marcel ! Il était plus pâle que le condamné lui-même, et, à les voir marcher tous deux à côté l'un de l'autre, on aurait pu croire que c'était lui qui allait mourir.

L'apparence du coupable me frappa non moins vivement. Je m'attendais à voir une sorte de monstre ou de bête brute à figure sinistre ou hébétée ; je ne vis qu'un visage calme et résigné, une démarche assurée sans forfanterie, des yeux où se lisaient à la fois le repentir et l'espérance. Il semblait prier avec ferveur ; sa physionomie était sans tristesse, on eût dit même qu'elle était illuminée par le reflet de je ne sais quelle joie intérieure ; il écoutait avec amour et recueillement les paroles que lui adressait le prêtre de Jésus-Christ.

Arrivé en face du peloton qui devait l'exécuter, il s'arrêta. On lui banda les yeux, il se laissa faire avec douceur. On lui lut sa sentence ; il

prononça quelques mots que je ne pus entendre, colla ses lèvres sur le crucifix et tint longtemps pressé contre son cœur l'aumônier qui alla se mettre en prière à quelque distance : puis, s'agenouillant, les bras étendus comme ceux du Sauveur sur la croix, il attendit la mort.

La voix d'un sous-officier retentit :

« Portez... armes ! Apprêtez... armes ! »

Quel moment ! quelle angoisse ! Il me semblait que mon cœur avait cessé de battre ! Toutes les poitrines étaient oppressées, et le silence était si profond qu'on eût entendu marcher une fourmi.

Pour la troisième fois la voix du sergent se fait entendre altérée, tremblante :

« En joue, feu ! »

Je me dis en mon cœur : « Seigneur, ayez pitié de lui ! » et malgré moi je fermai les yeux au bruit de la détonation.

Quand je les rouvris une seconde après, le malheureux carabinier gisait à terre, dans une mare de sang, étendu sur le dos, le crâne brisé, le visage défiguré par les balles. Le prêtre s'était rapproché de lui et priait à genoux près du cadavre....

Toutes les troupes défilèrent devant ce corps sanglant et mutilé, exemple terrible de la justice humaine, et devant ce prêtre pleurant et priant,

emblème consolant de la miséricorde divine. Ceux qui rentrèrent ce jour-là au quartier sans un retour salutaire sur eux-mêmes, sans un sentiment profond de respect pour la religion et pour ses ministres, ceux-là, s'il y en eut, n'avaient point de cœur sous leur capote de soldat!

Pour moi, je ne pus de longtemps détacher ma pensée de cette scène terrible et touchante, si pleine à la fois d'horreur et de consolation. J'avais sans cesse devant les yeux l'image de ce bon aumônier embrassant ce condamné à mort, le bénissant, lui pardonnant au nom du Seigneur et pleurant sur son cadavre comme sur celui d'un frère bien-aimé. Un désir ardent, inexplicable d'aller trouver ce saint prêtre, de lui parler, de l'embrasser à mon tour, s'était emparé de moi, et, quoique je ne voulusse pas encore me l'avouer à moi-même, au fond c'était la pensée de revenir à Dieu qui me poussait ainsi vers lui. Je n'osais me dire que, si j'entrais dans la demeure de ce vrai ministre de Jésus-Christ, je n'en sortirais point sans m'être humblement confessé, mais je savais qu'il n'en pouvait être autrement, qu'il m'y exhorterait et que je ne lui résisterais pas.

Cependant j'hésitais encore; je voulais et je ne voulais pas : j'attendais une occasion, et je ne la cherchais pas, la redoutant presque autant que

je la désirais. Heureusement le bon Dieu finit par s'en mêler et mit un terme à mes hésitations en me conduisant par la main d'un ami à ce foyer béni où m'attendait son pardon.

Cet ami, qui me sera toujours cher comme moi-même, était un caporal de ma compagnie avec lequel j'avais commencé à me lier après l'arrestation de Marcel. Je l'avais plus d'une fois rencontré à la maison de la rue du Cherche-Midi et à celle de l'Abbaye, visitant et consolant des camarades détenus, et sa bonté charitable m'avait dès lors frappé et touché. Dès lors aussi il m'avait témoigné une affection douce et sérieuse qui avait toujours été en augmentant depuis. Plus je le connaissais, plus j'appréciais ses qualités et surtout l'inépuisable bonté de son cœur.

Il s'appelait Methol et tout le monde l'aimait; modèle des soldats par la régularité de son service, il était celui des camarades par sa complaisance, son dévouement et son affabilité. Il souriait à chacun et à tous, et cependant son sourire n'était pas banal, parce qu'il n'était que l'épanouissement d'un cœur aimant et d'une conscience pure.

Jusqu'au moment de l'exécution du malheureux carabinier, il ne m'avait pas directement parlé de ses sentiments religieux, et pourtant je ne doutais pas qu'il fût profondément et prati-

quement chrétien. Il est une certaine mesure de sérénité et de charité compatissante qui ne se puise qu'aux sources divines ! Les camarades le savaient ou s'en doutaient comme moi, car il ne rougissait pas plus de sa foi qu'il n'en faisait étalage ; mais ils ne raillaient point chez lui ce qu'ils eussent peut-être raillé chez d'autres, et, par une sorte de convention tacite, on le laissait être chrétien et chrétien fervent en liberté. Telle est la toute-puissante autorité de la foi, quand elle est unie à la bonté qui sourit et à la charité qui pardonne.

Cet admirable jeune homme avait assisté comme moi et près de moi au drame terrible de la plaine de Satory. Il avait remarqué mon émotion et l'attendrissement involontaire avec lequel je contemplais l'aumônier de l'Abbaye. La première fois que nous fûmes libres l'un et l'autre, il me proposa de sortir avec lui et mit aussitôt la conversation sur ce sujet. Il me dit qu'il connaissait le digne prêtre, me parla de sa bonté avec une chaleur et une simplicité qui m'allèrent au cœur et me proposa de me conduire chez lui.

« Il nous racontera les détails de la conversion et de la mort du pauvre condamné, me dit-il ; je suis sûr que ce récit nous intéressera vivement et qu'en sortant de chez lui, tu

me remercieras de te l'avoir fait connaître. »

J'hésitai quelque temps avant d'accepter sa proposition. Je savais ce qui m'attendait au bout de cette visite : c'était vous, ô mon bon Maître, et j'avais peur de votre miséricorde ! Enfin les exhortations affectueuses de mon ami, la curiosité de connaître l'histoire du condamné et surtout la grâce de Dieu l'emportèrent, et je convins avec Methol que, le dimanche suivant, nous irions à Paris visiter l'aumônier de l'Abbaye.

Nous y allâmes en effet, et mon cœur battait plus fort que d'habitude, je l'avoue, quand nous sonnâmes à la porte de son modeste logement. Il vint nous ouvrir lui-même, nous accueillit comme de vieilles connaissances, remercia affectueusement Methol de m'avoir amené chez lui, et me dit en me tendant la main qu'il espérait que nous nous reverrions souvent. J'étais si ému que je ne savais que dire, et je ne lui répondis qu'en serrant avec respect la main qu'il me présentait.

Après les premières paroles, Methol lui dit que nous avions assisté l'un et l'autre à l'exécution du malheureux carabinier, que nous avions été profondément touchés de son air de repentir et de résignation, et que nous désirions ardemment connaître l'histoire de ses derniers moments.

Il leva les yeux au ciel, soupira et commença son récit en ces termes [1] :

« Vous savez le crime horrible de cet infortuné et la mort admirable de son capitaine, je ne vous parlerai donc que de mes relations avec lui. La première fois que je le vis, c'était à la prison du conseil de guerre, deux ou trois jours après son arrestation. Il me reçut avec joie ! »

« J'ai eu, me dit-il, un moment d'égarement et de folie : c'était une punition de Dieu que j'avais abandonné. Maintenant, je n'ai plus que lui ; il est tout pour moi désormais, je ne tiens qu'à lui seul. »

Je lui dis que je reviendrais le réconcilier avec le bon Dieu le lendemain. Il me remercia et m'embrassa avec effusion : « Oh ! que vous me faites de bien ! ajouta-t-il, j'ai si besoin d'être remonté. »

Il communia le dimanche 26 janvier, veille de sa condamnation. L'impression qu'il ressentit fut si vive qu'il manqua se trouver mal. Il croyait que je ne viendrais que le soir, et telle était l'ardeur de sa foi, qu'il trouvait tout simple de rester à jeun, pour communier, jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

[1] Tout ce récit est historique et de la plus scrupuleuse exactitude. (*Note de l'auteur.*)

On le crut impassible aux débats; il n'était que résigné et paisible. Il avait même l'intention de déclarer au conseil qu'il reconnaissait la justice de sa punition, mais il ne l'osa pas dire : il parlait mal français, étant Alsacien d'origine.

« C'est mieux comme cela, me dit-il en me rendant compte de la séance; j'aurais peut-être dit quelques mots de trop. Il suffit que Dieu sache tout. Que me font les hommes! je n'ai plus que le bon Dieu. »

Puis il ajouta : « Si j'avais toujours prié comme maintenant, je n'aurais pas fait cela. Mon père me le disait bien : Crains toujours Dieu, prie-le! il n'y a que lui de bon; tout le reste n'est rien. Mais au régiment, c'est si difficile! on est entouré de jeunes hommes qui ne parlent que de mauvaises choses! »

Il refusa d'en appeler de la sentence du conseil : « Mon jugement est juste, me dit-il plusieurs fois; ce serait aller contre le bon Dieu. On me donnerait ma grâce, que je n'en voudrais pas; il faut faire de la punition; il faut expier ce que j'ai fait. Seulement, je ne voudrais pas être fusillé de suite pour pouvoir faire plus longtemps pénitence. »

Quand le concierge de la prison lui demanda s'il voulait se pourvoir en cassation : « Pourquoi faire? dit-il; ce n'est pas là qu'est mon espérance! »

Le vendredi 31, il fut transféré à la prison de l'Abbaye pour y attendre l'effet d'un pourvoi en grâce que j'avais adressé en son nom au président de la République. Il était toujours calme et paisible. Le dimanche matin, 2 février, je lui apportai une seconde fois la sainte communion. J'ignorais que sa fin fût si prochaine. Il était plein de recueillement et pleurait en communiant.

Ce fut le soir, à six heures un quart, que le commandant lui annonça la fatale nouvelle. J'étais auprès du pauvre condamné; il l'écouta avec résignation. Il déclara de nouveau que sa sentence était juste et qu'il se repentait beaucoup. Je restai seul avec lui.

« Je m'y attendais bien, me dit-il, mais pas tout à fait sitôt; dans quelques jours seulement. Eh bien! cela ne me fait pas grand'chose; c'est singulier, je suis tout tranquille. Je n'ai plus rien dans mon cœur. »

Je demeurai près de deux heures avec lui. Je lui indiquais quelques passages de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et je voyais son visage s'épanouir à la lecture de certaines paroles. Il disait peu de chose, mais je sentais une pleine correspondance aux sentiments de foi et d'amour de Dieu les plus purs et les plus élevés.

Quand je lui appris que j'irais avec lui jus-

qu'à Versailles, il m'embrassa à plusieurs reprises : « Oh ! mais vous me faites trop de peine ! » me répétait-il avec effusion.

Je le quittai vers dix heures et demie, et comme je l'exhortais à beaucoup prier : « Il faut profiter du temps qui reste, reprit-il ; qu'est-ce que cela fait, la fatigue ? J'aurai le temps de me reposer avec le bon Dieu. »

Le matin, vers trois heures et demie, je lui apportai le saint Viatique. A quatre heures, nous montâmes dans la voiture cellulaire. Il remercia le concierge des bontés qu'il avait eues pour lui. Tout le monde pleurait.

« Adieu, lui dit le digne concierge ; mourez en bon soldat et en bon chrétien ! »

Pendant les trois heures et demie que dura le trajet, il conserva le même calme : Dieu était là.

« Notre-Seigneur est entre nous deux, mon pauvre enfant, lui disais-je ; avec le bon Sauveur on est toujours bien.

— Oh ! oui, me répondit-il, j'ai le cœur tout content. » Et, un moment après : « Je ne voulais pas vous le dire, mais c'est comme si j'allais à une noce ! Dieu a permis tout cela pour mon bien, pour sauver mon âme. Ce qui me console, c'est que mon pauvre capitaine est mort chrétiennement. Je vais le revoir ; il prie pour moi. »

Il récitait le Rosaire, les yeux attachés avec

amour sur le crucifix : « Mon Dieu m'a sauvé, dit-il, je crois qu'il me fera beaucoup de miséricorde. Il est monté au Calvaire en portant sa croix. Je suis avec lui. Je ne refuserai rien, comme lui, si on veut me lier ou me bander les yeux.

« Les pauvres soldats se perdent, dit-il encore, parce qu'ils ne vous écoutent pas. Sans vous, sans la religion, le monde serait tout perdu. »

Nous passâmes devant la caserne où il avait commis son crime. Il dit une prière pour son capitaine. « Je ne sais comment j'ai pu faire cela! Je ne lui en voulais pas! » Et un peu après :

« S'il fallait faire un péché pour éviter d'être fusillé, je ne voudrais pas le faire. C'est comme cela que je pense. Je n'ai plus rien, je vais voir Dieu. »

A sept heures et demie, la triste voiture s'arrêta dans la plaine de Satory; vous étiez tous là rangés en bataille. Nous descendîmes; le condamné était pâle, mais tranquille. Un officier lui lut sa sentence : « Je reconnais la justice de ma punition, répondit-il, je me repens de mon crime; je prie Dieu de me pardonner: je l'aime de tout mon cœur! »

Puis il s'agenouilla. Une dernière fois, je lui donnai le crucifix à baiser : « Mon père, répéta-t-il d'une voix altérée, je remets mon âme entre

vos mains... J'unis ma mort à celle de mon Sauveur Jésus ! Adieu ! adieu ! »

Je l'embrassai; il étendit les bras en croix et inclina la tête.

Une minute après, la justice humaine était satisfaite, et l'âme du pauvre soldat, purifiée et transfigurée par la Religion, entrait dans le sein de Celui qui pardonne tout au repentir !

En achevant ce récit, le bon aumônier avait des larmes dans la voix et dans les yeux ; Methol et moi, nous pleurions. J'étais ému, bouleversé ; j'avais envie de me jeter dans les bras du saint prêtre ou plutôt à ses pieds. J'enviais presque le sort du condamné qui avait fait sa paix avec Dieu ; je me disais que puisque ce divin Maître avait pardonné à un assassin, il me pardonnerait aussi, tout pécheur que j'étais, et cependant je demeurais à ma place, immobile et silencieux.

L'aumônier me regarda quelques instants sans rien dire, comme s'il cherchait à lire sur mes traits ce qui se passait dans mon cœur ; puis, il se leva, s'approcha de moi, m'embrassa avec douceur, et se tournant vers Methol :

« Mon enfant, lui dit-il, veuillez nous attendre un peu dans la pièce voisine ; j'ai besoin d'être seul quelques minutes avec votre ami. »

Ce que je fis alors, ce que je sentis, ce qui se passa entre le prêtre de Jésus-Christ et moi, je

ne le sais plus et je ne puis le dire ; mais je sais que lorsque je me relevai, une demi-heure après, mon cœur débordait d'une joie indicible; mes yeux étaient inondés de larmes, j'avais déposé le fardeau de mes fautes, j'étais réconcilié avec Dieu, et quand Methol rentra dans la chambre avec son doux et bon sourire, je me jetai dans ses bras en lui disant :

« Tu es mon ami, tu es mon Sauveur ; je te dois plus que la vie et je ne l'oublierai jamais ! »

Depuis ce jour béni, je revins bien souvent voir le bon aumônier de l'Abbaye; appuyé sur lui et sur mon ami, je restai fidèle à mes devoirs de chrétien, et je commençai à mener une vie toute nouvelle, dont je vous raconterai, au chapitre suivant, les plus beaux et les plus touchants souvenirs.

CHAPITRE VII.

Lettre et réponse. — Notre-Dame des Victoires. — Les Missions étrangères. — La chambre des Martyrs.

Un de mes premiers soins après mon retour à Dieu fut d'écrire à ma mère. J'avais besoin d'épancher mon cœur dans le sien et de la rendre heureuse en lui racontant mon bonheur; car je sentais qu'elle devait être tourmentée à mon sujet. Depuis que j'avais cessé d'être chrétien, mes lettres étaient courtes, embarrassées, insignifiantes ; je ne voulais ni la tromper ni lui avouer mes égarements, et je ne trouvais d'autre moyen de m'en tirer qu'en écrivant rarement et brièvement. La bonne chère femme ne m'adressait pas de reproches et faisait semblant de me croire toujours le même qu'au village ; mais je voyais bien, à la tristesse inquiète de ses réponses, qu'elle se doutait de quelque chose.

C'est qu'elle est une rude chrétienne, ma mère ! Douce et tendre comme une vraie brebis du Seigneur, mais ferme et inébranlable dans sa foi comme un roc ! Elle aurait tout donné, tout sacrifié avec joie, même sa vie, pour l'amour de son Dieu et pour le salut de son fils. Dès mon enfance, elle m'avait élevé pieusement, me faisant sucer avec son lait les principes et les sentiments de foi profonde qui remplissaient son cœur ; et c'est même ce qui rendait ma faute plus grande et ma chute plus coupable. J'étais tombé de plus haut et je n'avais pas eu, comme tant d'autres, l'excuse de l'ignorance et d'une mauvaise éducation.

Aussi, j'avais hâte de lui raconter l'histoire de mon repentir, et dès que ma réconciliation avec Dieu fut accomplie, dès que ce bon maître m'eut donné le gage vivant et ineffable de son pardon et de son amour en descendant sur mes lèvres et dans mon cœur, j'écrivis à ma mère une lettre, une longue et vraie lettre, qu'elle a précieusement conservée et que je ne puis relire encore sans une douce et religieuse émotion.

« Ma chère mère,

« Enfin, je puis t'écrire à cœur ouvert, sans arrière-pensée, au courant de ma plume et de mon âme, et je peux t'envoyer à travers la distance un de ces baisers du cœur dont je t'ai

privée depuis si longtemps! Tu t'es doutée, n'est-ce pas, en lisant mes lettres précédentes, qu'il s'était fait un changement en moi, que j'étais gêné en t'écrivant, que je n'étais plus le même qu'autrefois? Oh! oui, j'étais bien changé! Les prédictions de M. le Curé s'étaient accomplies à la lettre; j'avais oublié ses conseils et les tiens, j'avais par respect humain abandonné le bon Dieu, je n'étais plus chrétien! Un mauvais camarade avait commencé cette triste besogne; la négligence, la paresse, la lâcheté, avaient fait le reste, et ton cœur aurait saigné à voir ton pauvre fils passer le dimanche devant les églises ouvertes à l'heure des offices, sans oser y entrer!

« Pardonne-moi, ma bonne mère, pardonne-moi comme le bon Dieu m'a pardonné. J'ai été assez puni, va, par les remords et les troubles d'une conscience mauvaise! Je voyais bien autour de moi des camarades qui faisaient le mal, qui oubliaient Dieu ou qui ne semblaient penser à lui que pour l'outrager; mais ceux-là pour la plupart n'avaient point reçu les leçons et les exemples que tu m'avais donnés. Ils connaissaient à peine Celui qu'ils offensaient, et le connaissant moins ils l'offensaient avec moins de remords.

« Moi, c'était autre chose! Sans cesse, la nuit surtout, pendant les longues heures de faction, tes paroles, celles de M. le Curé me revenaient

à la pensée; les souvenirs du pays, de l'Église, de ma première communion, me montaient du cœur à la tête comme des bouffées de sang, et je rougissais, et je souffrais, et j'avais envie de pleurer! Je n'osais plus penser à ton amour, à celui de ma chère Jeanne, et je me disais que je mourrais de honte et de chagrin si, elle et toi, vous veniez à savoir mes lâchetés et mes égarements.

« Encore une fois, pardonne-moi, ma mère, et réjouis-toi en pensant que ton fils est revenu de ses erreurs, qu'il en a reçu l'absolution et qu'il est en paix avec Dieu, comme au temps où il le priait chaque jour avec toi. J'ai trouvé un bon ami, j'ai trouvé un bon prêtre; le premier m'a mené au pardon, le second me l'a accordé. Oh! que j'ai été soulagé quand j'ai eu déposé le fardeau de mes péchés, quand je me suis relevé des pieds de ce saint prêtre, pardonné et absous! Avec quelle joie je me suis dit que je n'étais plus séparé de toi, de Jeanne, de tous les amis de Dieu, par cet abîme que j'avais mis entre vous et moi! Et avec quel épanouissement de cœur je pense à vous tous depuis ce jour béni dont je me souviendrai toujours!

« Ne crains plus que je retombe dans le mal, ou du moins (car je n'ai que trop fait l'expérience de ma faiblesse) ne crains plus que j'y reste, si

par malheur j'y retombais encore ! J'ai connu le péché, j'ai connu le repentir, et je sais maintenant tout ce qu'il y a de vide et d'amertume dans le mal, tout ce qu'il y a de joie dans l'amour et le service de Dieu. Et puis, tu prieras pour moi, Jeanne aussi, elle me l'a promis, et avec l'appui de vos prières, avec celui de mon ami Methol, il me semble que je serai invincible.

« Aime-le beaucoup, ce cher ami ; tu ne le connais pas, tu ne le connaîtras jamais sans doute, mais aime-le de confiance. Il le mérite, car c'est à lui, après Dieu, que tu dois le salut de ton fils. Il est si bon, si aimable et si pieux ! Il est Basque ; il a huit frères et sœurs, tous bons comme lui. Il est d'une de ces saintes et fortes familles de laboureurs qui de génération en génération cultivent le champ paternel, et chez lesquels la foi, la piété, la pureté de l'âme sont héréditaires comme la beauté du sang et la vigueur du corps. Il m'apprend à aimer Dieu, à le prier, à le servir comme on doit le servir au régiment, à braver les railleries des camarades, à me réjouir même de leurs persécutions. Ne t'alarme pas, du reste : ces persécutions si effrayantes de loin, de près sont peu de chose. A part quelques impies véritables, la plupart des soldats sont plus faibles que méchants ; ce sont des moutons déguisés en loups, par peur les uns

des autres, et qui hurlent faute d'oser bêler. Au fond, ils admirent, ils envient les camarades qui ont plus de courage qu'eux, et quelquefois ils finissent par les imiter. Et puis, quand on répond aux sottises et aux moqueries par un sourire et par des services, on a bientôt les rieurs de son côté. C'est ce que fait mon ami Methol et ce que j'essaye de faire comme lui.

« Allons, adieu, ma bonne, ma chère mère ; je t'embrasse cette fois du fin fond de l'âme avec allégresse, avec consolation, avec l'amour de Dieu qui est désormais dans mon cœur comme dans le tien. J'embrasse aussi mon bon père. Montre cette lettre à M. le Curé, et dis-lui bien qu'il demande à Dieu pour moi la persévérance. Enfin parle de moi au bon père Thomas et à sa digne ménagère. Dis à ma Jeanne que j'espère revenir au pays digne d'elle, et embrasse-la comme si c'était pour toi, mais en te disant tout bas que c'est pour le compte de ton cher fils, qui t'aime de toute la tendresse de son cœur.

« JEAN GUÉRIN. »

Trois jours après, le vaguemestre du régiment me remit une lettre timbrée du pays : c'était la réponse de ma mère. Devinant tout ce qu'elle renfermait de bonheur, je la pressai sur mes lèvres et sur mon cœur, et, dès que je fus libre,

je courus dans un coin du quartier, je l'ouvris et la lus avec une indicible satisfaction :

« Mon cher enfant, me disait-elle, que le bon Dieu soit loué et qu'il te rende en bénédiction toute la joie que ta lettre m'a causée ! Je l'ai lue et relue dix fois, cette chère lettre, et elle m'a déjà fait pleurer quasiment aussi fort que lorsque tu es parti; mais cette fois, c'étaient des larmes de douceur et de joie. Maintenant je pourrai supporter ton absence et je prendrai en patience et résignation cette tant longue séparation qui me labourait le cœur ; car je te sais en paix avec le bon Dieu, et la confiance en ce divin Maître est un doux oreiller pour endormir ses peines. J'ai désormais l'assurance certaine qu'il te ramènera sain et sauf entre mes bras, et que mes pauvres yeux qui ont tant pleuré à ton sujet s'illumineront de joie pour sourire à ton heureux retour et pour contempler tes noces avec notre Jeannette tant aimée.

« Du côté de cette chère enfant, tout va bien et c'est une première récompense que Dieu t'envoie. Comme ce sujet t'intéresse, je vas te conter tout au long ce qui s'est passé. Je suis d'abord allée chez M. le Curé et lui ai lu ta letttre.

« Vous êtes une heureuse mère, qu'il m'a dit « en me prenant la main, et vous pouvez vous « dire maintenant que vous avez un vrai chré-

« tien pour fils. C'est un garçon établi à tout « jamais dans le bien, ou mon latin et mes che- « veux blancs n'y entendent plus rien. »

« Je lui ai demandé s'il fallait montrer cette lettre au père Thomas : « Sans doute, me répon- « dit-il; il a assez de cœur pour la comprendre, et « d'ailleurs il faut toujours y aller en toute fran- « chise et simplicité avec les bonnes gens. »

« Je fis comme M. le Curé me disait et j'en- trai droit chez le père Thomas. Jeannette vint à moi et m'embrassa avec une amitié et une gentillesse tout à fait touchantes. « J'ai des nou- velles de mon garçon, » fis-je en tirant ta lettre et en la présentant au père Thomas d'une main un peu tremblante.

« Jeanne rougit, son père prit la lettre et la lut en silence. Ça fut un peu long, parce que le bonhomme s'est un peu rouillé sur la lecture de- puis tantôt cinquante ans qu'il est sorti de l'école ; et puis, à mesure qu'il lisait, il semblait de plus en plus ému et l'on eût dit que sa vue devenait trouble. Enfin il me rendit la lettre, s'essuya les yeux et m'embrassa sur les deux joues, tout comme tu aurais embrassé Jeanne, en me di- sant :

« Votre fils est un brave garçon, Madame Gué- « rin, et j'en suis bien aise pour ma Jeannette « comme pour vous. Dites-lui de ma part qu'il

« continue et que nous lui revaudrons ça au re-
« tour. Pas vrai, ma fille ? »

« Jeanne n'a rien répondu, mais elle s'est remise à m'embrasser, et si doucement que moi aussi je l'ai appelée ma fille, et qu'elle n'en a pas paru fâchée, ni son digne père non plus.....

« Par ainsi, mon cher enfant, poursuis bravement ton chemin, aie bonne espérance, et si les mauvaises tentations te venaient assaillir, repousse-les bien loin en pensant à ta mère qui prie pour toi, et à la tout aimable petite femme qui t'attend.

« Adieu, mon enfant chéri, embrasse pour moi ton ami Methol, et dis-lui que je le considère tout comme s'il était ton frère. En voilà un dont on peut dire aussi qu'il a une heureuse mère ! Pas plus heureuse que moi pourtant ! Que le doux Sauveur en soit à jamais béni ! Je t'envoie mille caresses, mon bon enfant, et malgré la distance je te presse sur mon cœur comme au temps où je te berçais tout petit dans mes bras.

« Ta vieille mère qui t'aime,

« Femme GUÉRIN. »

Quand on éprouve une joie profonde et vraie, on a besoin d'abord d'être seul quelque temps pour bien goûter et savourer son bonheur ; et puis, quand on s'en est bien rassasié, on cherche

un ami pour le partager avec lui. Après avoir lu et relu dix fois cette chère lettre, après l'avoir couverte de baisers et pressée sur mon cœur, je courus la montrer à mon cher Methol, qui s'en réjouit presque autant que moi-même. Il était si bon et m'aimait tant, qu'il faisait ses joies de mes joies et ses peines de mes peines.

Un ami véritable est un trésor, et surtout un ami chrétien. Il tâchait de m'associer de plus en plus à sa vie pieuse et dévouée, et chaque jour il me faisait connaître des merveilles de la foi et de la charité catholique dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Le premier dimanche qui suivit notre retour de Versailles à Paris, il me proposa de me conduire à Notre-Dame des Victoires. Notre-Dame des Victoires, église française, église militaire s'il en fut, et que cependant bien peu de soldats connaissent! J'étais comme tant d'autres, je ne la connaissais que de nom : j'acceptai de grand cœur la proposition de mon ami, et nous partîmes.

En route, je lui demandai ce que cette église avait de particulier.

« Ce qu'elle a de particulier, me dit-il, c'est son archiconfrérie de la Sainte-Vierge, qui est célèbre dans tout l'univers catholique. Il y a vingt-cinq ans, c'était la paroisse la plus délaissée, la

plus indifférente de Paris : elle ne renfermait pas trente personnes qui fissent leurs pâques. Le curé, aujourd'hui âgé de plus de quatre-vingts ans, se désolait de cet état de choses en apparence irrémédiable, quand la pensée lui vint d'établir dans son église déserte une archiconfrérie en l'honneur de l'Immaculée Conception.

Humainement, cette idée semblait insensée, et le saint prêtre la repoussa d'abord par raison et par humilité ; mais elle le poursuivait tellement le jour et la nuit, dans ses prières et surtout à l'autel, qu'il finit par y voir une inspiration d'en haut, et que, pour s'en assurer, il demanda à Dieu ce que tous les saints lui demandent et obtiennent en pareilles circonstances, un signe certain de sa volonté.

Il y avait alors dans la paroisse un vieillard très-incrédule, très-impie, nourri dans le culte de Voltaire et dans la haine de Jésus-Christ, lequel était à la veille de mourir. Le bon prêtre l'avait visité plusieurs fois, mais sans aucun succès, et, à sa dernière visite, il avait été chassé comme un malfaiteur. Le signe qu'il demanda à Dieu fut la conversion de cet homme. Après avoir dit la messe à cette intention, il se rend chez le malade, se fait annoncer. Le vieillard le reçoit avec bonheur, accueille ses exhortations avec des larmes de joie et de repentir, se confesse

humblement, et ce blasphémateur de la veille meurt comme un saint sous la bénédiction du prêtre de Jésus-Christ!

De ce jour, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires fut fondée, et l'événement prouva bien vite qu'elle était l'œuvre de Dieu. L'église, jusque-là déserte, se remplit comme par enchantement; les pénitents, les fidèles y affluèrent, les conversions s'y multiplièrent à l'infini, et quelques années après, la paroisse de Notre-Dame des Victoires était devenue une des plus pieuses de Paris, son église un foyer de lumière et de charité, et son archiconfrérie était célèbre dans le monde entier. Aujourd'hui, elle compte plus d'un million d'associés, et le vieux curé, semblable à un patriarche entouré des nombreuses générations de ses enfants, ne se plaint plus que d'une chose, c'est de voir la demeure paternelle devenue trop étroite pour contenir son immense famille! »

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes à la porte de l'église et nous faillîmes éprouver par nous-mêmes la vérité de ces dernières paroles. Quoique l'heure de l'office fût encore assez éloignée, l'église regorgeait de monde; la nef, le chœur, les chapelles latérales étaient encombrés, et nous trouvâmes à grand'peine à nous caser près du maître autel, sans autre chaise que nos

jambes, sans autre prie-Dieu que les dalles de marbre qui forment le pavé du temple.

Malgré cette affluence, un silence profond régnait dans toute l'assemblée. Cette multitude priante et recueillie, ces milliers d'hommes de tout âge et de toute condition mêlés à ces pauvres femmes, à ces humbles servantes, l'autel de la très-sainte Vierge entouré d'ex-voto, son image miraculeuse toute resplendissante d'or, de pierreries et de lumières, ce spectacle si solennel, si magnifique et si simple à la fois me remplit d'une religieuse émotion. Mais je fus bien plus ému encore quand je vis apparaître dans la chaire le vénérable curé dont Methol venait de me raconter l'histoire, et quand j'entendis sa voix, rendue tremblante par l'âge, mais encore vibrante et accentuée, s'élever au milieu du silence universel et recommander à la sainte Vierge immaculée les misères de tout genre qui recouraient à sa toute-puissante intercession.

Le salut solennel, les litanies chantées sur un rhythme plein de douceur et d'harmonie, les cantiques joyeux répétés par l'assistance tout entière achevèrent de me remplir l'âme jusqu'au bord; plus d'une fois, pendant la durée de l'office, je sentis une larme mouiller ma paupière, et quand nous sortîmes de ce lieu de bénédiction, je dis à Methol en m'essuyant les yeux :

« Nous y reviendrons souvent, n'est-ce pas? car nulle part on ne prie et on n'aime Dieu aussi bien qu'ici, et jamais je n'ai été plus parfaitement heureux depuis mon départ du pays. »

Nous y revînmes, en effet, et nulle église ne me vit plus souvent agenouillé sous ses voûtes, si ce n'est celle des Missions étrangères.

A ce nom des Missions étrangères, mon cœur s'émeut, je l'avoue, et ma plume en le traçant tremble, malgré moi, dans ma main, car il me rappelle des souvenirs d'une incomparable douceur, des soirées pleines d'émotion et de charme, des plaisirs aussi purs que profonds et des amis chers entre tous les autres! C'est là, c'est dans cette église basse des Missions étrangères que je me suis affermi dans la foi et dans l'amour de Dieu, et que j'ai reçu des avis, des leçons, des exemples et des encouragements que je n'oublierai jamais.

Pauvre chère chapelle, elle était bien modeste, bien obscure, bien incommode; on y descendait par cinq ou six marches comme dans une cave ou plutôt comme dans des catacombes; mais toute pauvre et délabrée qu'elle fût, elle a été aimée par des milliers de nobles cœurs de soldats, et elle a abrité des scènes sublimes de repentir, de dévouement et d'amour de Dieu!

Là de bons prêtres réunissaient chaque soir,

entre la soupe et l'appel, les militaires qui cherchaient dans la prière, dans l'étude ou dans d'innocentes distractions un refuge contre l'oisiveté de la caserne, contre l'entraînement de l'exemple et la tentation du cabaret. De pieux jeunes gens, aujourd'hui remplacés par des Frères de la doctrine chrétienne, leur enseignaient à lire, à écrire, à compter, et se faisaient, pour l'amour de Dieu et de leurs frères, les maîtres de cette école improvisée.

A l'étude succédaient le chant des cantiques, une instruction courte et saisissante, quelquefois une joyeuse histoire ; puis, avant de se séparer, tout le monde, prêtre et soldats, faisaient en commun la prière du soir. Là se formaient entre les bons soldats des amitiés solides et chrétiennes ; la charité de Jésus-Christ unissait toutes ces âmes, et si, tous ne se convertissaient pas, tous du moins remportaient de ces pieuses soirées une foi plus vive, un plus grand respect pour l'Église et de salutaires impressions.

Parfois d'augustes visiteurs donnaient par leur présence un charme et un éclat plus grands à nos réunions. Des prélats vénérables, des évêques, des cardinaux venaient instruire et bénir les pauvres troupiers, tout émerveillés et attendris de tant de condescendance. Des missionnaires nous racontaient leurs voyages, leurs fati-

gues, leurs pacifiques victoires, et nous initiaient aux mœurs des sauvages et des infidèles qu'ils avaient évangélisés.

A l'approche des grandes fêtes, surtout vers Noël et Pâques, des retraites étaient prêchées aux soldats : c'était le moment de la moisson céleste, de la consolation pour les ministres du Seigneur, de la miséricorde pour les pauvres pécheurs repentants. Chers et bons camarades ! avec quelle avidité ils écoutaient la parole de Dieu, et avec quelle docilité ils y conformaient leur vie ! Comme leur repentir était prompt, complet et généreux ! Ils assiégeaient le confessionnal, et parfois, le prêtre, pressé par l'heure de l'appel, ne pouvait suffire au nombre de ses pénitents.

Dans ces jours bénis, que de larmes coulèrent, quels flots de pardon tombèrent du ciel sur des cœurs repentants ! Qne de jeunes soldats affermis dans la foi, que de vieux pécheurs, comptant plus de fautes que de jours de service, convertis, ramenés à Dieu de vingt, de trente ans d'égarement ! Et quel spectacle sublime, quand, le jour de Noël ou le jour de Pâques, des centaines de soldats de toute arme et aussi de tout grade (car nous vîmes parfois des généraux au milieu de nous) s'approchaient de la sainte Table, soumis comme des enfants, forts comme des hommes, vainqueurs de leurs passions toutes vivantes et

des tentations plus redoutables encore du respect humain ! Voilà ce qu'a vu et ce que me rappelle l'église des Missions étrangères, et voilà pourquoi son nom seul m'émeut jusqu'au fond des entrailles.

Mais cette chère église me rappelle un autre souvenir non moins vivant dans mon cœur, celui de la *Chambre des Martyrs*. La chapelle basse, où se tenaient nos réunions militaires, communiquait en effet par un escalier intérieur avec le séminaire des Missions étrangères, et nous pouvions facilement visiter cette sainte maison, où des prêtres aimant Dieu et leurs frères jusqu'à la mort, se préparent incessamment à aller prêcher l'Evangile, souffrir et mourir pour la foi chez les païens ! Milice sacrée, toute composée de généreux soldats de Jésus-Christ, qui aspirent à la conquête pacifique de l'univers infidèle, qui brûlent de répandre leur sang sur les champs de bataille de la foi, du sacrifice et du martyre, et qui bien souvent finissent, après mille travaux et mille souffrances, par recevoir cette couronne sanglante, objet de leur désir enflammé.

Or, quand ils ont atteint ce but, quand leur tête est tombée sous le glaive des païens, leurs vêtements, leurs ossements sacrés, les instruments de leur supplice sont recueillis avec un soin respectueux par les chrétiens du pays, envoyés en

France à ce séminaire bien-aimé d'où ils sont partis, et l'on appelle *Chambre des Martyrs* la salle où sont renfermées toutes ces précieuses reliques. La vue seule de ce sanctuaire tout ensanglanté par l'amour de Jésus-Christ est la plus éloquente des prédications, et notre bon aumônier aimait à nous y conduire, de temps à autre, pour ranimer en nos âmes la vigueur de la foi et l'esprit de sacrifice.

La première fois que j'y entrai, je fus saisi d'une inexprimable émotion. Nous étions une trentaine de soldats. Un jeune missionnaire, qui aimait à nous parler de Dieu et de nos devoirs, nous montrait le chemin. Quand il ouvrit la porte et que le sanctuaire nous apparut, je demeurai immobile et muet d'admiration et d'horreur. Des ossements, des têtes de martyrs dans des châsses de verre, des instruments de supplice, des tableaux représentant des tourments effroyables, les chaînes de fer qui meurtrirent les membres des confesseurs de la foi, les cordes qui servirent à les étrangler, les crucifix encore rouges de sang qui reçurent leur baiser suprême, des vêtements, des linges ensanglantés, quel aspect, grand Dieu! et quel enseignement!

Ici, c'était une lourde cangue qui reposa cinq mois sur les épaules de Monseigneur Borie; là, un tapis taché de sang sur lequel un autre mar-

tyr, Jean-Baptiste Cornay, fut décapité et coupé en morceaux comme un animal qu'on dépèce ; à côté, un tableau représentant l'horrible supplice du bienheureux Marchant, que des bourreaux déchiquetèrent tout vivant des pieds à la tête jusqu'à ce qu'il expirât de douleur et d'épuisement ; partout enfin l'image du juste mourant pour l'amour de Dieu et de ses frères, et du démon sous la forme humaine crucifiant avec une haine infatigable Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la personne de ses serviteurs.

Après le silence du premier saisissement, les camarades ne purent contenir les sentiments qui les agitaient :

« — Les canailles ! les gredins ! les démons ! Mais ce ne sont pas des hommes, ça ! ce sont des bêtes féroces !

— Les misérables ! traiter ainsi de pauvres prêtres qui ne leur veulent que du bien et qui ont tout quitté pour l'amour de leurs âmes !

— Est-ce qu'un jour ou l'autre, on ne nous enverra pas les mettre à la raison, ces monstres-là ?...

— Qu'on demande seulement des volontaires, et je pars [1] ! »

[1] On sait que l'Empereur vient d'envoyer une flotte et des soldats en Chine et en Cochinchine pour venger le sang de nos missionnaires indignement massacrés. (*Note de l'auteur.*)

A toutes ces réflexions, le jeune missionnaire qui nous accompagnait répondait par des sourires. Il contemplait et nous expliquait tous ces supplices, qui l'attendaient peut-être à son tour, avec un calme, une sérénité admirables : « Ce sont nos champs de bataille et nos victoires, à nous autres, soldats de Jésus-Christ, nous dit-il en terminant, et il est tout simple que nous mourions pour lui avec joie, comme vous mourriez, s'il le fallait, pour la France et pour votre drapeau. D'ailleurs, qu'importent les souffrances de ce court voyage qu'on appelle la vie, et de ce moment insaisissable qu'on appelle la mort ? La vie n'est que le chemin du ciel, la mort en est la porte, et l'éternité seule mérite nos regards comme nos espérances ! »

La vue de cette chambre des Martyrs et du calme héroïque de ces missionnaires acheva de vaincre en moi les dernières révoltes du respect humain, et devant ces ossements sacrés, devant ces reliques ensanglantées de pauvres prêtres qui étaient morts joyeusement pour leur foi, je promis à Dieu de ne jamais rougir de lui et de tout souffrir plutôt que de l'abandonner. Plus d'un camarade prit la même résolution, et j'en sais plusieurs qui, entrés irrésolus et timides dans cet humble sanctuaire, en sortirent franchement et solidement chrétiens !

C'est ainsi qu'en dehors de mes devoirs militaires, mes journées fuyaient heureuses et rapides depuis mon retour à Dieu, et qu'aux émotions mauvaises, aux faux plaisirs de la dissipation et de la légèreté, avaient succédé les émotions plus puissantes et plus salutaires, les plaisirs plus vrais et plus profonds de la vie chrétienne. J'étais gai, tranquille, joyeux ; je ne connaissais plus l'ennui ni le remords, et chaque jour je faisais la douce expérience que pour être heureux, même en ce bas monde, le moyen le plus sûr est encore d'être vertueux et chrétien.

CHAPITRE VIII.

L galons. — La cantinière. — La distribution des aigles au champ de Mars.

Depuis mon entrée au service, j'avais beaucoup étudié et beaucoup appris, grâce à l'école régimentaire, grâce surtout à l'école des Missions étrangères. J'avais perfectionné mon écriture qui était devenue irréprochable, poussé mes notions de calcul et d'arithmétique bien au delà des quatre règles, et mon orthographe, un peu chancelante dans les commencements, s'était affermie sur ses jambages et me menait sans écarts d'un bout à l'autre d'une dictée, comme un bon cheval au jarret sûr et qui ne bronche pas.

Je possédais suffisamment ma grammaire, et, sans parler français comme un académicien, je le parlais mieux qu'un Auvergnat. Parfois même je me laissais aller à faire le professeur avec

mes camarades, suivant cet instinct de pédanterie si naturel aux savants et surtout aux demi-savants, et sans cesse je me surprenais à leur expliquer qu'il ne faut pas dire : *je suis été*, ni même : *j'ai z-été*, mais simplement et sans façon : *j'ai été*, chose que les soldats ont la plus grande peine à se mettre dans la tête.

Notre bon aumônier me prêtait des livres de tout genre, hormis le genre immoral, et je profitais beaucoup aussi de ces lectures. Chaque jour j'acquérais de nouvelles connaissances en littérature, en géographie, en histoire. Je dévorais le récit des croisades, la vie des grands capitaines, des souverains illustres de la France et de l'Europe, et j'admirais combien ces grands hommes étaient pour la plupart d'humbles et fervents chrétiens, depuis Charlemagne chantant au lutrin et saint Louis portant pieds nus la couronne d'épines, jusqu'à Bayard, Duguesclin et Jeanne d'Arc, depuis Condé mourant saintement sous la bénédiction de Bossuet, jusqu'à Turenne, converti du protestantisme à la vraie foi et tombant en héros chrétien sur le champ de bataille.

Ma conduite s'était ressentie, comme mon instruction, de mon assiduité aux réunions militaires des Missions et de mon retour sincère à Dieu. Sachant que le premier devoir d'un soldat

chrétien est d'être bon soldat, j'observais avec une fidélité scrupuleuse toutes les prescriptions de la discipline, et depuis ces quatre jours de salle de police que je vous ai racontés, ma feuille de punition était restée blanche comme neige. Aussi, mon avancement avait-il marché rapidement. Peu de mois après mon arrivée à Paris, j'étais passé caporal, et au mois de mars 1852, je fus nommé sous-officier. Mon ami Methol avait reçu les galons près d'un an avant moi et attendait mon tour avec plus d'impatience que moi-même ; vous jugez si je fus heureux de devenir son collègue.

En apprenant ma nomination, ma première pensée fut de remercier Dieu, la seconde d'écrire à mon père pour lui annoncer cette bonne nouvelle et le prier d'en faire part au père Thomas, et la troisième de fêter convenablement mes nouveaux collègues en arrosant mes galons de sergent comme j'avais précédemment arrosé mes galons de laine. J'invitai le sergent-major, le fourrier et les trois autres sous-officiers de ma compagnie à venir célébrer ma bienvenue le soir même à la cantine ; ils acceptèrent et trouvèrent que j'avais bien fait les choses. Punch, café, eau-de-vie, cigares, tout y était ; mes économies de six mois y restèrent ! que voulez-vous ? on n'est pas nommé sergent tous les jours !

Du reste, tout se passa pour le mieux. Mes collègues, connaissant mes idées et celles de Methol, s'abstinrent de chansons et de paroles malsonnantes, trouvèrent moyen d'être gais sans être licencieux, et se contentèrent de beaucoup rire, de boire raisonnablement et de fumer comme des locomotives : sur ce dernier point, je fis convenablement leur partie, car je trouvais alors, je l'avoue, un grand charme dans un fin cigare, et même je ne dédaignais pas un tête-à-tête avec une bonne vieille pipe habilement culottée.

Après avoir suffisamment bu, causé, ri et fumé, nous nous levâmes de table très-bons amis; mes collègues échangèrent avec moi de cordiales poignées de main et nous sortîmes de la cantine dans les meilleurs termes du monde.

Puisque j'ai parlé de cantine, il n'est peut-être pas hors de propos que je vous dise quelque chose de la cantinière du 74e, la célèbre madame Vigoureux, aujourd'hui défunte, mais alors puissante et florissante.

Chère madame Vigoureux! quelle femme bien établie dans le monde, avec sa taille de tonneau, ses hanches carrées comme une guérite, ses mains larges comme des battoirs, rouges et solides comme des pinces de homard! Je la vois encore d'ici. C'était une forte femme entre qua-

rante et soixante ans, toute grasse, toute rouge, toute luisante de graisse, toute fumeuse de ses ragoûts, qui exhalait à vingt pas un parfum agréablement mélangé de graillon, d'ail et d'eau-de-vie. Quand elle ouvrait la bouche, c'était comme si on avait débouché une bouteille de trois-six!

Elle avait une manière de faire la cuisine qui n'appartenait qu'à elle seule et qu'elle avait puisée aux sources les plus pures de l'économie domestique. Depuis les haricots et le bouillon jusqu'au café, elle fabriquait tout dans la même casserole, grande simplification de la batterie de cuisine, comme on voit; et jamais, sous aucun prétexte, elle ne récurait cette casserole universelle, afin, disait-elle gravement, de ne pas perdre de graisse.

Quant à l'eau-de-vie qu'elle vendait aux troupiers, le hasard me fit assister un jour à la confection de cet étonnant breuvage, et j'admirai le génie inventif de la cantinière. La brave femme prenait une bouteille d'esprit-de-vin, en versait quelques cuillerées dans des gamelles pleines d'eau claire, ajoutait un peu de sucre brûlé pour donner à sa composition une couleur chaude et dorée, mêlait le tout en conscience, et son eau-de-vie était faite.

A la porte de la cantine, elle avait affiché une

feuille de papier sur laquelle flamboyaient, en grosses lettres, ces mots redoutables : « *Ici, on ne fait pas à l'œil!* » Mais, soit bonté d'âme, soit calcul, elle tolérait souvent des infractions à cette consigne, et faisait crédit... à ceux qu'elle savait solvables.

Madame Vigoureux en était alors à son quatrième mari, ou à son quatrième musicien, car c'était invariablement dans la musique du régiment qu'elle choisissait ses victimes; à mesure qu'il en mourait un, elle en prenait un autre, comme on prend de l'eau dans un puits. Son mari actuel était un vieux trombone poussif, qui, à force de souffler, n'avait plus guère de souffle et qui semblait prêt à aller rejoindre ses prédécesseurs dans la tombe. Madame Vigoureux supportait héroïquement ses veuvages et n'en perdait ni une heure de sommeil, ni un coup de dent, ni un coup d'eau-de-vie. Au lieu de gaspiller son temps à regretter ses chers défunts, elle l'employait à leur chercher des successeurs. A chaque mari qui trépassait, elle jetait cinq ou six larmes, lâchait quelques jurons en guise d'oraison funèbre, quelques bouffées d'eau-de-vie en guise de soupirs, et passait à un autre.

Madame Vigoureux, il faut que je l'avoue, était fort mal embouchée; mais, si elle parlait

mal, elle parlait beaucoup. Il va sans dire qu'elle était, comme toutes les cantinières, d'une famille riche et distinguée, et qu'elle avait été élevée, selon son heureuse expression, dans le chic du grand monde. Mais elle avait eu, ou, pour parler comme elle, elle avait *évu* des malheurs; et des splendeurs de son enfance elle avait dégringolé d'étage en étage jusqu'aux bas-fonds de sa cantine.

Elle était fort réjouissante quand elle racontait les aventures fantastiques de son existence, et surtout quand elle parlait de ses maris. Elle les désignait tantôt par leur rang d'ordre, mon premier, mon second, mon dernier, tantôt par leur instrument. Elle avait débuté par un clairon, auquel avait succédé un hautbois, et maintenant elle en était à son deuxième trombone.

« Mon premier clairon était la perle des hommes, me contait-elle un jour, mais il aimait trop la boisson, et c'est ce qui l'a tué! » et en disant cela, elle vidait son troisième petit verre. « Qu'on boive de l'eau-de-vie ou du rhum, rien de mieux, c'est le lait de l'âge mûr, et l'on n'en saurait trop boire; mais le cher homme donnait dans l'absinthe, et ça me taquinait: « Vois-tu, mon Bouc, que je lui disais, car il s'appelait Lebouc, tu te déranges, tu quittes notre bonne vieille eau-de-vie pour ta sale absinthe, ça finira

par te jouer un mauvais tour! » mais c'était comme si j'avais chanté, et il ne s'en *absinthait* que mieux. Enfin, c'était si fort, qu'une fois qu'il était malade et que le major lui avait défendu, sous peine de tourner de l'œil, de boire autre chose que de la tisane, je fus obligée, pour en venir à bout, de lui acheter des lunettes vertes que je lui plantais sur le nez chaque fois qu'il avalait son eau chaude! Comme ça, du moins, il pouvait se figurer, à l'œil, sinon au goût, qu'il buvait de l'absinthe!

— Et ça ne l'a pas empêché de mourir? interrompis-je en essayant de ne pas rire.

— Non, mon bichon, non, je n'ai pas eu cette chance-là, fit-elle en poussant un soupir de soufflet de forge; huit jours après, le pauvre cher homme a crevé comme un vieux mousquet. Voilà pourtant ce que c'est que de nous! » Et madame Vigoureux vida mélancoliquement le reste de sa bouteille.

Dans l'habitude de la vie, la digne femme n'était pas plus sensible qu'il ne faut; mais quand elle était ivre, elle devenait tendre et larmoyante à l'excès. Elle pleurait à tort et à travers, ses larmes tombaient comme de la pluie, et je crois, en vérité, que c'était l'eau-de-vie qu'elle avait bue qui sortait en eau par ses yeux.

Madame Vigoureux était bonne, mais vive et

peu endurante. Elle avait le cœur sur la main et la main sur la figure des gens qui la contrariaient; ce que ses quatre maris successifs reçurent de soufflets dans leur vie est incalculable! Brave femme au demeurant, sans malice et sans rancune, grossière par l'éducation et par les habitudes plus que par le cœur, et chez qui le fond valait mieux que la forme.

Elle partit de ce monde peu de temps après ma nomination de sergent, et son vieux trombone, qu'elle croyait enterrer, l'enterra; je dois même dire que de tout le régiment, ce fut certainement lui qui la regretta le moins. Pauvre madame Vigoureux! J'ai l'espoir que le bon Dieu lui a fait miséricorde, et qu'ayant peu reçu, elle n'a pas eu un compte trop rigoureux à rendre. D'ailleurs, elle fit une bonne fin, demanda et reçut les derniers sacrements, fut enterrée avec une certaine pompe religieuse et militaire, et quelques jours après sa mort, je fis dire une messe pour le repos de son âme.

Il y avait deux mois environ que je portais les galons de sous-officier quand arriva le jour, attendu si impatiemment par l'armée, de la bénédiction et de la distribution des aigles au champ de Mars. L'Empereur (je l'appelle ainsi parce que dès cette époque il l'était déjà pour tout le monde) avait décidé que cette grande solennité

aurait lieu le 11 mai 1852, et, comme chrétien et comme soldat, je me faisais une fête d'y assister.

Ce jour-là, dès l'aurore, tout était en mouvement à l'École militaire, et depuis les colonels jusqu'aux simples soldats, chacun faisait ses préparatifs avec une joyeuse animation. De tous côtés dans les chambres on frottait, on brossait, on astiquait, et jamais je ne vis les fusils plus brillants, les buffleteries plus blanches, les baïonnettes plus étincelantes. A dix heures du matin, tous les régiments avaient pris leurs positions. En vérité le champ de Mars présentait ce jour-là un coup d'œil incomparable de grandeur et de beauté.

Le temps était radieux, le ciel pur de tout nuage, et jamais soleil plus splendide n'éclaira un plus sublime spectacle. Des deux côtés du champ de Mars, les troupes étaient rangées immobiles et frémissantes. Ici, l'infanterie de ligne avec ses pantalons rouges, qui de loin présentaient aux regards l'aspect d'un long ruban écarlate; là, les petits chasseurs à pied avec leur tenue sombre et sévère, leur vive allure et leur contenance déterminée; plus loin les gendarmes d'élite au plastron rouge et au pantalon bleu, les gardes de Paris, les sapeurs-pompiers à la tête de cuivre. De l'autre côté du champ de

Mars, tous les régiments de cavalerie, depuis les brillants hussards et les lanciers aux flottantes banderoles, jusqu'aux cuirassiers et aux carabiniers, colosses de soldats sur des colosses de chevaux, dont les casques et les cuirasses resplendissaient de mille feux. Plus loin enfin, l'artillerie stationnait, menaçante jusque dans son repos, avec ses mille canons polis et brillants comme de l'or, mais renfermant dans leurs gueules de bronze ces tonnerres endormis que la guerre d'Orient allait bientôt réveiller.

Toutes ces troupes étaient admirables à contempler dans leur immobilité imposante. Mais quand, par suite d'un commandement ou de toute autre circonstance, elles venaient à se mouvoir, quand les hommes et les chevaux s'agitaient et changeaient de place, quand les drapeaux flottaient au vent, quand les casques, les cuirasses et les baïonnettes en mouvement étincelaient d'éclairs sous les rayons du soleil, alors la splendeur du spectacle était vraiment au dessus de tout ce que l'imagination peut rêver.

Au milieu du champ de Mars, un autel gigantesque s'élevait, richement orné, et recouvert d'un dais immense de velours rouge et d'or. On y arrivait par de nombreux degrés, de sorte que l'officiant dominait la multitude environnante et pouvait être vu de tout le monde.

Un peu avant midi, un grand mouvement se fit du côté opposé à celui où je me trouvais ; les troupes ouvrirent leurs rangs et livrèrent passage au clergé qui venait à son tour prendre sa place dans cette grande journée. Ce fut avec une profonde émotion que je vis s'avancer d'un pas lent et solennel cette longue file de prêtres revêtus de surplis et marchant sur deux lignes en chantant des psaumes et des prières. A la tête marchait l'archevêque de Paris, couvert de ses ornements pontificaux, chef pacifique de cette pacifique armée, entouré de ses vicaires généraux comme d'un état-major, et tenant à la main, en guise de bâton de commandement, la crosse du pasteur.

Rien ne saurait rendre l'effet de ces prêtres, de ces aubes blanches soulevées par le vent, de ces chants graves et religieux, au milieu de l'éclat des uniformes, de la splendeur et de l'agitation d'une armée ! C'était un contraste saisissant, et cependant, au milieu de ce contraste même, il était impossible de ne pas deviner et comprendre de profondes similitudes. Il y avait là deux armées en présence, mais deux armées amies, faites pour s'entendre et se donner la main, deux armées animées du même esprit, soumises aux mêmes lois, puisant leur force dans les mêmes principes, semblables dans leur

organisation, dans leur hiérarchie et dans leur fond !

Dans cette armée de prêtres, comme dans cette armée de soldats, il y avait une même autorité souveraine au sommet, une même soumission dans tous les rangs, une même discipline puissante et respectée, un même esprit de dévouement, de sacrifice et de combat. L'une et l'autre avait ses uniformes, ses chefs, ses champs de bataille, ses luttes, ses victoires ! L'une et l'autre avait ses héros et ses martyrs, et l'on ne pouvait s'empêcher de se rappeler, à la vue de ce vénérable archevêque au milieu de tout cet appareil militaire, que son prédécesseur avait paru, lui aussi, dans un moment moins tranquille, au milieu des troupes attendries, et qu'il était tombé dans leurs bras, frappé d'une balle, victime admirable et volontaire de sa charité, en répétant ces paroles du pontife, qui sont aussi celles du général d'armée : « Un bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ! »

Peu d'instants après que l'archevêque et les huit cents prêtres qui l'accompagnaient eurent pris place sur les degrés de l'autel, un coup de canon se fit entendre, annonçant que l'Empereur sortait des Tuileries. Aussitôt, une immense agitation se manifesta sur toute la ligne des troupes, puis un grand silence et une profonde im-

mobilité se firent. Après un quart d'heure d'attente, nous vîmes le cortége impérial apparaître à l'extrémité du pont d'Iéna, et déboucher sur le champ de Mars. A ce moment, le canon tonna de nouveau, tous les tambours battirent aux champs, et, d'un bout à l'autre de la ligne, un formidable roulement salua le chef de l'armée et de l'État.

Napoléon parcourut le champ de Mars au galop, suivi d'une armée de généraux en grand uniforme, d'officiers étrangers et d'une multitude de chefs arabes dont les burnous flottants et les équipements splendides offraient un coup d'œil éblouissant. Tout ce cortége passa devant nos rangs comme l'éclair, et l'Empereur, après s'être arrêté et incliné profondément devant l'autel, alla prendre place sur l'estrade qui lui avait été préparée en avant de l'École militaire.

Aussitôt, la messe commença. Au lieu de la sonnette qu'agitent de coutume les enfants de chœur, un coup de canon annonça le saint sacrifice. J'étais debout, au port d'armes, apercevant à peine l'archevêque à l'autel, mais je priais de tout mon cœur, et je voyais au silence et à l'immobilité de mes camarades que les moins religieux étaient intérieurement émus.

Tout à coup, le canon tonne pour la seconde fois, le commandement : Genou, terre! retentit

dans tous les rangs ; les généraux se courbent sur leurs chevaux, les drapeaux s'abaissent, l'Empereur s'agenouille et le pontife élève l'hostie sainte, le corps sacré du Seigneur Jésus-Christ au-dessus de ces cent mille fronts inclinés devant lui ! Moment sublime, qui racheta, sans doute, bien des jours d'impiété et de sacrilége, et qui attira sur l'armée la bénédiction du Très-Haut ! Oh ! que les hommes semblent grands quand ils s'humilient devant le Tout-Puissant, et quel spectacle incomparable que celui d'une armée, d'un souverain, d'un peuple, confessant à la face du monde, à la face du ciel et de la terre, par leur attitude, leur silence et leur respect, que Jésus-Christ est le seul maître par qui règnent les souverains, par qui prospèrent les peuples, et par qui triomphent les armées !

Après le saint sacrifice, les colonels de tous les régiments de l'armée française, appelés de tous les points de la France et de l'Algérie, s'avancèrent au pied du trône, reçurent de la main de l'Empereur les drapeaux surmontés de l'aigle impériale, puis traversèrent le vaste espace qui séparait les tribunes de l'autel, et vinrent se grouper, leur drapeau à la main, au bas des gradins où les attendait l'archevêque. Après une allocution que je ne pus entendre, nous vîmes les colonels incliner leurs aigles, et le pontife,

levant les mains au ciel, les bénit au nom de la très-sainte Trinité. Bénédiction vraiment divine, qui les a doublement consacrés et qui est restée sur eux comme un gage de victoire! Car notre Dieu est le Dieu des armées, il tient entre ses mains le sort des batailles, et ce fut peut-être à ce moment qu'il fut décidé dans les conseils éternels que ces mêmes drapeaux flotteraient un jour, noircis et déchirés, mais triomphants, sur les hauteurs de l'Alma et sur les remparts de Sébastopol!

Telle fut cette grande journée qui laissa dans mon cœur d'ineffaçables souvenirs! Peu de semaines après, nous reçûmes l'ordre de partir pour Toulon, où nous devions nous embarquer pour l'Italie. Je dis adieu en soupirant à cette ville incomparable où j'avais tant admiré, tant appris, tant aimé, et où je laissais de si profondes affections. Mais je me consolai en pensant que j'allais voir Rome, la ville de saint Pierre, la ville du Souverain Pontife, la ville éternelle; et le cœur appuyé sur celui de mon ami Methol, que j'emmenais avec moi, je partis pour Toulon, l'âme pleine à la fois de regrets et de douces espérances!

CHAPITRE IX.

Arrivée à Rome. — Saint-Pierre. — Saint-Louis des Français. — Le Pape. — Le Colysée. — Les Catacombes. — Visite de Pie IX à l'Hôpital militaire. — Départ pour l'Orient.

Je ne vous dirai rien, ni de la route de Paris à Toulon, ni de mon séjour dans cette ville, ni même de l'intéressante visite que je fis à son bagne et aux malheureux qui l'habitent ; spectacle cependant aussi instructif que terrible, lieu retentissant de blasphèmes et tout découlant de larmes où la rage, hélas ! tient plus de place que le repentir ; enfer terrestre, image de cet enfer éternel où mènent les passions, les vices et l'impiété mère des uns et des autres ! Je passe rapidement sur tout cela pour vous parler de suite de l'Italie et de Rome.

Le 15 septembre, le régiment s'embarqua pour

9.

Civitâ-Vecchia. Nous quittâmes la France, les uns avec des chants insouciants et joyeux, les autres avec des larmes dans le cœur. Pour moi, j'étais triste et heureux en même temps, triste de quitter ma chère patrie, cette belle et douce terre de France où j'étais né, où j'avais grandi, où je laissais mon père, ma mère et celle que j'aimais; mais bien heureux d'aller à la Rome, à la ville sainte, où je devais trouver une autre patrie, et, dans le Souverain Pontife, le père commun et vénéré de tous les fidèles. Il en est ainsi dans la plupart des circonstances de la vie; les sourires et les larmes s'y côtoient quand ils ne s'y confondent pas, et, comme il est peu de joies qui soient complétement pures de tristesse, il est peu de douleurs aussi qui n'apportent avec soi quelque consolation.

En quelques heures nous eûmes perdu de vue les côtes de France, et nous nous avançâmes en pleine mer entre le ciel bleu et les flots presque aussi bleus de la Méditerranée. Nous aperçûmes de loin cette île de Corse où naquit le grand Napoléon, et cette autre île d'Elbe, qui fut son asile durant quelques mois en attendant qu'il allât mourir à Sainte-Hélène sous l'étreinte impitoyable de la haine et de l'orgueil britanniques. Ce qui se dit entre troupiers sur le pont du navire en cette occasion, je ne le répéterai pas; car je

ne dois point oublier que les deux peuples se sont donné la main depuis et ont combattu côte à côte en Crimée. Les souvenirs de Sainte-Hélène sont restés ensevelis sous les ruines de Sébastopol; qu'ils y dorment en paix, et qu'ils ne se réveillent jamais, si c'est possible!

Le soir du second jour, nous arrivâmes à Civitâ-Vecchia, petit port de mer, qui est encore à quinze lieues de Rome. Ces deux jours de traversée me parurent passer assez rapidement. Il en fut autrement pour ceux de mes camarades qui eurent le mal de mer, et ce que ces pauvres garçons poussèrent de gémissements, ce qu'ils firent de contorsions et de grimaces, ce qu'ils envoyèrent à la mer pendant ces quarante-huit heures, est chose incalculable.

Je passai tout ce temps sur le pont du navire, la nuit, enveloppé dans une méchante couverture, étendu sur le dos et plus occupé à sourire aux étoiles qu'à dormir; le jour, contemplant la double immensité du ciel et de la mer, avalant sans grand appétit quelques gourganes, grignotant du bout des dents comme un rat du biscuit et du fromage de Hollande, et avalant de temps à autre une gorgée de café pour me raffermir le cœur, fumant peu, par précaution, et passant des heures entières à regarder l'écume et le bouillonnement des flots que déchirait l'avant du

navire et que les roues de la machine fouettaient en tournant.

C'est une chose étrange que cet attrait que présente le spectacle de la mer, soit dans son immensité, soit dans le détail de ses vagues et de ses mille bruits. Je ne sais pourquoi, mais le temps passe dans cette contemplation avec une grande rapidité et un charme secret. On ne réfléchit pas, mais on rêve ; on semble participer du vague de tous ces flots mouvants et de tous ces bruits divers et monotones, et on se laisse bercer sur cette surface mobile et murmurante comme un petit enfant sur les genoux de sa mère, qui fredonne quelque vieux refrain pour l'endormir.

A Cività-Vecchia, nous passâmes la nuit dans une caserne antique avec de la paille pour matelas et nos capotes pour couvertures, et le lendemain, dès le point du jour, nous étions sur la route de Rome.

Cette route est longue, monotone et pourtant admirablement belle. La campagne est déserte, abandonnée ; les fièvres en chassent les habitations et les hommes. Pas de villages, pas de mouvement. Seulement, de temps à autre, nous rencontrions des pans de mur, des ruines d'un autre âge, des débris d'arcades et de châteaux forts ; nous passions à côté de grands troupeaux de

buffles à l'air sauvage, ou de bœufs à cornes longues et pointues, qui nous regardaient passer d'un air mélancolique avec leurs gros yeux doux et stupides.

Près de ces troupeaux s'élevaient des tours, du haut desquelles les bergers les veillent pendant le jour, et qui leur servent d'abri pendant la nuit. Tout ce spectacle, avec sa solitude, son silence et son immobilité, était plein de tristesse, de majesté et d'une incomparable grandeur. Et puis, toutes les teintes de cette nature me semblaient si belles, le ton des montagnes lointaines si chaud, le ciel d'un bleu si pur et si foncé, que je ne pouvais en rassasier mes regards et que j'avançais admirant et rêvant, sans m'apercevoir de la longueur de la route ni de l'ardeur dévorante du soleil.

Nous couchâmes à moitié chemin dans une magnifique forteresse à demi ruinée, qui se nomme Palo, si je m'en souviens bien, et nous n'arrivâmes à Rome que le lendemain dans l'après-midi. Bien longtemps avant d'arriver à la ville éternelle, nous apercevions déjà le dôme gigantesque de Saint-Pierre, dont la boule et la croix d'or étincelaient au soleil, et dont l'immense coupole s'élevait à l'horizon comme un phare sur l'Océan. Grâce aux montées et aux descentes continuelles de la route, qui mène de Palo à Rome,

cette coupole disparaissait et reparaissait à nos yeux, s'élevant et s'abaissant tour à tour comme un navire balancé sur les flots.

A mesure que nous approchions, sa masse semblait grandir et se fixer. Bientôt ses grandes et belles lignes nous apparurent distinctement; les maisons, les palais se dessinèrent à nos yeux; Rome enfin se dressa devant nous; et le jeudi 22 septembre, jour du grand saint Maurice, patron des soldats, vers cinq heures du soir, par un temps splendide, le cœur agité des plus puissantes émotions, je mis le pied dans la capitale du monde chrétien, dans la ville de saint Pierre, siége immortel de l'Église et demeure du vicaire de Jésus-Christ.

Après avoir traversé deux ou trois petites rues étroites et sans beauté, nous débouchâmes tout à coup sur la place de Saint-Pierre, place immense et magnifique, digne de l'incomparable église qui la termine.

Nous nous y arrêtâmes quelques minutes; on fit l'appel; puis nous nous rendîmes au palais du Saint-Office, qui sert de casernement aux troupes françaises; casernement splendide, et tel qu'on n'en connaît pas en France. La porte est royale; c'est vraiment l'entrée d'un palais. A l'intérieur, ce ne sont que galeries superbes, vastes cours avec des bassins de pierre et des jets d'eau, salles

si immenses, que deux compagnies peuvent tenir dans l'une d'elles; près de ces salles et au-dessus, une quantité de petites chambres ou de cellules qui servent aux soldats et qui ne peuvent contenir que trois ou quatre hommes chacune. Joignez à tout cela une vue incomparable de grandeur et de beauté, le panorama de Rome tout entière et de la campagne environnante, et, chose moins agréable, le bruit des cloches de Saint-Pierre, bruit si étourdissant, qu'aux jours de fête on croirait entendre dix batteries tonner en même temps!

Telle était notre caserne à Rome. Nous nous y installâmes joyeusement, et, le lendemain, dès que je fus libre, je sortis en compagnie de Methol pour faire connaissance avec la ville éternelle.

Notre première visite fut pour saint Pierre et son église : à tout seigneur, tout honneur. Au moment où nous arrivions sur la place, nous entendîmes battre aux champs, et nous vîmes le poste d'honneur, dit du Saint-Père, s'agiter et prendre les armes. Bientôt des gardes à cheval, en magnifique uniforme, s'avancèrent précédant une voiture ornée des insignes pontificaux. Dans cette voiture, j'aperçus de loin une douce et majestueuse figure et une main qui se levait pour bénir : c'était le Pape qui rentrait au Vatican.

Le commandement : « Genou, terre! » retentit, et tout le monde, officiers et soldats, militaires et civils, s'agenouilla sur le passage du vicaire de Jésus-Christ. C'est ainsi que j'aperçus, ou plutôt que j'entrevis le pape Pie IX pour la première fois, et je me promis bien de tout faire pour le revoir de plus près, et pour recevoir de lui une bénédiction plus spéciale.

Encore tout émus de cette rencontre, nous entrâmes à Saint-Pierre. Je ne vous décrirai pas cette église célèbre, la plus grande du monde entier, qui dépasse toute description et terrasse l'imagination même par sa magnificence et son immensité. Pour tout dire, en deux mots, elle est si vaste que vingt mille hommes de troupes peuvent tenir à l'aise dans les bas côtés, que quatre-vingt mille personnes ne suffisent pas à la remplir, et telle est son élévation, que les colonnes du baldaquin, qui surmontent le maître autel, sont, à deux ou trois mètres près, de la même hauteur que la colonne Vendôme!

Autour de la coupole resplendissent en lettres d'or ces paroles du Christ à saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle! »

Sous le dôme, dans une chapelle souterraine

que recouvre le maître autel, est ce qu'on appelle la Confession de saint Pierre, c'est-à-dire le tombeau qui renferme les reliques du grand apôtre. C'est là que repose, en attendant la résurrection, la dépouille mortelle du premier vicaire de Jésus-Christ, du premier chef de l'Église! C'est là que, depuis des siècles, les peuples et les rois, les grands et les petits, les empereurs et les pauvres soldats comme moi, viennent, de tous les points du monde, adorer le Dieu tout-puissant et vénérer les reliques de ce pêcheur de Galilée, choisi par lui pour être le fondement inébranlable de son Église! C'est là que les plus pauvres et les plus ignorants comprennent et admirent la profondeur des desseins de Dieu, et répètent avec une foi plus vive cette divine parole du Prophète : « Il a tiré le pauvre de la poussière pour le placer sur le trône au-dessus des princes et des grands de la terre. »

Oui, toute la puissance, toute la grandeur du Pape, c'est qu'il est le successeur et l'héritier de saint Pierre, le chef choisi de l'Église, le pasteur des brebis et des agneaux, l'évêque des évêques, et telle est cette puissance, que tout ce qui est catholique dans le monde, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis le pauvre ouvrier jusqu'à l'homme d'État, depuis le soldat jusqu'à l'empereur, s'honore et se réjouit de l'appeler :

« Mon père! » et se courbe avec amour sous sa bénédiction paternelle!

Telles étaient les réflexions que je faisais dans mon cœur, tandis que je vénérais à genoux les saintes reliques du pêcheur de Galilée. En nous relevant, nous aperçûmes près de nous des soldats que nous reconnûmes de suite à leur uniforme : c'étaient des cavaliers du régiment de dragons français qui tenait garnison à Rome depuis plusieurs mois.

En pays étranger, plus encore qu'en France, tous les soldats sont frères, sans distinction d'uniforme. Nous échangeâmes avec nos braves camarades des poignées de main vigoureuses, et en moins de cinq minutes, nous étions devenus de vieux amis.

Quand nous fûmes sortis de l'église : « Vous êtes de bons enfants, ça se voit, nous dit l'un d'eux, un brigadier qui lui-même avait la figure la plus aimable du monde, et rien qu'à la manière dont vous faisiez votre prière tout à l'heure, devant le tombeau de saint Pierre, on sentait que vous y alliez de tout cœur.

— C'est vrai, répondit Methol en souriant; je prie le bon Dieu de mon mieux à Rome comme en France, et je suis bien aise de voir que nous ne serons pas seuls ici à le servir.

— Seuls! ah bien, oui! on voit bien que vous

ne faites que d'arriver à Rome. Je ne vous parle pas de nos dragons; voilà six mois qu'ils y sont, et déjà la plupart ont passé l'éponge sur leur conscience. Mais vous verrez vos camarades quand ils auront respiré pendant quelque temps le bon air catholique qui souffle ici! Ce n'est pas pour rien, voyez-vous, que nous sommes en Italie, défendant le Pape, et le protégeant de nos armes et de notre amour sur le saint-siége où Dieu l'a replacé par nos mains! Ce n'est pas en vain que nous vivons près de lui, sous sa bénédiction, près du tombeau de saint Pierre, près du cœur de l'église! Nous sommes à la fin de septembre, n'est-ce pas? Eh bien, je parierais mes galons, qu'à Noël, la moitié de vos camarades auront fait leur paix avec le bon Dieu!

— La moitié! c'est beaucoup.

— Ce n'est pas assez, et si vous insistez, je dirai les trois quarts. Croyez-vous que les fantassins soient plus durs à la détente que les dragons? J'y ai bien passé, moi, qui vous parle, et Dieu sait si je suis revenu de loin! Mais nous causerons de tout cela une autre fois. Pour le moment, nous allons, si ça vous fait plaisir, faire un petit tour dans la ville, et nous finirons par l'église Saint-Louis des Français, notre église nationale, et qui est un peu soignée, je m'en vante! »

Nous acceptâmes de grand cœur la proposition de nos nouveaux amis, et nous parcourûmes ensemble le *Forum* avec ses temples païens et ses ruines, et le *Corso*, qui est la plus belle rue de Rome.

Chemin faisant, je remarquai des personnages étranges et mystérieux qui excitèrent vivement ma curiosité. Ils étaient recouverts des pieds à la tête de grands sacs de toile grise, avec une corde pour ceinture, et deux trous à la hauteur des yeux. Ils marchaient pieds nus, avec une tirelire à la main, demandant l'aumône sans prononcer une parole.

« Ce sont des pénitents, me dit un des dragons qui remarqua mon étonnement. Ils s'en vont ainsi, de rue en rue, de boutique en boutique, quêtant pour les pauvres, mendiants volontaires pour l'amour de Jésus-Christ. Tels que vous les voyez, pieds nus et vêtus de toile, ils appartiennent souvent à la plus haute noblesse de Rome. Les princes, les ducs, les millionnaires s'enrôlent dans ces pieuses confréries, et font, à tour de rôle, pendant quelques heures, ce dur métier de quémandeurs, pour apprendre à compatir davantage aux souffrances et aux humiliations des pauvres véritables.

— Que c'est beau ! m'écriai-je en contemplant avec admiration un de ces pénitents qui passait.

— Oui, répondit le dragon, c'est beau parce que c'est catholique. Mais vous en verrez bien d'autres ici, en fait d'œuvres de foi et de charité ! »

Je remarquai encore, avec non moins d'étonnement, mais beaucoup moins d'édification, un grand nombre d'ecclésiastiques en culottes courtes et en chapeaux à larges bords, qui parcouraient les rues gesticulant et parlant, et dont l'apparence me choqua.

« — Ces gens-là n'ont pas l'air bien dévots pour des prêtres, dis-je à mon brigadier, et ils ne semblent pas plus recueillis qu'il ne faut.

— Aussi, ne sont-ce pas des prêtres, me répondit-il en riant ; c'est leur habit qui vous trompe ; mais vous connaissez le proverbe : « L'habit ne fait pas le moine, » et c'est le cas de l'appliquer ici. A Rome, tous les employés de l'administration portent le costume ecclésiastique, sans être plus prêtres que vous et moi : je m'y suis trompé comme vous, et comme vous je m'en suis scandalisé, jusqu'au jour où j'ai reconnu mon erreur. Maintenant, allons à Saint-Louis des Français, car il se fait tard et l'heure de la réunion approche. »

Tout en marchant, le brave brigadier nous apprit en quoi consistaient ces réunions de Saint-Louis des Français. C'étaient des solennités religieuses qui avaient lieu régulièrement tous les

dimanches, et quelquefois dans la semaine par extraordinaire. Sept ou huit cents soldats français s'y rassemblaient pour chanter les vêpres, entendre des instructions ou des histoires édifiantes et recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Des prêtres, des prélats, des cardinaux venaient fréquemment les visiter et les instruire, et les évêques français de passage à Rome manquaient rarement de venir leur parler de leurs devoirs et aussi de la France : réunions vraiment catholiques et vraiment françaises, qui empruntaient un charme plus grand encore à l'éloignement de la patrie !

Quand nous arrivâmes à l'église, elle était déjà pleine de soldats ; on chantait un cantique militaire que j'avais chanté bien des fois aux Missions étrangères, à Paris. Un jeune prêtre, qui dirigeait la réunion, alternait avec les soldats, et j'admirai la puissance et le charme de sa voix. Je ne fus pas moins frappé de son air franc et loyal. Il parla, et sa parole, vive et pénétrante, familière et noble en même temps, m'alla au cœur comme sa physionomie et son chant. Quand il eut terminé son instruction et donné la bénédiction du Saint-Sacrement, je demandai à mon ami le dragon quel était ce prêtre que je connaissais depuis une demi-heure et que j'aimais déjà de tout mon cœur.

« C'est l'aumônier de l'hôpital militaire français, me répondit-il, le président de nos réunions, le père et l'ami du soldat. Venez avec moi dans la sacristie, je vais vous présenter à lui; la connaissance ne sera pas longue à faire : tous les troupiers sont ses enfants. »

Methol et moi nous suivîmes le brigadier, qui alla droit à l'aumônier, lui serra la main et lui dit : « Tenez, mon Père, voici deux nouveaux amis que je vous amène ; ils sont du régiment de ligne qui est arrivé hier à Rome, et j'ai l'idée qu'ils ne sont pas les plus mauvais de la troupe. »

Le jeune prêtre nous embrassa cordialement et nous dit :

« Soyez les bienvenus, mes amis : vous êtes les prémices de votre régiment, et vous serez toujours aussi les premiers dans mon cœur. Revenez souvent à nos réunions de Saint-Louis, et dites à tous vos camarades qu'ils trouveront ici une église française et des cœurs français pour les recevoir et les aimer ! »

Il nous dit ensuite qu'il demeurait à l'hôpital militaire, au milieu de ses chers malades, et que toutes les fois que nous voudrions aller lui rendre visite, il serait enchanté de nous recevoir. Enfin, il fut si bon, si ouvert, si accueillant, que nous partîmes le cœur plein de lui et bénissant

Dieu de nous l'avoir donné pour guide et pour ami.

Je pourrais vous dire son nom, connu de tous les soldats qui sont allés à Rome, mais je le tairai, de peur de blesser son humilité et de lui faire de la peine. Qu'il sache seulement, si ces mémoires d'un pauvre troupier lui tombent jamais sous les yeux, que du fond de mon village je pense à lui, je prie pour lui, je l'aime, et que des milliers de soldats qu'il a bénis, consolés, réconciliés avec Dieu, l'aiment et se souviennent de lui comme moi!

De ce jour, je fus assidu à toutes les réunions de Saint-Louis des Français, et je vis avec bonheur une foule de mes camarades suivre mon exemple; leur nombre fut bientôt si considérable, que l'église devint trop petite pour les contenir, et quand Noël arriva, grâce au bon aumônier de l'hôpital, aux autres prêtres et prélats français, qui venaient à nos réunions, grâce à l'influence salutaire de Rome où l'air est comme chargé de foi et de bénédictions, ou, pour mieux dire, grâce à Dieu par qui se fait tout le bien, la prédiction du brigadier de dragons se réalisa pleinement.

Un de mes premiers désirs, en arrivant à Rome, avait été d'obtenir une audience du Saint-Père, et j'appris avec joie que rien n'était plus facile.

« Le pape Pie IX, me dit mon brave dragon, si bon, si paternel pour tout le monde, est particulièrement bon et paternel pour les pauvres troupiers français. Il les aime, il les bénit avec une tendresse spéciale, et il les accueille avec la plus touchante facilité. Vous n'avez qu'à vous présenter au palais du Pape, au Vatican, et à demander Mgr de Mérode : c'est un prélat qui a été soldat, qui s'est battu en Afrique où il a été décoré, et qui a quitté l'uniforme militaire pour la soutane. Au moment du siége de Rome et de l'assaut, il était sans cesse sur les remparts, consolant les blessés, donnant l'absolution aux mourants, sans plus se soucier des balles et des boulets qui volaient autour de lui que si c'eût été de la pluie qui tombait : maintenant, il est attaché à la personne du Pape, et il reçoit les soldats comme d'anciens camarades. Si vous n'osez pas y aller seul pour la première fois, je vous conduirai chez lui demain, et il vous indiquera le jour où vous pourrez vous présenter chez le Saint-Père. »

Tout se passa comme le brigadier me l'avait annoncé, et au jour fixé par Mgr de Mérode, je me rendis au Vatican avec mon ami Methol et une foule de mes camarades, qui, sachant que nous allions chez le Pape, n'avaient pu résister au désir de nous accompagner.

Toutes les portes du palais s'ouvrirent devant notre uniforme, et nous arrivâmes jusqu'à une salle immense, appelée la salle des Suisses, que le Pape doit traverser quand il sort de ses appartements. Là, on nous fit ranger sur une longue ligne; Methol et moi nous étions en tête, comme ayant sollicité et obtenu l'audience pour tous.

Après quelques minutes d'attente, la porte, près de laquelle nous nous tenions, s'ouvrit à deux battants, et le Pape s'avança vers nous, souriant et bénissant. Ses vêtements étaient tout blancs, en laine, avec une large ceinture de soie blanche. Jamais je ne vis une physionomie plus douce, plus sereine et plus majestueuse en même temps, et jamais je ne ressentis une émotion aussi vive d'attendrissement et de respect. C'était bien un père et un souverain, unissant la bonté à l'autorité, et tempérant par une douceur toute céleste la puissance qui réside en lui, puissance sans égale en ce monde!

Nous nous mîmes tous à genoux devant le vicaire de Jésus-Christ, et je crus qu'il allait se contenter de nous bénir en passant; mais je ne connaissais pas la bonté toute paternelle de Pie IX.

Il s'arrêta devant moi, me caressa doucement avec sa main comme une mère caresse son enfant, me demanda de quelle partie de la France

j'étais; si mes parents vivaient encore, combien de temps j'avais à passer sous les drapeaux. J'étais si ému que je pouvais à peine lui répondre et que tout mon corps tremblait comme une feuille agitée par le vent. Ensuite, le Saint-Père me donna sa bénédiction pour moi et tous les miens, m'encouragea à vivre toujours en bon chrétien, et se tournant vers Mgr de Mérode, qui portait dans un plat d'argent des objets de piété, il me donna de sa main un chapelet et une médaille que je serrai sur mon cœur et qui ne m'ont jamais quitté depuis.

Le Pape s'arrêta ainsi devant chacun de mes camarades, leur parla à tous avec la même bonté et leur donna la même bénédiction et les mêmes souvenirs. Puis il s'éloigna, et nous sortîmes du Vatican, le cœur débordant d'amour et de reconnaissance pour le vicaire de Jésus-Christ.

« — Qu'il est bon! disait l'un; quand il me parlait, je croyais entendre mon père.

— Qu'il a l'air saint! s'écriait un autre; rien qu'à le regarder, on se sent devenir meilleur.

— Il m'a parlé de ma mère, ajouta un jeune soldat avec émotion, et m'a béni pour elle!

— Le chapelet et la médaille qu'il m'a donnés ne me quitteront qu'à la mort! reprit un autre.

— Pour moi, dit Methol, je garderai toujours

ma médaille, mais j'enverrai mon chapelet à ma mère ! »

C'est en échangeant ainsi nos impressions que nous arrivâmes à la caserne. Quand les camarades apprirent que nous avions vu le Pape et connurent les détails de l'audience qu'ils nous avait accordée, tous voulurent avoir le même bonheur et ce fut, durant plusieurs jours, une véritable procession d'uniformes chez Mgr de Mérode et au Vatican. Pie IX, inépuisable dans sa bonté, accueillit toutes les demandes, n'en rebuta aucune, et tout le régiment, depuis le tambour-major jusqu'au dernier enfant de troupe, passa à tour de rôle sous la bénédiction du Saint-Père. Beaucoup, sans doute, n'y allèrent que par curiosité, mais tous en revinrent avec une impression profonde et salutaire, et bien des conversions de jeunes et de vieux pécheurs, qui s'accomplirent depuis, se préparèrent dans ces augustes et touchantes entrevues.

Je ne vous parlerai pas, de peur de trop allonger mon récit, des fêtes de Noël et de Pâques dont je fus témoin à Rome, ni des solennités inénarrables de la Semaine-Sainte, ni des pompes de Saint-Pierre quand le Souverain Pontife y officie.

Je ne rappellerai même qu'en passant l'indicible émotion de la bénédiction solennelle que le

Pape donne à Rome et au monde le jour de Pâques du haut du balcon de Saint-Pierre. Comment peindre en effet la majesté surhumaine de cette scène, le vicaire de Jésus-Christ apparaissant revêtu d'un immense manteau blanc et comme suspendu entre le ciel et la terre ; la place de Saint-Pierre couverte d'une foule innombrable accourue de tous les points du monde ; au milieu l'armée française en grande tenue, l'état-major en tête et tous les drapeaux flottant au vent !

A l'aspect du Pape, les canons tonnent, les tambours et les clairons retentissent, puis, tout à coup, un silence profond, immense : cette multitude de plus de cent mille hommes est muette et immobile comme un seul homme. Tous les fronts se découvrent, tous les genoux se ploient, le Pape étend ses bras, les ouvre, comme pour embrasser le monde entier, et les referme sur sa poitrine comme pour y serrer tous ses enfants ! Puis, au milieu du silence universel, sa voix s'élève vers le ciel et descend sur la terre, pour bénir et la ville éternelle et les deux cents millions de fidèles répandus dans tout l'univers catholique ! Voilà de ces spectacles qu'on ne trouve qu'à Rome et dans l'Église, et qui ne s'effacent jamais de la mémoire et du cœur de ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins !

Mais, parmi tous les grands souvenirs que j'ai

rapportés de mon séjour à Rome, il en est quelques autres que je ne puis passer sous silence : je veux parler surtout de la visite que je fis au Colysée, aux catacombes et à quelques sanctuaires célèbres, sous la conduite de l'aumônier de l'hôpital. Nous étions une douzaine de militaires que ce digne prêtre affectionnait particulièrement et auxquels il se plaisait à faire connaître les merveilles de tout genre qui sont réunies à Rome plus qu'en aucun autre lieu du monde.

Nous faisions avec lui de fréquentes excursions, et il nous racontait les grandes scènes des premiers siècles de l'Église aux endroits mêmes où elles s'étaient passées. Une de nos premières visites fut pour le Colysée : c'est la plus belle et la plus grande des ruines de l'ancien monde romain et celle aussi qui rappelle les plus émouvants souvenirs.

Figurez-vous un amphithéâtre immense, tout en pierre depuis son sommet jusqu'à sa base, d'une élévation prodigieuse, et dont les murailles circulaires sont encore aux trois quarts debout. A l'intérieur, des gradins de pierre qui s'élevaient en s'élargissant depuis le sol jusqu'au faîte du bâtiment sont presque complétement ruinés aujourd'hui ; mais autrefois, plus de cent mille personnes pouvaient y tenir à l'aise.

Au milieu de l'arène couverte de débris,

d'herbes et de broussailles, s'élève une humble croix au pied de laquelle les pénitents, les confréries religieuses ou les simples chrétiens, viennent s'agenouiller en chantant des psaumes et des cantiques.

Quand nous eûmes contemplé à loisir ces ruines imposantes, nous nous assîmes sur des quartiers de pierre à moitié brisés, et l'aumônier nous raconta l'histoire de cet amphithéâtre colossal, dont les débris nous étonnaient encore.

« C'est ici, nous dit-il, qu'avaient lieu les grands jeux des Romains, leurs combats d'animaux et leurs combats de gladiateurs ! C'est ici que la population de Rome tout entière, les femmes et les enfants comme les hommes, les derniers du peuple comme les grands et les empereurs, venaient assister à des spectacles inconnus de nos jours et dont le seul récit nous fait horreur. Il n'est peut-être pas de lieu dans le monde qui ait vu plus de sang couler, je ne dis pas le sang des animaux, mais celui des hommes, de ces hommes faits à l'image de Dieu ! Ces malheureux païens, esclaves du démon, homicides et amoureux de la mort comme lui, ne se plaisaient que dans de tels spectacles.

C'étaient d'abord des combats d'animaux. Des lions, des tigres, des éléphants, venaient s'entre-déchirer dans cette arène qu'ils remplissaient de

leurs fureurs et de leurs gémissements. Puis venaient les combats des gladiateurs : des prisonniers de guerre, des esclaves, des soldats, élevés et formés pour ces joûtes sanglantes comme des coqs qu'on dresse au combat, descendaient dans l'arène et s'entr'égorgeaient pendant des journées entières pour amuser le peuple romain. Quelquefois des centaines de ces malheureux succombaient dans une seule fête, et l'empereur Trajan, dans les jeux qu'il donna au peuple pour l'inauguration du Colysée, en fit combattre jusqu'à dix mille ! Effroyable mépris de la vie humaine que l'ignorance du vrai Dieu suffit à peine à faire comprendre !

Pendant la durée des combats, le peuple en suivait les incidents avec un intérêt sauvage, encourageant les uns, huant les autres, sifflant les maladroits, riant des coups habilement portés, applaudissant les gladiateurs qui tombaient avec grâce. Une fois la lutte terminée, des hommes attachés au théâtre venaient achever les mourants à coups d'épée ou de maillet.

Parfois, on voyait des spectateurs descendre dans l'arène, plonger leurs mains dans les blessures des morts et boire leur sang, comme un breuvage salutaire ! Puis, on entraînait les cadavres avec des crocs de fer, on retournait le sable, et la foule s'écoulait, joyeuse et rassasiée d'émo-

tions. Voilà quels étaient les jeux des païens, et voilà ce qu'est l'homme, non pas l'homme barbare et sauvage, mais l'homme civilisé, en dehors de la foi et de l'action surnaturelle de Jésus-Christ !

Mais le Colysée fut témoin d'autres combats et rappelle d'autres souvenirs, souvenirs sublimes de la foi et de la charité chrétienne, combats inimitables des martyrs de l'Évangile ! Vous savez que, durant trois siècles, l'Empire romain, asservi au démon, lutta par le fer, par le feu, par la persécution, contre la religion de Jésus-Christ, et que c'est dans leur sang répandu à grands flots que les apôtres, les papes, les évêques, les chrétiens de tout âge et de toute condition fondèrent le triomphe de l'Église.

Or, parmi les supplices inventés par la malice de l'enfer contre les serviteurs de Dieu, un des plus usités à Rome était de les livrer à la dent des bêtes féroces : « Les chrétiens aux lions ! » tel était le cri qui retentissait sans cesse dans ce même amphithéâtre où je vous parle en ce moment !

Alors, on voyait des hommes, des officiers, des soldats, souvent aussi de faibles femmes et de jeunes enfants, s'avancer au milieu de l'arène, déjà tout mutilés par les tortures qu'ils avaient subies pour la foi, mais tranquilles, souriant et

chantant des cantiques de joie et d'amour. Ils s'agenouillaient sur le sable, priaient pour leurs bourreaux et leurs persécuteurs, offraient leur vie à Dieu, et, se donnant le baiser de paix et d'adieu, attendaient paisiblement la mort.

A un signal donné, les cages de fer s'ouvraient, des lions, des tigres, des panthères s'élançaient en rugissant dans l'amphithéâtre, et, en un instant, sous leurs griffes et leurs dents, les martyrs de Jésus-Christ avaient accompli leur sanglant sacrifice. Mais souvent aussi on voyait ces bêtes féroces s'éloigner avec respect des chrétiens ou s'approcher d'eux en rampant et sans leur faire aucun mal, comme pour vénérer en eux la toute-puissance de Celui pour lequel ils souffraient et rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ. C'est ainsi que les bêtes elles-mêmes servaient de leçon et de condamnation aux païens.

A la vue de ces prodiges et du courage surhumain des martyrs, plusieurs des assistants étaient souvent changés instantanément. Les uns s'écriaient : « Il est grand le Dieu des martyrs! Il est grand le Dieu des chrétiens! » Et quittant l'amphithéâtre, ils allaient trouver les prêtres de Dieu et se faisaient instruire dans la foi chrétienne.

D'autres, plus généreux encore, confessaient à

l'instant même la divinité de Jésus-Christ, et se déclaraient hautement chrétiens. Ceux-là étaient saisis sur l'heure, précipités dans l'arène, livrés aux lions, et devenaient à leur tour martyrs de la foi !

Puis, quand la foule avait quitté l'amphithéâtre, quand le silence et la nuit avaient envahi le Colysée, des chrétiens venaient en secret recueillir les débris sacrés des martyrs, les enveloppaient dans des suaires préparés pour cet usage, et les portaient aux catacombes, où ils étaient ensevelis au milieu des pompes et des prières de l'Église. »

C'est ainsi que le prêtre de Jésus-Christ nous disait l'histoire sanglante et sublime de ces ruines, témoins, pendant trois siècles, de tant d'horreurs et de tant de merveilles ; et tandis qu'il parlait, nous admirions et la malice de l'homme sans Dieu, et sa grandeur quand Dieu est avec lui ! Il nous semblait entendre encore au milieu de ces murailles tombantes l'écho des rugissements des bêtes féroces, des gémissements des gladiateurs mourants et des hymnes joyeux des martyrs. Je contemplais avec respect le sol de cette arène arrosée tant de fois du sang des chrétiens, et j'étais tenté de m'y agenouiller et de le baiser avec amour. Puis mes yeux se reportaient sur cette croix de pierre qui s'élevait

paisible et triomphante au milieu de l'amphithéâtre, et j'admirais la toute-puissance de Dieu qui se joue des vains efforts des hommes, et qui n'éprouve ses serviteurs que pour les faire plus glorieusement triompher.

« Oui, comme nous le disait encore l'aumônier, les idoles des faux dieux ont passé, la génération sanguinaire et païenne qui remplissait le Colysée de ses cris et de ses fureurs a passé ; les Césars eux-mêmes ont passé avec leur puissance éphémère et leurs vaines persécutions, et la croix de Jésus-Christ est là, debout, vénérée, victorieuse du monde et des enfers, à cette même place où le monde et les enfers conjurés s'imaginaient l'engloutir à jamais et la noyer dans le sang des chrétiens. C'est ainsi qu'au milieu du Colysée, comme partout, se sont réalisées les promesses de Jésus-Christ à son Eglise : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; » et cette autre prophétie du Sauveur : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

La visite que nous fîmes aux catacombes ne me laissa pas de moins émouvants souvenirs. Les catacombes forment comme une cité souterraine qui servait à la fois de cimetière et de lieu de réunion aux chrétiens pendant les trois premiers siècles de l'Église. C'était là qu'ils fuyaient les

persécutions et que, loin du regard des méchants, assemblés autour des tombeaux des martyrs, ils célébraient les saintes cérémonies de leur culte.

Ces catacombes consistent dans de longs corridors peu élevés, d'un mètre de longueur, creusés dans le tuf, coupés à angles droits, qui se croisent et se succèdent comme les rues d'une ville. Quelquefois, ils sont superposés les uns aux autres comme les étages d'une maison.

Celle de ces catacombes que nous visitâmes s'appelle catacombe de Sainte-Agnès, parce que c'est là que cette jeune et célèbre martyre fut ensevelie. Arrivés dans la campagne de Rome, à une demi-lieue de la ville, nous trouvâmes une petite cabane en plâtre, dont la clef est confiée à un gardien : c'est l'entrée de la catacombe. Une fois cette porte ouverte, nous descendîmes un escalier de quinze à vingt marches, et nous entrâmes dans la première galerie. Nous avions chacun une chandelle à la main pour nous éclairer ; deux guides nous conduisaient ; car si par malheur on venait à s'égarer dans les rues de cette cité ténébreuse, on serait perdu sans retour. Notre bon aumônier était avec nous et nous expliquait tout ce que nous voyions.

De chaque côté des galeries ou corridors que nous traversions, se trouvaient les tombeaux des

chrétiens, posés les uns au-dessus des autres, depuis le sol jusqu'à la voûte. C'étaient comme des tiroirs, creusés dans les parois des galeries, dans lesquels on plaçait les morts. On les refermait ensuite avec des plaques de marbre sur lesquelles on gravait à la hâte le nom du défunt et quelques mots de prière.

Sur beaucoup de ces plaques de marbre, je remarquai des palmes ou des couronnes profondément gravées au ciseau, et je demandai à l'aumônier ce que cela signifiait.

« Ce sont les emblèmes du martyre, nous dit-il ; tous les tombeaux où vous les remarquez, et près desquels se trouve une petite fiole de verre, comme vous venez d'en voir plusieurs, renferment les dépouilles sacrées de ceux qui donnèrent leur vie pour la foi. Dans ces fioles on mettait du sang des martyrs, et vous pouvez en apercevoir encore les traces, quoique le temps ait tout desséché. C'est ici que Rome puise des reliques aussi vénérables qu'authentiques, car l'action des siècles n'a pas également agi sur tous les débris humains qui reposent en ces lieux. Dans bien des tombeaux, quand on les ouvre, on ne trouve plus qu'une poussière blanchâtre qui conserve à peine la forme d'un squelette humain, et qu'un souffle suffit à dissiper ; mais il est d'autres reliques que des causes naturelles ou la

grâce de Dieu ont conservées presque entières, et je pourrais même vous citer telle martyre, sainte Cécile, par exemple, qu'on a retrouvée, après douze siècles, couchée dans son tombeau, intacte et souriante, comme si elle venait de s'endormir d'un paisible sommeil. »

Après avoir parcouru deux ou trois galeries, nous arrivâmes à une rotonde un peu plus élevée et qui pouvait contenir environ trente personnes; c'était une des chapelles qui servaient aux premiers chrétiens. Le chœur était séparé de la nef par deux colonnes soutenant un cintre en pierre. A droite et à gauche étaient des autels sur des tombeaux de martyrs; au fond, un siége de pierre. La voûte était ornée de peintures encore reconnaissables après seize cents ans, qui représentaient la sainte Vierge Marie en prière avec l'Enfant-Jésus dans ses bras; le bon Pasteur, image de la miséricorde divine; la multiplication des pains, symbole de l'Eucharistie, et quelques autres sujets de l'Évangile.

« C'est là, nous dit l'aumônier avec émotion, que s'offrait il y a seize cents ans le très-saint sacrifice de la messe! Et par quels prêtres! et devant quels assistants! Presque tous des saints ou des confesseurs de la foi qu'attendait le martyre! Ce siége que vous voyez servait au Pape, au successeur de saint Pierre, ou à l'évêque qui

officiait. Là ils consacraient le corps et le sang du Seigneur, là ils confirmaient, ils confessaient, ils instruisaient les fidèles qui se tenaient au fond de la chapelle et dans les corridors voisins. Là aussi ils recevaient les vœux de virginité que les jeunes chrétiennes venaient prononcer à leurs pieds ; car, sachez-le bien et ne l'oubliez jamais, mes amis, tous les usages, tous les sacrements, tous les dogmes de l'Église datent de sa naissance même ; ils n'ont jamais changé, parce que la vérité ne change pas ; ils sont les mêmes aujourd'hui qu'il y a dix-huit cents ans, et si vous pouviez étudier, comme je l'ai fait, ces catacombes dont nous ne faisons en ce moment que visiter à la hâte une faible partie, si vous pouviez examiner à loisir leurs peintures, leurs autels, les inscriptions de leurs millions de tombeaux, vous y trouveriez l'évidente démonstration de cette grande vérité que l'Église catholique a toujours dit, enseigné, pratiqué la même chose, une et immuable dans sa doctrine et dans sa foi, comme l'Esprit divin qui vit en elle et parle au monde par sa bouche ! Le culte de la sainte Vierge et des saints, le signe de la croix, la prière pour les morts, la confession, la messe, la hiérarchie ecclésiastique et la primauté de l'Église romaine, tous ces dogmes si audacieusement niés par les protestants et représentés par eux

comme des inventions sacriléges de l'Église catholique sont écrits avec le sang des martyrs sur les tombeaux et les voûtes des catacombes, aussi nettement que dans le catéchisme même! C'est Jésus-Christ, c'est Dieu fait homme qui les a apportés dans le monde, et ils vivront avec lui, malgré les efforts de l'hérésie et de l'incrédulité, toujours combattus mais toujours triomphants, jusqu'à la consommation des siècles! »

Je ne vous redirai point ici, pour ne pas faire de phrases, toutes les impressions que je ressentis durant cette visite aux catacombes, ni les pensées que me suggéra, sur le néant des choses de la terre et sur les espérances certaines de l'immortalité, la vue de cette poussière humaine qu'animèrent jadis des âmes si généreuses. Je dirai seulement qu'avant de sortir de ces lieux vénérables, je me prosternai en esprit en face de ces saintes dépouilles, et que je demandai à Dieu, par l'intercession de tous ces martyrs, la grâce et la force de tout sacrifier, même la vie, s'il le fallait, plutôt que de reculer devant l'accomplissement de mes devoirs d'honnête homme et de bon chrétien. Puisse cette prière avoir été entendue, et puissé-je vivre et mourir, sinon en saint et en martyr, du moins en fidèle et courageux soldat de Jésus-Christ!

J'aurais encore bien des excursions intéres-

santes à raconter, j'aurais bien des sanctuaires à décrire, par exemple la prison souterraine où saint Pierre et saint Paul furent renfermés pendant neuf mois avant d'être mis à mort, la place où les deux grands apôtres se dirent adieu et se séparèrent, l'un pour être crucifié, l'autre pour avoir la tête tranchée ; l'église de Sainte-Cécile, bâtie sur l'emplacement même de la maison où cette vierge illustre mourut pour la foi ; la chambre où le grand saint Ignace rendit le dernier soupir ; enfin, cette chapelle de la Trinité du Mont si connue des soldats français, et dont la *mère admirable*, naïve et touchante image de la Vierge peinte par une religieuse, produit sur nos troupiers une impression de grâce si mystérieuse et si profonde que plus de cinq cents militaires, pour la plupart incrédules et pêcheurs endurcis, se sont convertis à sa vue et sont devenus les modèles de l'armée !

Je suis forcé de passer sur tout cela, chers lecteurs, pour ne pas vous retenir trop longtemps à Rome, et je vais terminer ce chapitre de mes mémoires déjà trop long peut-être, par le récit des scènes admirables dont j'ai été témoin pendant le choléra qui fondit avec violence sur l'armée vers la fin de notre séjour dans la ville éternelle.

C'était au mois d'août. Le fléau éclata d'une

manière aussi terrible qu'inattendue, et en quelques jours l'hôpital militaire fut rempli de malades et de mourants. Il fallut même rapprocher les lits pour en augmenter le nombre, et pendant près de six semaines, jamais, hélas! aucun de ces lits ne fut vide plus d'une heure! A peine un soldat mourait-il, qu'il était remplacé par un autre, et plus d'une fois il arriva que l'aumônier, après avoir été de lit en lit consoler et administrer les mourants, dut recommencer immédiatement sa lugubre tournée auprès des mêmes couches déjà occupées par de nouveaux malades!

Là, comme partout, les médecins, les infirmiers firent noblement leur devoir, et, comme partout aussi, l'aumônier donna à tous l'exemple de l'abnégation, du dévouement et de la plus pure charité. Je ne l'en loue pas; il n'eût pas été digne du titre de prêtre de Jésus-Christ, s'il eût agi autrement; mais ce qui chez le prêtre n'est que le simple accomplissement du devoir, n'en attire pas moins l'admiration des hommes. Il passait sa vie, jour et nuit, au milieu de ses chers malades, leur prodiguant les soins du corps et de l'âme, les consolant, les confessant, mêlant Dieu à toutes leurs douleurs et leur apportant cette paix divine qui les faisait mourir tranquilles et presque joyeux loin de leur pays et de leur mère!

Il y en eut plusieurs qui moururent je ne dis pas chrétiennement, tous finirent ainsi, mais saintement.

« Ayez confiance, mon enfant, vous guérirez, disait un jour l'aumônier à un pauvre soldat qui venait de recevoir les derniers sacrements.

— Moi, guérir! s'ècria le mourant en rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, oh! j'espère bien que non! Je me connais, voyez-vous, mon Père, et je sens que je retomberais dans le péché. Il vaut mieux que je meure maintenant que je suis en paix avec le bon Dieu. Tout ce que je vous demande, c'est d'écrire à ma mère que je suis mort en chrétien! »

Je tombai malade à mon tour, et j'en bénis Dieu; car cette attaque de choléra qui ne fut ni bien grave, ni bien longue, me valut d'assister à la visite que le Pape daigna faire en personne à l'hôpital militaire. J'étais déjà presque rétabli et je ne gardais même plus le lit. L'aumônier allait de salle en salle, portant secours aux plus malades, quand tout à coup on vint l'avertir que le Saint-Père arrivait.

Ne pouvant en croire ses oreilles, il sort en courant, descend à la hâte avec l'officier d'administration et rencontre au bas de l'escalier le bon, le saint pape Pie IX, le Souverain Pontife, qui venait seul, suivi de Mgr de Mérode, conso-

ler et bénir ses chers enfants de l'armée française !

Vous jugez de son saisissement et de sa joie. La nouvelle vole avec la rapidité de l'éclair, et en un instant toutes les salles, tous les malades en sont instruits.

« Le Pape vient nous voir! — Il arrive; l'aumônier est allé le recevoir. — Il adore en ce moment le Saint-Sacrement dans la chapelle. — J'entends des pas, il approche... Le voilà qui entre, le voilà! — C'est lui, c'est bien lui! je le reconnais! — Qu'il est bon! — Je n'espérais plus le revoir; après avoir reçu sa bénédiction, je mourrai plus content. »

Telles étaient les paroles et mille autres qui s'échangeaient entre les infirmiers et les malades, tandis que le Saint-Père approchait.

J'étais accouru à la porte de la première salle, avec les comptables, les employés de l'hôpital et les infirmiers. Le Pape entra, et nous reçûmes tous à genoux sa bénédiction. Puis, il s'approcha des malades et s'arrêta successivement à chaque lit, touchant les pauvres cholériques, les bénissant, leur adressant des paroles de consolation et d'amour avec une admirable bonté, et leur distribuant de sa main des médailles de la sainte Vierge qu'il avait apportées à cette intention.

A l'approche du Souverain Pontife, les ma-

lades, les moribonds eux-mêmes se soulevaient sur leur couche, ôtaient leur bonnet d'une main tremblante et courbaient leur tête sous la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ. Spectacle singulièrement touchant que celui de ces chers et bons soldats sur le point de mourir dans un hôpital, loin de leur mère et de la France, contemplant avec amour le père de tous les fidèles, recueillant ses paroles avec une joie toute céleste, tandis que de grosses larmes coulaient de leurs yeux presque éteints sur leur visage bleuâtre et décharné !

Après avoir parcouru toutes les salles et béni tous les malades l'un après l'autre, le Pape, comme un bon père qui n'oublie aucun de ses enfants, voulut bénir aussi les infirmiers et les employés de l'hôpital. Il les encouragea à servir avec amour Notre-Seigneur souffrant dans les malades, et comme souvenir de sa visite, il donna à chacun d'eux un crucifix en bois d'ébène et en argent.

Au moment où il allait se retirer, un infirmier, vieux Breton connu de tous les troupiers sous le nom de père Lagoutte, à cause de son amour excessif pour la boisson, sortit des rangs, fit quelques pas en avant, et, s'arrêtant devant le Saint-Père, porta la main à son front, toussa, rougit, se gratta l'oreille comme s'il cherchait

dans sa tête une phrase qui ne voulait pas sortir, et finit par dire, en s'arrêtant à chaque mot :

« Pardon, mon Pape... mais... c'est que j'aurais quelque chose... à vous demander.

— Et qu'est-ce donc, mon ami? répondit Pie IX avec bonté.

— C'est que... je voudrais bien avoir un crucifix.

— Mais je viens de vous en donner un, reprit le Saint-Père souriant et indiquant du regard à l'infirmier le crucifix qu'il tenait encore à la main.

— Pardon, excuse, mon Pape, répliqua le père Lagoutte, mais c'est que, voyez-vous, celui-ci est pour moi, et je voudrais bien en avoir un autre pour ma mère, une brave femme et une franche catholique, je vous en réponds, et qui le mérite mieux què moi. »

Le Pape se retourna vers Mgr de Mérode, choisit un crucifix plus grand et plus beau que les autres, et, le donnant à l'infirmier, lui dit avec un accent tout paternel :

« Tenez, mon ami, voici un crucifix pour vous. Vous enverrez le premier à votre bonne mère, et vous garderez celui-ci en souvenir de moi.

— Merci bien, mon Pape ! » répliqua le soldat tout ému, et, essuyant ses yeux, il baisa la main

du Saint-Père qui donna à tous les assistants une dernière bénédiction, et se retira emportant avec lui tous nos cœurs.

Le pauvre père Lagoutte ne jouit pas longtemps du beau présent du Pape. Je vous ai dit qu'il buvait d'une manière immodérée, et que c'était à cette malheureuse habitude qu'il devait son surnom. Cette passion était devenue si furieuse chez le pauvre homme, qu'il en était arrivé à boire l'esprit-de-vin des lampes de l'hôpital. Malgré ces excès déplorables, il soignait de son mieux les malades, et depuis la visite du Pape, il luttait avec énergie contre sa fatale passion. Mais la boisson avait usé son corps et détruit en lui les ressorts mêmes de la vie.

Deux ou trois jours après la scène que je viens de raconter, il se sentit tout à coup pris de crampes violentes. Aussitôt, sans plainte, sans gémissement, il gagne sa chambre, fait lui-même son lit avec une tranquillité incroyable, se couche et dit à un de ses camarades :

« Va me chercher M. l'aumônier.

— Et pourquoi ? dit l'autre qui ne le savait seulement pas malade.

— Parce que mon affaire est faite ; j'ai le choléra. »

L'aumônier arrive et trouve le pauvre infirmier le visage déjà bleu et les traits bouleversés par la

terrible maladie, mais l'âme tranquille et résignée. Le vieux soldat se confesse avec des sentiments de foi et de repentir admirables, et reçoit Notre-Seigneur avec amour. La grâce de Dieu, attirée sans doute par la bénédiction du Pape, avait fait de lui, en quelques heures, un vrai saint.

Son agonie dura trois jours, pendant lesquels il supporta les plus horribles souffrances avec la patience d'un martyr. Il passa tout ce temps à réciter continuellement, à haute voix, le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*.

« Priez un peu moins haut, mon pauvre ami, lui disait l'aumônier ; votre gosier se dessèche et vous augmentez votre mal.

— Tant mieux ! répondit-il, ça me fera moins de Purgatoire ! »

C'est dans ces sentiments héroïques que le pauvre père Lagoutte passa les dernières heures de sa vie. Il expira entre les bras du bon aumônier, tenant sur son cœur le crucifix que le Pape lui avait donné, surprenant et édifiant tous les soldats par l'énergie de sa foi et la vivacité de son repentir, exemple admirable et touchant de la puissance de la grâce et de la miséricorde divine !

Tels sont les souvenirs que me laissa mon séjour à l'hôpital militaire à Rome ; ce furent aussi les derniers que j'emportai de la ville éternelle.

Car, peu de temps après ma sortie de l'hôpital, le régiment reçut l'ordre de partir pour l'Orient. La guerre avec la Russie venait en effet d'éclater, et la France s'était jetée résolûment dans cette grande expédition où elle devait triompher à la fois de ses ennemis et de ses alliés.

Avant de quitter Rome, j'allai une fois encore m'agenouiller sous le dôme de Saint-Pierre, devant le tombeau du grand apôtre, et là, en face des reliques sacrées de celui que Jésus-Christ lui-même a choisi pour le Chef visible et le fondement inébranlable de son Église, je remerciai Dieu de m'avoir fait connaître la capitale de son royaume en ce monde et son auguste représentant sur la terre ; je lui demandai la grâce de n'oublier jamais le séjour béni que j'avais fait à Rome, et je lui promis solennellement de vivre partout et toujours en bon catholique, et de mourir plutôt que d'abandonner son Église.

La veille même de mon départ, j'allai, avec une foule innombrable de mes camarades, prendre congé du Pape, contempler une dernière fois ses traits vénérables et recevoir encore sa bénédiction paternelle.

Fort de cette bénédiction, purifié par la confession, nourri du corps de Notre-Seigneur, et portant sur ma poitrine la médaille de la sainte Vierge, que je tenais de la main du Souverain

Pontife, j'embrassai en pleurant le bon aumônier de l'hôpital, et les yeux baignés de larmes, mais plein de confiance en Dieu et d'espérance en l'avenir, je m'éloignai de Rome et partis pour l'Orient.

CHAPITRE X.

Le choléra à Gallipoli. — L'Alma. — Mort du maréchal de Saint-Arnaud [1].

Je ne perdrai pas mon temps et le vôtre, chers lecteurs, à vous raconter les incidents de notre longue traversée ni à vous décrire les îles, les rivages et les ports que nous vîmes de près ou de loin pendant la route. Je me contenterai de vous dire que le temps fut beau, sans orage ni coup de vent, et que la mer ne se mit pas une seule fois en colère pendant tout le temps qu'elle eut l'honneur de nous porter et de nous bercer sur son sein comme une bonne vieille nourrice. Cela dit, je saute d'un seul bond de Rome à Constantinople, et, sans plus de façon, je vous entraîne à ma suite en pleine Turquie.

[1] Tous les faits racontés dans ce chapitre et dans le suivant sont de la plus scrupuleuse exactitude historique. (*Note de l'auteur.*)

Ce fut, si je ne me trompe, le 2 octobre que nous débarquâmes dans cette grande ville, si admirablement située, si belle à contempler de loin et d'ensemble, si affreuse et si sale à voir de près et en détail ! Un tas de petites rues sans alignement, sans pavé ; de chaque côté, des maisons de bois ; au milieu, de la poussière ou de la boue, de vrais cloaques où l'on enfonce jusqu'à la cheville dans la mauvaise saison, voilà Constantinople.

Et pour animer tout cela, que voit-on? Des Turcs et des chiens ! Quant aux femmes, serviteur ! messieurs les mahométans ayant dans leurs épouses une confiance si touchante, qu'ils ne leur permettent pas de descendre dans la rue ni de montrer seulement le bout de leur nez ; ou bien, quand par hasard on aperçoit une de ces infortunées, c'est comme si l'on rencontrait un fantôme : elles sont enveloppées tout entières d'un long vêtement percé au visage de deux trous ronds qui semblent vous fixer comme les yeux d'un chat-huant. Voilà ce que ces malheureux Turcs ont fait de leurs mères, de leurs femmes et de leurs filles ! Ah ! c'est quand on a vu de près toutes ces choses et bien d'autres qu'on se redit avec plus de conviction que jamais qu'on est heureux et fier d'être Français et catholique !

En arrivant à Constantinople, nous apprîmes

en même temps trois grandes nouvelles : le débarquement de nos troupes en Crimée, la victoire de l'Alma et la mort du maréchal de Saint-Arnaud. Le vaisseau qui portait la dépouille mortelle du maréchal était arrivé la veille de Crimée et devait repartir le lendemain pour la France.

Avide, comme vous pouvez le penser, d'avoir quelques détails sur tous ces événements, je profitai des heures de liberté que le service nous laissa dans la journée pour courir à l'hôpital militaire français où je pensais trouver des blessés de l'Alma. Je n'eus pas trop de peine à trouver mon chemin, et bientôt je fus à la porte de l'hôpital.

On m'y laissa pénétrer sans difficulté, et, dans la première salle où j'entrai, je vis en effet de longues files de soldats blessés, avec des infirmiers qui allaient et venaient, et de bonnes sœurs de charité qui prodiguaient à tous les soins et les consolations. Je fus doucement ému en apercevant la blanche cornette de ces saintes filles au milieu de tous ces uniformes et de ces soldats malades, et il me sembla que je revoyais la France.

Quelques militaires, moins grièvement blessés que les autres, ayant le bras en écharpe ou la tête enveloppée d'un bandeau, étaient assis sur des bancs au milieu de la salle et causaient en

se chauffant. J'allai à eux, je leur pris la main comme à de vieilles connaissances et je me disposais à les faire jaser sur les événements qui venaient de se passer en Crimée, lorsqu'un prêtre entra dans la salle et s'approcha de nous. Les soldats se levèrent et le saluèrent avec une familiarité respectueuse. Les uns l'appelaient Monsieur le curé; d'autres, Monsieur l'aumônier; d'autres, mon Père.

« C'est le Père Gloriot, me dit tout bas un petit chasseur à pied, qui était près de moi. On dit que c'est un jésuite; mais jésuite ou non, c'est un brave homme et un digne prêtre. Il est arrivé il y a deux mois de Gallipoli, où il en a vu de belles! Si vous aimez les histoires et les nouvelles, demandez-lui-en, il pourra vous en raconter qui ne sont, hélas! que trop véritables! »

Je m'approchai, en effet, de l'aumônier, et je lui dis tout simplement que j'arrivais de Rome; que je ne savais rien de ce qui s'était passé en Orient depuis le commencement de la guerre, et qu'il serait bien bon de m'apprendre tout ce qu'il en savait. Il y consentit volontiers, s'assit près de moi au milieu des soldats attentifs; car les troupiers sont comme les enfants, ils aiment passionnément les histoires, même celles qu'ils connaissent déjà, et pendant près d'une heure il nous tint suspendus à ses lèvres.

Il nous parla d'abord de Gallipoli, d'où il venait. Hélas! le choléra, que nous laissions à Rome, avait sévi plus cruellement encore en Orient, et le nombre de nos soldats qui moururent ainsi misérablement soit à Gallipoli, soit à Varna, avant le commencement des hostilités, est immense! Dieu sans doute avait ses desseins, et il voulait, comme toujours, mettre l'épreuve avant le succès. Je crois entendre encore les détails si navrants et si consolants à la fois que le bon prêtre nous raconta sur cet horrible fléau.

« Nous avions dix mille hommes de troupes campés autour de Gallipoli, nous dit-il, quand le choléra est venu fondre sur nous. Nous n'étions pas prêts pour recevoir la visite de cet hôte terrible, et je ne sais par quel instinct malheureux il a commencé par frapper tous ceux qui auraient pu mettre obstacle à ses ravages. Deux généraux sur quatre ont succombé dès les premiers jours; sept officiers de santé, trois officiers comptables, dix-sept infirmiers, le chef pharmacien et ses aides ont également péri victimes du choléra.

Les deux généraux que la mort a frappés ont donné l'exemple de la mort la plus chrétienne : le premier, le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney, était un homme aussi distingué par l'élévation de son esprit que par la douceur de son caractère et la politesse exquise de ses formes;

aussi a-t-il mérité les regrets de toute l'armée.

J'avais avec lui de fréquents rapports : peu de jours avant sa mort je l'avais vu s'attendrir et verser des larmes au récit que je lui faisais des derniers moments d'un jeune sergent, neveu d'un colonel de ses amis. Lorsque je lui présentai l'ordre du maréchal, qui m'appelait à Constantinople, il me répondit : « Non, vous ne partirez pas ; nous ne pouvons rester ici sans prêtre ; nous pouvons avoir besoin de vous, et moi tout le premier. »

Le dimanche, il avait présidé à la messe militaire que j'avais dite dans le camp, et, après la messe, il m'avait invité à déjeuner avec tant d'instance, que je n'avais pu le lui refuser. Deux jours après, son aide de camp vint me trouver à l'hôpital : « Vite, me dit-il, rendez-vous auprès du général ; il vous demande, et il est au plus mal ! »

Au moment où j'entrai dans sa chambre, il me tendit la main, et me dit, devant tout son état-major réuni : « Monsieur l'aumônier, je tiens à ce qu'on sache que c'est moi qui vous ai fait appeler. J'ai eu le tort de vivre dans l'éloignement des pratiques religieuses, mais je veux mourir en bon chrétien. »

Après s'être confessé et avoir reçu l'absolution, il croisa ses deux mains sur sa poitrine, offrit à

Dieu le sacrifice de sa vie, et lui adressa la prière la plus touchante pour sa femme et ses enfants. Vers trois heures de l'après-midi, je le trouvai assez mal pour lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction.

A huit heures, je pénétrai une dernière fois dans sa chambre ; elle était remplie de tout ce que l'armée renfermait de plus distingué. Le général entrait en agonie. Je me mis à genoux pour réciter la prière des agonisants ; ses deux aides de camp étaient à mes côtés, tenant des bougies allumées. Au moment où je finissais mes prières, le général rendit son âme à Dieu au milieu des sanglots des assistants.

Le général Carbuccia avait présidé à l'enterrement du duc d'Elchingen, et trois jours après il le suivait au tombeau. La veille de sa mort, je le rencontrai au moment où je me rendais à l'hôpital ; il me demanda si on avait organisé tous les secours pour les malades, et, sur ma réponse, il m'offrit une somme d'argent, en me disant : « Servez-vous-en pour adoucir la situation de ces pauvres enfants. »

Le lendemain, le général me faisait appeler. Il était de la Corse et avait la foi ardente des habitants de cette île. Il accomplit ses devoirs avec une piété admirable et mourut saintement comme le duc d'Elchingen.

Les soldats du génie firent une grande croix pour la planter sur la tombe de leur brave général, et l'un d'eux la porta devant son cercueil à travers les rues de Gallipoli. Quelques jours auparavant, la vue de mon surplis avait indigné les vieux Turcs. Ce jour-là, cette croix si bravement portée a passé au milieu d'eux sans causer un murmure. Elle est encore aujourd'hui debout sur le sol musulman, entre cent autres plantées sur les tombes de nos pauvres soldats, et elle y restera, grâce au prestige du nom français et malgré le frémissement de colère qui s'empare des fanatiques de Mahomet à la vue de ce signe abhorré !

Cependant, le fléau ne diminuait pas. J'étais seul au milieu des malades, et pour les confesser, j'étais obligé de me tenir à genoux à côté d'eux. Ce n'est que là que j'ai bien compris que, pour sauver les âmes avec Jésus-Christ, il faut être prêt à subir avec lui la double agonie de l'âme et du corps. Ma plus grande épreuve, c'était mon isolement : je suis resté six semaines sans pouvoir me confesser, et en voyant tout succomber autour de moi, je n'avais pas même l'espoir d'être assisté par un frère à mes derniers moments. Dieu, évidemment, me conservait pour que je pusse administrer les secours de la religion à tant d'âmes bien préparées ; car si l'épreuve a été grande, grande aussi a été la consolation.

Toutes les fois que j'entrais dans ces lieux désolés, je m'entendais appeler de toutes parts : « Monsieur l'aumônier, venez à moi ! Hâtez-vous de me réconcilier avec Dieu, car je n'ai plus que quelques instants à vivre ! » D'autres me serraient affectueusement la main et me disaient : « Que nous sommes heureux de vous avoir au milieu de nous ! Si vous n'étiez pas là, qui nous consolerait dans nos derniers moments ? »

Plusieurs me donnaient l'adresse de leurs familles, en me priant d'écrire à leurs parents qu'ils étaient morts en bons chrétiens. J'en ai vu qui recueillaient le peu de forces qui leur restait pour chercher au fond de leurs poches quelques pièces de monnaie qu'ils me remettaient, en me chargeant de faire prier Dieu pour eux après leur mort.

Sous l'impression de terreur que causait le choléra, les sentiments de foi se ranimaient dans tous les cœurs. Les officiers étaient les premiers à recourir à mon ministère, et ils venaient me trouver à toutes les heures du jour et de la nuit. Quelquefois j'entendais leur confession en me rendant d'un hôpital à l'autre ; d'autres fois, je les rencontrais m'attendant sur les escaliers intérieurs de l'hôpital. Je m'appuyais sur les marches, ils se mettaient à genoux à mes côtés et recevaient le pardon de leurs fautes. Quand ils

m'apercevaient dans les rues, ils descendaient de cheval, me remerciaient affectueusement et ajoutaient presque toujours : « Surtout, si je suis atteint, ne manquez pas de vous rendre au premier appel. »

Tous les soirs, nous avions une cérémonie religieuse pour l'enterrement des officiers. Un jour que j'avais sous les yeux sept ou huit bières, et autour de moi l'état-major de tous les régiments, je demandai la permission d'adresser quelques paroles. Debout sur une tombe, je parlai pendant une heure. Jamais je n'avais contemplé de spectacle plus émouvant : je voyais de grosses larmes couler de tous les yeux, et je n'entendais autour de moi que des sanglots !

Pendant six semaines, le fléau continua à sévir avec la même violence, et mes forces achevaient de s'épuiser, quand un autre aumônier, envoyé par la bonne Providence, vint m'aider, ou plutôt me remplacer ; il était temps, car ma faiblesse était devenue telle, que, pour aller d'une tente à l'autre secourir et administrer les mourants, j'étais obligé de m'appuyer sur le bras d'un soldat. J'initiai mon successeur au service des malades, et je me laissai conduire à cet hôpital de Constantinople, où les forces me sont revenues avec le repos, et d'où je dois repartir demain pour la France avec la dé-

pouille mortelle du maréchal de Saint-Arnaud.

— Vous partez demain ! s'écrièrent avec une douloureuse surprise les pauvres blessés qui nous entouraient; vous partez demain, et vous nous laissez sans aumônier, sans père !

— Oh ! non, mes chers amis, répondit vivement le bon prêtre, non! j'aimerais mieux ne jamais quitter cet hôpital que de vous y abandonner sans secours religieux. Je laisse pour me remplacer près de vous, un de mes bons confrères, qui vaut bien mieux que moi, et qui vous donnera tout son cœur. D'ailleurs, je ne serai absent que quelques semaines, et, dès que j'aurai accompli ma pieuse mission, je reviendrai bien vite vous servir et vous consoler.

— Comme ça, vous allez revoir la France, dit en soupirant un jeune soldat; que vous êtes heureux !

— Monsieur le curé, interrompit un zouave blessé à la tête, et dont la figure énergique était à moitié couverte par un large bandeau, puisque vous allez à Paris, voulez-vous bien vous charger d'une petite commission pour ma mère?

— Très-volontiers, mon ami; je serai heureux et fier d'aller voir la mère d'un brave soldat comme vous.

— Bien obligé, monsieur le curé, reprit le zouave en lui serrant la main; pour lors, je v

vous donner son nom et son adresse, et vous lui direz de ma part que son garnement de fils a débarqué un des premiers en Crimée, qu'il s'est battu ferme à l'Alma, et qu'il porte toujours à son cou la petite médaille de la sainte Vierge qu'elle lui a donnée en partant.

—Ainsi, vous avez assisté au débarquement et à la bataille de l'Alma ? demandai-je au zouave avec intérêt.

— Un peu, sergent, et je m'en vante.

— Alors, vous devriez bien me conter comment ça s'est passé.

— Oh ! je ne suis pas fort pour conter, moi, et je n'ai pas pour deux sous de blague, quoique je sois Parisien ! Et puis, un pauvre diable de troupier comme moi sait ce qui s'est fait dans son petit coin, mais il ne sait rien de l'ensemble des choses ni du gros des affaires. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous avons débarqué tout aussi tranquillement que si nous arrivions chez nous, et qu'en posant le pied en Crimée, nous n'avons pas plus trouvé de Russes que sur la main. Je ne sais pas s'ils nous attendaient autre part, mais ce jour-là, nous n'en avons pas vu la queue d'un. Par exemple, à l'Alma, c'était une autre chanson ; nous les y avons trouvés, ces braves Cosaques, et nous leur avons souhaité le bonjour à la française ! L'Alma, c'est une petite

rivière, vous savez, une rigole, un fossé à franchir, rien du tout, quoi! Mais, de l'autre côté du fossé, il y avait des hauteurs, des rochers, une position terrible, le tout hérissé de canons et de Russes qui nous attendaient en haut avec un air de se ficher de nous. C'était ça qu'il s'agissait d'enlever d'assaut et vivement. Ce que les autres ont fait, je l'ignore et ce n'est pas mon affaire; mais je sais ce qu'ont fait les zouaves, et les Russes le savent aussi, tout bons soldats qu'ils sont! Au commandement : En avant! nous sommes partis comme des boulets de canon, nous avons franchi l'Alma, escaladé les hauteurs, les rochers, les batteries des Russes qui tonnaient et crachaient la mitraille à tort et à travers, sans pouvoir nous arrêter une seconde; nous avons joué de la baïonnette, enlevé les batteries, tué les artilleurs russes sur leurs pièces, et quand je suis tombé frappé à la tête d'un éclat d'obus qui m'a caressé la joue un peu durement, j'ai pu, avant de tourner l'œil, apercevoir en tombant le drapeau français qui flottait noblement sur les rochers de l'Alma!

— Oui, reprit un autre blessé, oui, c'était un beau moment! J'y étais comme toi, camarade, et, comme toi, j'ai vu avec orgueil se déployer au vent ce cher drapeau, le drapeau de mon régiment, le drapeau du 30e de ligne! Mais, hélas!

j'ai vu aussi, une minute après, tomber le brave officier qui le portait ; une balle russe l'étendit mort presque à mes pieds, et c'est en cherchant à lui porter secours que moi-même j'ai été blessé.

— C'était le sous-lieutenant Poidevin, dit le P. Gloriot en soupirant, un brave soldat et un bon chrétien, celui-là ! Avant la bataille, cet héroïque jeune homme avait prié un de ses compagnons d'armes d'envoyer à sa famille, dans le cas où il viendrait à succomber, les objets auxquels il tenait le plus. Je les emporte avec moi, ces objets rendus sacrés par sa mort, que le P. Parabère, l'aumônier en chef de l'armée, m'a chargé de rapporter en France : c'est le portrait de son père, avec des médailles pieuses et un chapelet !

— Puisque je viens de prononcer le nom du P. Parabère, ajouta l'aumônier, je vais, si cela vous intéresse, vous lire quelques passages d'une lettre de lui, relatifs à cette glorieuse bataille de l'Alma, et qui compléteront ce que vous en a dit votre brave camarade. »

En disant ces mots, il tira de son portefeuille une lettre qu'il nous lut à haute voix, et dont je puis reproduire ici tous les termes ; car je l'ai retrouvée depuis mon retour en France, publiée dans les livres qui racontent la guerre d'Orient.

« ..... Je cheminais, écrit le P. Parabère, parmi les premières lignes des tirailleurs, son-

geant très-peu aux Russes, mais beaucoup à nos pauvres hommes que j'allais voir écharper. Tout à coup j'entends la fusillade à un kilomètre environ. Mon bel et bon coursier d'Afrique (celui dont je vous ai parlé quelquefois) dresse la tête et les oreilles. Son maître le comprend, et cinq minutes après nous étions à notre poste. Sitôt arrivé, je vois quelques malheureux frappés à mort : sauter auprès d'eux, les absoudre, remonter à cheval et aller à d'autres, ce fut l'affaire de quelques instants.

J'attendais... lorsqu'un plomb meurtrier vint faire bondir ma noble bête. Je devine ce qui est arrivé, et bientôt j'ai la certitude que la blessure est mortelle... Mon pauvre cheval avait un boulet dans les flancs. Adieu cavalerie, me voilà fantassin. Comme les boulets et les balles se faisaient par trop nombreux, attendu qu'on en voulait à l'artillerie près de laquelle je me trouvais, je ne vis rien de mieux à faire, pour abriter votre ami, que de me placer derrière un caisson en attendant le moment où je serais nécessaire. J'y étais depuis cinq minutes, lorsqu'un boulet vint frapper par le milieu du corps un cheval attelé audit caisson, et m'apprendre ce que je savais déjà, que la meilleure redoute c'est la confiance en Dieu et l'abandon entre ses mains.

Je me suis donc écrié : En avant! Il me fallait

traverser la rivière : savez-vous comment je m'en suis tiré ?... J'y ai mis plus d'esprit que vous ne supposez. N'ayant nulle envie de prendre un bain, j'enfourche un caisson d'artillerie, et je passe sur ce véhicule aux vivats joyeux de nos fantassins, qui sont là à patauger comme de vrais canards. »

« — Ça, c'est vrai ! s'écria le zouave parisien, je l'ai vu de mes yeux, et je me suis même dit, en le voyant traverser ainsi l'Alma et s'élancer des premiers à l'assaut : « Eh bien ! à la bonne heure, voilà un curé qui n'est pas bête, et qui ne manque ni de tête, ni de cœur ! » Comme ça, c'était monsieur Parabère ?

— Lui-même, reprit le P. Gloriot, l'aumônier en chef de l'armée.

— Ah çà ! et c'est-il vrai, ce que je me suis laissé dire, que c'est un jésuite ?

— Parfaitement vrai, répondit le P. Gloriot en souriant, il est jésuite comme moi.

— Comme vous ? Vous l'êtes donc aussi ?

— Certainement.

— Tiens, tiens, tiens ! Mais alors...

— Alors, quoi ?

— Mais alors, mon Père, savez-vous que je suis un rien du tout !

— Et pourquoi, mon pauvre ami ?

— Parce que j'ai passé ma vie à penser

et à dire un tas d'horreurs contre les jésuites.

— Ce n'est pas votre faute, mon ami, reprit le P. Gloriot avec une douceur angélique; vous n'avez fait que répéter les calomnies que vous entendiez dire contre nous; non, en vérité, ce n'est pas votre faute, et tous les jésuites du monde, à commencer par le P. Parabère et par moi, vous pardonnent de tout leur cœur.

— Merci, s'écria le zouave en prenant avec vivacité la main du bon prêtre; merci, mon Père; vous êtes un brave homme; et, puisque monsieur Parabère et vous, vous êtes des jésuites, vivent les jésuites, ma foi, et à bas leurs calomniateurs! »

Après ce petit incident, qui nous amusa et nous émut en même temps, l'aumônier continua la lecture de sa lettre :

« ..... Nous avons repoussé l'ennemi avec un tel entrain, une telle vigueur, que c'était presque incroyable. Quand, du haut des positions russes, nous avons regardé en arrière, il était en vérité impossible de ne pas se dire avec un sentiment d'orgueil national : Que le Français est brave! Là, nous eussions défié cent mille hommes, et l'on n'a pu nous arrêter un seul moment.

J'ai donc vu cette fois, ce qui s'appelle vu, un vrai champ de bataille, où le canon et les obus

hâtent la besogne. Ils n'y vont pas de main morte, je vous assure ; et cependant, au milieu du carnage, l'esprit préoccupé des secours à donner aux moribonds, on ne se sent ni frappé, ni ému, et surtout on n'est pas effrayé. Tout ce qu'on se permet, c'est une apostrophe à quelque boulet, quand il vous approche sans vous toucher, apostrophe qui est suivie de nombreux lazzis de la part des soldats, qui rient presque dans les bras de la mort.

Que de faits touchants et édifiants que je ne puis conter en ce moment! Ah! que le cœur français est bon et généreux! Arrivé aux premières lignes avec les zouaves d'Algérie, lignes faciles à reconnaître par les nombreux Russes qui couvraient le terrain, je vis le plus touchant spectacle : nos zouaves parcourant le champ de carnage, ramassant leurs blessés, puis, après, allant à tous les blessés russes, leur offrant de l'eau, des secours, les relevant. Ces malheureux, peu accoutumés à de pareils actes d'humanité, paraissaient ravis. L'étonnement, la joie, succédaient à la crainte, et tous, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, faisaient le signe de la croix...»

— Oui, interrompit en riant le bon zouave, et à ce moment ils ne nous prenaient déjà plus pour des Turcs, comme au commencement de la bataille. Il faut vous dire en effet qu'après le pas-

sage de l'Alma, lorsqu'ils nous aperçurent de loin avec nos turbans et nos vestes, ils s'écrièrent : Turcos ! Turcos ! et s'élancèrent avec confiance sur les soi-disant Turcs dont ils comptaient avoir bon marché ; mais nous leur fîmes bientôt voir qu'ils se trompaient et qu'ils avaient affaire à des Français et à des chrétiens !

— Le P. Parabère, ajouta un petit chasseur, parlait tout à l'heure dans sa lettre des plaisanteries des troupiers en face des boulets et de la mort. Ça me rappelle un mot que j'ai entendu de mes oreilles le jour même de la bataille et qui m'est resté dans le cœur. C'était un brave artilleur qui venait d'avoir les deux bras emportés en chargeant sa pièce. Comme il allait à l'ambulance, il rencontra son capitaine : « Pauvre garçon ! lui dit celui-ci, les gredins, comme ils t'ont arrangé ! — Ah ! ne m'en parlez pas, mon capitaine, répond l'artilleur, ils ne m'en ont pas seulement laissé un pour manger la soupe ! » et il continua sa route.

— Vous ne nous avez encore rien dit du maréchal de Saint-Arnaud, dis-je à mon tour, en m'adressant à l'aumônier ; ne pourriez-vous nous apprendre quelque chose de ses derniers moments, mon bon Père ?

— Le P. Parabère m'a donné les détails les plus intéressants sur ce point comme sur les

autres, répondit l'aumônier, et je vous dirai volontiers ce que j'en sais avant de vous quitter.

« Depuis longtemps déjà, comme vous savez, l'illustre maréchal était dans un état de santé déplorable, et, depuis son arrivée en Orient, cet état s'était encore beaucoup aggravé. Quand il débarqua en Crimée, le 14 septembre, il était déjà mourant, et il ne vécut dès lors que par un effort surhumain de volonté et d'énergie, montrant une fois de plus, comme l'a dit Bossuet, qu'une grande âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime !

« Le jour de la bataille de l'Alma, la fièvre le dévorait. Néanmoins il monta à cheval et y resta treize heures, sans qu'on pût le décider à prendre un moment de repos. Il parcourut à plusieurs reprises toute la ligne qui avait près de deux lieues d'étendue, donnant ses ordres et cachant, par un suprême effort, sa lutte contre la maladie ; seulement, quand la douleur devenait trop vive, quand ses forces épuisées étaient près de le trahir, il se faisait soutenir à cheval par deux cavaliers. On eût dit qu'il craignait de mourir dans son lit et qu'il ambitionnait la mort d'un soldat. On assure même qu'il répéta à plusieurs reprises : « Est-ce qu'il n'y aura pas aujourd'hui de boulet pour moi ? »

Dans la soirée, quand il eut écrit le rapport

qui annonçait la victoire, il s'écria : « A présent, je puis mourir! »

La mort ne tarda pas en effet. Quelques jours après, le 26 septembre, il fut atteint d'une attaque de choléra qui acheva l'œuvre de destruction depuis si longtemps commencée. Il déposa son commandement entre les mains du général Canrobert, fit ses adieux à l'armée dans un ordre du jour admirable de grandeur et de douleur résignée, et le 29 il rendit son âme à Dieu à bord du *Bertholet* où il avait été transporté.

« — Voici, m'écrit le P. Parabère, voici ce qui s'est passé au moment du départ du maréchal. Je l'ai accompagné jusque sur le bateau à Balaclava. Vingt minutes avant le départ, je suis resté seul avec lui et j'ai pu lui donner une dernière absolution, qu'il a reçue après m'avoir parfaitement reconnu et m'en avoir donné des signes certains. J'ai pu lui adresser quelques bonnes paroles avant de descendre à terre, et le bateau a pris la mer vers midi. A quatre heures, le maréchal rendait l'âme en pleine mer Noire. A la dernière messe où il avait assisté et que je célébrais devant tout l'état-major, je fus surpris de le voir avant l'élévation se mettre à genoux par terre et se prosterner sur un tabouret, position qu'il garda jusqu'à la fin de cette sublime partie du sacrifice. Sa résignation à la volonté de Dieu, s'il

le retirait de ce monde, même avant la fin de la guerre, était parfaite ; il me l'a témoignée d'une manière non équivoque. »

Vous savez en effet, mes amis, que depuis deux ans déjà le maréchal de Saint-Arnaud était revenu à Dieu du fond du cœur et qu'il vivait non-seulement en chrétien, mais dans les sentiments et les pratiques de la plus haute piété. J'en ai eu une preuve suprême et bien touchante hier soir, quand je fus appelé près de lui pour ensevelir sa dépouille mortelle. Sur sa poitrine amaigrie et glacée par la mort, j'ai trouvé la médaille de l'Immaculée-Conception et le scapulaire. Grand et sublime exemple donné à l'armée par son chef à jamais regrettable ! Puissiez-vous l'imiter tous, mes chers amis, et puissiez-vous tous, à quelque moment et sous quelque forme que la mort vienne vous frapper, être prêts comme lui à paraître devant le souverain Juge ! »

Ainsi parla le P. Gloriot, et tous les soldats l'écoutaient avec le silence du respect et du recueillement. Je le laissai avec ses chers malades auxquels il voulait faire ses adieux, et, lui serrant la main, je sortis de l'hôpital.

Le lendemain il s'embarqua pour la France et nous partîmes pour Sébastopol. Avant de poursuivre mon récit, je veux vous dire ce que devint cet excellent prêtre, cet humble et admirable

ésuite. Je l'ai su en repassant par Constantinople, à la fin de 1855, après la prise de Sébastopol.

Il accompagna le corps du maréchal de Saint-Arnaud jusqu'à Paris, vit l'Empereur qui lui donna la croix de la Légion d'honneur, et revint bien vite reprendre ses fonctions d'aumônier à l'hôpital de Constantinople. Il s'y dévoua de nouveau aux pauvres soldats blessés et malades sans limite et sans mesure, leur prodigua ses forces et sa vie, et s'y épuisa tellement que cette fois il tomba pour ne plus se relever.

Il mourut comme un héros, comme un saint, au milieu de ses malades, sur le champ de bataille de sa charité, au commencement du mois d'avril 1855 ; il fut pleuré comme un père de tous les soldats qui l'avaient connu, et sa dépouille mortelle alla rejoindre dans les caveaux de la chapelle de l'hôpital celle des trois aumôniers catholiques qui l'avaient précédé dans la tombe, et attendre tous ceux qui moururent après lui et comme lui en Orient, martyrs de leur foi et de leur charité !

CHAPITRE XI.

La Crimée. — Inkermann. — La tranchée. — Lettre de France. — Les Sœurs de charité. — Malakoff.

En commençant ce chapitre, qui sera sans doute assez long, je dois prévenir mes honnêtes lecteurs que je n'entends nullement faire une histoire en règle du siége de Sébastopol. Outre que cette histoire se trouve écrite tout au long dans une foule de beaux livres, et mieux encore dans vos souvenirs, ô mes chers camarades qui avez fait cette grande campagne comme moi, je serais tout à fait incapable de la raconter, n'ayant vu qu'un petit coin du tableau, comme un pauvre et obscur sous-officier que j'étais.

Je me bornerai donc à redire les faits remarquables ou touchants dont j'ai été témoin dans ma petite sphère, et à jeter sur le papier mes plus vivants souvenirs, sans ordre de date, sans

suite, sans plan déterminé, mais au courant de la plume et du cœur, et tels qu'ils me viendront à la pensée. J'en aurai encore assez et trop peut-être à raconter, car j'en ai vu de toutes les couleurs, surtout, hélas ! de la couleur noire, et je devrai, pour ne pas éterniser ces Mémoires, passer sous silence bien des faits intéressants, bien des scènes de deuil ou de triomphe, bien des actions héroïques et bien des larmes !

Quand nous arrivâmes sous les murs de Sébastopol, deux ou trois jours après l'inutile bombardement du 17 octobre, les armées alliées avaient déjà renoncé à l'espoir d'emporter la ville d'assaut au pied levé, et le siége en règle commençait. Aussi, dès notre arrivée, et sans nous laisser seulement le temps de nous débarbouiller, on nous envoya travailler aux tranchées, dur métier, que nous fîmes assez longtemps pour le connaître à fond, assez piquant d'abord, grâce aux coups de canon et à la grêle de bombes qui l'assaisonnaient, mais qui bientôt ne nous parut plus que monotone, car on s'habitue à tout en ce monde, même au plus terrible danger, même au spectacle de ses camarades blessés et mourants, même à la perpétuelle menace d'une mort imminente.

Je ne veux pourtant pas me faire plus intrépide que je ne suis, et je dois confesser que si je

m'habituai bientôt comme les autres à aller et venir au bruit des décharges d'artillerie, au milieu des boulets, des balles et de la mitraille, sans presque y faire attention, il n'en fut pas de même les deux ou trois premiers jours. Malgré moi, je prêtais une oreille attentive et inquiète à ce bruit terrible du canon qui grondait, je suivais de l'œil les bombes qui s'en allaient tourbillonnant sur nos têtes, et quand d'aventure une balle venant des embuscades ennemies rasait le parapet de nos tranchées, j'inclinais involontairement la tête, comme pour la laisser passer.

Mes camarades faisaient comme moi, et ce manége aurait pu durer quelque temps, sans un vieux sergent qui avait goûté de la poudre en Afrique, qui s'en était régalé à l'Alma, et qui, s'approchant de moi, me frappa sur l'épaule et me dit :

« Ah çà ! mes agneaux, je vous permets encore de *saluer* aujourd'hui toute la journée, c'est votre droit; mais ensuite, défaisons-nous de ces marques de respect; c'est pas français. »

Je rougis légèrement, et, lui serrant la main : « C'est entendu, mon ancien, lui répondis-je ; » et depuis ce moment, je ne saluai plus.

Il y avait quinze jours à peine que nous étions en Crimée, quand eut lieu la plus terrible ba-

taille qui ait ensanglanté ce petit coin de terre, qui cependant vit couler tant de sang. Je veux parler de la bataille d'Inkermann. C'était le 5 novembre 1854 ; ce jour-là, le temps était si sombre, le brouillard si épais, qu'on n'apercevait pas un homme à dix pas devant soi. On eût dit que le soleil ne voulait pas éclairer les scènes de carnage et d'horreur qui devaient signaler cette journée.

Avant le lever du jour, les Russes, en colonnes nombreuses et serrées, silencieux comme la nuit qui les protégeait de son ombre, arrivent jusqu'aux avant-postes de l'armée anglaise, et les attaquent avec fureur. Les Anglais résistent avec un admirable courage, et disputent le terrain pied à pied. De régiments en régiments, de divisions en divisions, bientôt toute leur armée est sous les armes, et la bataille s'engage avec un acharnement sans pareil. Les batteries se répondent, les positions sont prises et reprises, et malgré l'immense supériorité numérique des Russes, dont les bataillons se renouvellent incessamment, les troupes anglaises leur tiennent tête sur toute la ligne. Cependant, l'artillerie ennemie les décime, et il est à craindre qu'elles ne soient enfin écrasées par les masses de l'armée russe, quand tout à coup un cri retentit, un cri d'espérance et de victoire : « Voilà les Français!

voilà les zouaves ! » C'étaient en effet deux brigades de l'armée française qui accouraient au pas de charge, sous le commandement des braves généraux Bosquet et Canrobert.

A l'instant tout change d'aspect : les Français, zouaves, chasseurs, soldats de ligne, s'élancent sur les Russes, la baïonnette en avant, le visage enflammé, la victoire dans les yeux, avec la rapidité de la foudre. Tout cède, tout disparaît devant ce tourbillon de fer et de feu. Les Russes hésitent, chancellent, et bientôt reculent. Aussitôt Anglais et Français confondus se précipitent sur leurs masses profondes, et la mêlée devient indescriptible ! Ce sont des luttes corps à corps, à l'arme blanche, un enivrement de fureur et de combat ! Les Russes sont précipités dans les ravins par lesquels ils sont arrivés ; ils tombent, ils roulent les uns sur les autres avec des cris de désespoir et de rage. Dès lors, ce n'est plus une bataille, c'est un massacre : les alliés, las de tirer, faisaient rouler sur eux des quartiers de roche qui les écrasaient ; et, quand l'action fut finie, on peut dire sans exagération que ces ravins ressemblaient à de monstrueux charniers humains où les cadavres étaient entassés !

Le soir de ce jour-là les Anglais purent dire, et ils dirent, en effet, avec une noble franchise, que l'armée française les avait sauvés. « Vous avez

tenu tête à des masses innombrables de Russes, vous êtes des braves!» leur disait le général Bosquet avant de quitter ce champ de bataille dont, avec Canrobert, il était le vainqueur. Hourra! s'écrièrent les Anglais, et, pour toute réponse, ils enlevèrent le général Bosquet, et le portèrent en triomphe. C'était en deux mots toute l'histoire de cette sanglante et immortelle journée d'Inkermann.

Pendant ce temps, mon régiment, sous les ordres du général de Lourmel, repoussait une sortie formidable des Russes, qui s'étaient avancés à la faveur du brouillard jusqu'à nos batteries. Là aussi la lutte fut sanglante et la mêlée terrible ; et, pour la première fois, je connus par expérience ce que c'est que cette ivresse de la poudre qui, de pauvres troupiers, laboureurs et recrues de la veille, fait des lions et des héros. Mais si le combat fut acharné, l'issue n'en fut pas longtemps douteuse, et bientôt les Russes, lâchant pied sur toute la ligne, se retirèrent précipitamment sur la place, laissant mille morts ou blessés en notre pouvoir.

Heureux si la journée eût fini là! Mais notre victoire devait être mêlée d'un grand deuil! Notre bon, notre cher général de Lourmel, emporté par une ardeur chevaleresque, s'élance à la poursuite des Russes jusque sous les murs de la

place, et il allait y entrer suivi de sa brigade, quand il est frappé d'une balle au milieu du corps. Il demeure à cheval, impassible, dominant la douleur par l'énergie de sa grande âme, et préside lui-même à la retraite qu'il est obligé de commander, retraite meurtrière et qui nous coûta bien du monde. Puis, il se laissa transporter à la petite maison qu'il occupait dans le camp, et là les chirurgiens reconnurent bientôt que la blessure était mortelle; la balle avait traversé le poumon.

Quand cette fatale nouvelle se répandit dans l'armée, ce fut une désolation universelle. Nous l'aimions tant, notre brave général! Il était si bon aux soldats, si gai, si plein d'entrain et de cœur! Pour lui, il demeura calme et tranquille jusqu'au dernier moment. Avant tout, il demanda un prêtre, « de peur, dit-il, d'être surpris par la mort, » se confessa avec humilité et ferveur, et vit arriver sa fin avec la grandeur d'âme d'un héros chrétien. Au moment d'expirer, il prit la main de son aide de camp, et la serrant dans la sienne : « Dites que mes dernières pensées ont été pour ma femme, pour ma mère, pour l'Empereur et pour la France. » Telles furent ses paroles suprêmes, et, ayant demandé et reçu une dernière absolution, il rendit son âme à Dieu.

Le soir de cette sanglante journée, j'allai avec

mon capitaine visiter le champ de bataille d'Inkermann. A ce moment, la surexcitation de la lutte et l'ivresse du combat étaient tombées, et ce fut avec horreur que je contemplai ce spectacle de carnage et de sang. La nuit était sombre et le vent, soufflant avec violence, agitait les débris d'uniforme et les cadavres, et leur donnait une apparence vivante. On entendait de temps à autre des gémissements qui s'élevaient du milieu des morts; c'étaient quelques blessés exhalant leur plainte suprême ou s'efforçant de demander du secours.

Çà et là, on voyait errer comme des ombres des soldats qui cherchaient à découvrir leurs camarades parmi ces longues files de cadavres, des femmes anglaises qui retournaient les morts pour reconnaître leurs maris à la pâle clarté de la lune, des officiers qui, portant des lanternes, suivis de brancards et de litières, se penchaient sur les morts et les mourants, et faisaient emporter ceux qui respiraient encore.

Il y avait des endroits où les cadavres étaient tellement nombreux, qu'ils étaient, à la lettre, entassés les uns sur les autres; c'était auprès des batteries qui avaient été prises et reprises par les alliés et par les Russes. Les chevaux étaient étendus pêle-mêle avec les hommes, et parfois nous voyions quelques-uns de ces pau-

vres animaux s'agiter, se soulever dans une dernière convulsion, et retomber sans mouvement et sans vie.

Des soldats du 6ᵉ de ligne, qui relevaient les officiers morts et les soldats encore vivants, nous montrèrent la place où leur brave colonel, M. de Camas, était tombé en héros. Les cadavres français et russes amoncelés indiquaient que la lutte avait été terrible en cet endroit. C'est qu'en effet, il s'agissait de reprendre le drapeau du régiment dont les Russes étaient parvenus à s'emparer et qu'ils avaient fait passer de main en main jusqu'à leur dernier rang. A cette vue, le sang bouillonne dans le cœur de tous les soldats du 6ᵉ ; le colonel s'élance au milieu des Russes et tombe frappé de mille coups de baïonnette, en criant : « Au drapeau, mes enfants, au drapeau ! » Les officiers, les soldats répètent : « Au drapeau ! » se précipitent sur les Russes, prompts et terribles comme la foudre, les renversent, les culbutent, et, par une trouée sanglante, parviennent jusqu'au drapeau qu'ils ressaisissent ! Autour de ce symbole sacré de l'honneur et de la patrie, le lieutenant-colonel, un chef de bataillon tombents uccessivement ,mais le drapeau est reconquis, et bientôt un capitaine élève et agite ses nobles couleurs aux yeux de nos soldats

ivres de joie, et des Russes qui fuient désespérés et vaincus!

Rien ne peut rendre l'aspect saisissant et lugubre qu'offrait la nuit, à l'obscure lueur de la lune, ce champ de bataille, ou plutôt ce champ de mort, où plusieurs milliers de créatures humaines étaient étendues froides, sanglantes, mutilées et sans vie. L'expression de ces pauvres morts variait à l'infini. Les uns semblaient presque souriants, les autres avaient conservé, jusque dans l'immobilité de la mort, une physionomie farouche et menaçante. Plusieurs, renversés sur le dos, tenaient leurs bras, roides et froids, étendus et levés en l'air, comme s'ils voulaient encore faire usage de leurs armes. D'autres étaient restés, genou en terre, serrant convulsivement leurs fusils, ou mordant la cartouche. Il y en avait dont les mains jointes indiquaient qu'ils étaient morts en priant. Sur quelques points, la mêlée avait été si horrible que les cadavres ne conservaient plus forme humaine : c'étaient des bras, des jambes détachés du tronc; des moitiés de visage, des débris d'uniformes rendus méconnaissables par la boue et le sang qui les souillaient, des morts à moitié enfouis dans la terre!

Grand Dieu! et tout cela vivait, pensait, obéis-

sait, était animé et plein d'énergie le matin même ! Et ce gâchis sanglant, c'était tout ce qui restait ici-bas de milliers d'hommes faits à l'image et à la ressemblance de Dieu ! Quel exemple terrible de la vanité des choses de ce monde, de la brièveté de la vie, de la folie des espérances humaines ! Mais aussi quelle grande leçon d'immortalité ! Comme on sent, comme on comprend, à l'aspect d'un champ de bataille, que le corps, que la matière n'est que la moindre et la plus insignifiante partie de l'homme, et que l'âme qui anime ce corps, qui le domine, qui le jette de propos délibéré dans les périls et dans la mort par amour de la patrie et de l'honneur, est au-dessus des chances des combats, survit aux blessures et à la destruction de ces membres dispersés, et ne fait que déserter cette dépouille mortelle pour s'en aller recevoir dans le sein de Dieu la récompense promise à quiconque a donné son sang et sacrifié sa vie pour l'accomplissement d'un devoir ! Oui, voilà ce qui console et ce qui remplit l'âme de saintes espérances au milieu des horreurs d'un champ de bataille ! C'est de penser que très-certainement il a suffi à tous ces pauvres soldats, à présent morts et mutilés, d'élever leur cœur vers Dieu au moment de mourir ou à la veille du combat et de lui dire : « Seigneur, je vous offre ma vie

en expiation de mes fautes! » pour trouver grâce devant ce grand Dieu, dont la miséricorde est infinie et l'amour sans limite.

Après la bataille d'Inkermann, comme avant, nous nous remîmes aux travaux des tranchées, creusant nos *boyaux* et nos *parallèles*, comme les taupes creusent leurs cités souterraines, avançant mètre par mètre, à travers le roc comme à travers le sable, et sans autres intermèdes que les sorties des Russes et les embuscades. Ce n'était pas un métier de fainéant, je vous en réponds; et de ma vie je n'ai si rudement travaillé. Voici en effet quel fut, pendant une bonne partie du siége, l'emploi de notre temps : premier jour, vingt-quatre heures de garde de tranchée sans dormir; deuxième jour, astiquage du fusil, garde du camp, six heures de faction; troisième jour, douze heures de travail, la pioche à la main, sous le feu de l'ennemi, douze heures de repos; et le quatrième jour, la chanson recommençait, toujours sur le même air et avec le même accompagnement.

En fait de distractions, nous avions la pluie d'abord, qui bientôt se changea en neige, et des orages, auxquels nos orages de France ressemblent à peu près comme une gamelle d'eau ressemble à la mer Noire. Il y en eut un surtout, quelques jours après la bataille d'Inkermann,

dont je me souviendrai toujours, et pour cause, car il dispersa si bien mes pauvres petites affaires aux quatre vents du ciel, qu'il ne me resta absolument que ce que j'avais sur le corps.

C'était le 14 novembre, date qui ne m'est pas sortie de la tête. Quel ouragan, mon Dieu! quels torrents de pluie! quel vent furieux et emporté! Il était à peine jour quand le tintamarre commença. En un clin d'œil, avant que les pauvres troupiers aient eu seulement le temps de crier : Gare! et de se frotter les yeux, voilà que le vent se déchaîne et fond sur nous comme une grêle de bombes. Les tentes arrachées, dispersées, emportées par la tempête, tourbillonnent en l'air et s'en vont à Sébastopol, à Kamiesch, à la mer, je ne sais où! On aperçoit de tous côtés des officiers, des soldats plus ou moins vêtus, courant après leurs malles, après leurs uniformes et leurs vêtements les plus indispensables que le vent chasse devant eux avec une incroyable rapidité. Spectacle indescriptible et qui eût donné envie de rire, malgré la pluie glacée qui nous mouillait jusqu'aux os, si l'orage avait au moins respecté les tentes où reposaient les pauvres blessés d'Inkermann.

Mais, hélas! le vent soufflait partout, et c'était vraiment un spectacle à fendre le cœur que de voir ces malheureux camarades avec leurs bras

ou leurs jambes coupés, avec leurs pâles visages et leurs blessures encore saignantes, étendus à terre, sans abri, exposés au vent, à la pluie, et demandant en vain aux chirurgiens et aux infirmiers désolés des secours que ceux-ci ne pouvaient leur donner; car la tempête avait tout emporté, et plusieurs de ces infortunés succombèrent misérablement dans cette fatale journée. L'ouragan dura douze heures avec la même violence, multipliant les ravages et les ruines, et certainement, pendant toute la durée du siége, les Russes n'exécutèrent pas une sortie qui nous ait fait plus de mal.

Au milieu de ces épreuves et de ces travaux, les jours et les semaines se passaient, et l'année 1854 touchait à sa fin, sans que nul pût encore prévoir le terme probable de cette grande et terrible campagne. Ce fut vers cette époque que je reçus une lettre de France, une lettre de ma mère, que j'ouvris comme toujours avec un frémissement de joie, et qui, dès les premières lignes, me remplit l'âme de tristesse, car elle m'annonçait la mort du bon père Thomas, que j'aimais presque à l'égal de mon père, à cause de ma Jeanne bien-aimée.

« Mon très-cher enfant, me disait cette bonne mère, je t'écris la présente au retour d'un enterrement où j'ai bien pleuré, et où tu aurais pleuré

aussi, tout homme et soldat que tu sois, si tu avais été au pays; car celui dont nous venons d'accompagner le pauvre corps au cimetière était un brave homme qui t'aimait bien et qui l'a encore prouvé en mourant.... Enfin, mon pauvre garçon, puisqu'il faut te le dire, le bon père Thomas, notre voisin, notre vieil ami, a passé de vie à trépas, il y a deux jours, sur l'heure de midi, et c'est lui que nous venons de mettre en terre, non sans bénédictions et sans larmes, car il était aimé d'un chacun et tout le village était à ses funérailles. Tu juges si la pauvre mère Thomasse et notre Jeannette ont de la peine! Elles pleurent sans cesse comme deux pauvres fontaines de douleur qui ne tarissent pas, mais sans violence, sans cris, et tout doucement, comme vraies brebis du bon Dieu.

«Il y a huit jours encore, le digne homme paraissait plein de santé et de vie; mais, tu sais, nous sommes tous taxés de la mort, et Dieu seul connaît l'heure à laquelle il doit redemander à chacun son compte. Donc, jeudi, en revenant des champs, le père Thomas a eu comme un éblouissement, la tête lui a tourné, et il est tombé à terre comme une masse; c'était un coup de sang, ce que le médecin du pays appelle une apoplexie. Heureusement qu'il y avait du monde près de là; on l'a relevé, porté chez lui, mis dans

son lit, soigné, frotté, saigné, que sais-je? Il est bientôt revenu à lui et a retrouvé toute sa connaissance, mais c'était pour dire adieu à la terre, et non pour y rester !

« Nous avons vu tout de suite à sa mine qu'il n'en avait pas pour longtemps. Seule, la pauvre mère Thomasse espérait encore, elle pleurait trop fort pour y voir bien clair, la chère femme! Pour lui, il ne s'est pas fait illusion, et sitôt sa tête revenue, il a voulu mettre ordre à sa conscience et à ses affaires. Il a fait appeler M. le curé, s'est confessé comme un brave homme qu'il était, et, après avoir reçu l'absolution, il a dit tout tranquillement à notre digne pasteur en lui prenant la main : « Vous voyez, monsieur le curé, l'homme propose et Dieu dispose ; je comptais fêter la Noël à l'église avec vous, et voilà que je vais aller la fêter dans le ciel. »

Dans la soirée il parut aller mieux, et nous commencions tous à reprendre un peu d'espoir, quand voilà que, le lendemain matin, Nicolas, tu sais, le petit Nicolas, son berger, arrive tout essoufflé à la maison, et nous dit que le père Thomas va mourir et qu'il veut nous voir, ton père et moi, avant de quitter le monde. Je jette ma coiffe sur ma tête, ton père prend son bâton, et nous courons à la ferme du cher voisin. Quand nous entrâmes, tout le monde était à genoux,

priant et pleurant; il venait de recevoir l'extrême-onction, et le bon Dieu, que M. le curé lui avait apporté, était encore sur ses lèvres!.....

Après que la cérémonie fut finie, il dit adieu à tout le monde, bénit sa femme, sa fille; puis, m'apercevant, il me fit signe d'approcher, et me dit : « J'aurais voulu bénir aussi mon fils; mais, puisqu'il est absent, je vous charge de lui transmettre ma bénédiction. »

En l'entendant parler de son fils, les assistants crurent que la tête n'y était plus; car ils savaient tous qu'il n'avait qu'une fille; mais, s'apercevant de leur étonnement, il reprit : « Je sais ce que je dis : Jean Guérin est bien mon fils, puisque je l'ai choisi pour le mari de ma fille. Tu entends, ma Jeanne, c'est mon désir et ma dernière volonté que tu deviennes sa femme; comme ça, du moins, je puis mourir tranquille; car je laisse ton bonheur en bonnes mains. »

Jeanne ne répondit rien, et lui baisa la main en sanglotant. Ce furent pour ainsi dire les dernières paroles de cet excellent homme. Après cela, il ne pensa plus qu'au bon Dieu, suivit les prières des agonisants que M. le curé dit à genoux au pied de son lit, et, ayant prononcé encore les doux noms de Jésus et de Marie, il rendit à Dieu son âme simple et pure comme celle d'un petit enfant.

Voilà, mon cher fils, comment est mort le père Thomas, et voilà comment, au vu et au su de tout le village, tu te trouves maintenant le prétendu de sa fille Jeanne. Elle t'aime toujours comme tu la chéris toi-même, et ce sera un beau jour pour moi que celui de tes noces. Mais le verrai-je jamais? Hélas! que de dangers, que d'inquiétudes à traverser avant d'arriver jusque-là! Mon pauvre enfant, n'es-tu pas déjà malade ou blessé à l'heure que je t'écris? Je frémis rien qu'à cette pensée! Ce terrible siége durera-t-il donc toujours? Oh! que je chanterai de bon cœur le *Te Deum* le jour où j'apprendrai qu'il est fini, que les Français sont vainqueurs, et que mon cher fils est sorti sain et sauf de toutes ces misères! En attendant, je prie Dieu pour toi du matin au soir; à la maison, le long des chemins, comme à l'église, je prie! Ma grande consolation est de te savoir chrétien. Que béni soit l'Empereur qui vous a donné des aumôniers et des Sœurs de charité, pauvres chers enfants! Adieu, adieu, mon très-cher fils bien-aimé, je t'embrasse, toi qui fais la joie et le tourment de ma vie. Écris-moi souvent, bien souvent; dis-moi ce que tu fais, si tu souffres, si tu as froid, si tu ne manques de rien. La mère Thomasse et Jeanne me chargent de t'embrasser. Adieu! que la sainte Vierge te protége!

« Ta mère, femme Guérin. »

Pendant le siége de Sébastopol, une lettre arrivant de France, fût-elle la plus insignifiante du monde, faisait battre le cœur du soldat qui la recevait. On peut juger des émotions de tout genre que j'éprouvai en lisant et relisant celle-là. Au chagrin que me causait la mort du brave père Thomas, se mêlait la joie de savoir enfin avec certitude que la main de ma chère Jeanne serait à moi, pourvu que Dieu me prêtât vie. Je pleurais, je souriais en même temps, je baisais avec amour cette chère lettre de ma chère mère; et mes camarades, en me voyant ainsi rire d'un œil et pleurer de l'autre, durent se demander si je ne devenais pas fou. Malheureusement, je n'avais plus mon grand ami Methol pour épancher dans son cœur ma joie et ma peine. Je lui avais dit adieu en quittant Rome; car il touchait à la fin de son temps de service, et tandis que je partais pour l'Orient, lui s'en retournait en France. Je dus donc garder pour moi toutes mes émotions, et je me contentai d'adresser à Dieu, dans le secret de mon cœur, deux ardentes prières : 'une pour le repos de l'âme du père Thomas, l'autre pour mon heureux retour en France et mon heureux mariage avec Jeanne.

Elle ne se trompait pas, du reste, mon excellente mère, en pensant que nous n'avions pas plus chaud qu'il ne fallait sous les murs de Sé-

bastopol; je dois même dire que nous avions très-froid, malgré les améliorations de tout genre que nos chefs apportaient chaque jour à notre position, malgré la sollicitude toute paternelle de l'Empereur et de notre commandant en chef, le brave général Canrobert. Ce que ce vaillant général, cet homme si bon, si simple et si grand, fut pour l'armée, pendant cette terrible campagne, je ne puis le dire, mais tous les soldats l'ont compris et senti! Pendant toute la durée du siége il vécut de notre vie, nous encourageant par son exemple à supporter des privations qu'il supportait le premier, non par nécessité, mais volontairement; affable, se prodiguant à tous, se montrant sans cesse en tous lieux, aux tranchées comme aux ambulances, et rappelant à toute l'armée, par son exemple, que c'est en Dieu que les grandes âmes puisent et retrempent leur énergie. Comme tous les soldats ne pouvaient assister à la messe le dimanche, lui, suivi de son état-major, l'entendait au nom de l'armée. Oui, tous les dimanches, pendant ce rude hiver, il se rendit à la pauvre masure du P. Parabère, ouverte à tous les vents, sans plancher, sans chaises, et il assista avec recueillement au divin sacrifice.

Quant à nous, pauvres troupiers, nous vivions dans les tranchées et nous devions nous contenter d'élever nos cœurs vers Dieu et de lui offrir

avec nos prières le sacrifice de nos fatigues et de nos dangers. Le froid devenait plus vif chaque jour, et la neige tombait souvent comme elle sait tomber en Russie quand elle s'en mêle. Nos tentes s'étaient pourtant bien perfectionnées et nous abritaient de la neige et du froid autant que possible, mais ce possible n'était pas grand'chose. Nos vêtements aussi avaient beaucoup gagné, sinon en beauté et en régularité, du moins en épaisseur. Indépendamment de l'*ordinaire*, chaque soldat avait reçu une capote-caban en drap bleu très-fort et très-chaud, un paletot en peau de mouton, de larges guêtres également en peau de mouton, une calotte rouge à la turque, couvrant la tête, le front et les oreilles comme un vrai bonnet de coton, enfin une bonne paire de gants et une paire de sabots. Sous cet accoutrement, un zouave et un chasseur se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, et tous les troupiers ensemble, zouaves, chasseurs et autres, ressemblaient passablement à des troupeaux de moutons, mais de moutons qui savaient mordre et auxquels les loups russes ne faisaient pas peur.

Quant à la nourriture, elle était suffisante et bonne. Chaque homme avait tous les jours sa ration de riz, de lard, de café, quelquefois de la viande fraîche au lieu de lard, et parfois aussi

du pain de munition au lieu du biscuit réglementaire. Ce coquin de biscuit, tout dur qu'il était, me paraissait excellent, et je le croquais à belles dents. Les délicats le détrempaient dans l'eau, puis, quand il était bien amolli, le faisaient griller; c'était bon, mais c'était long, et je préférais le plus court.

Et nos cuisines, parlez-moi de ça! Ça n'était pas compliqué, ça n'était pas grand ni beau; mais, en revanche, ça n'était pas commode du tout, sans compter les bombes et les boulets qui venaient de temps en temps assaisonner le pot-au-feu. Un petit trou en terre, quelques pierres posées l'une sur l'autre en guise de cheminée, c'était toute l'affaire, et pour fagots des racines d'arbre arrachées péniblement à coups de pioche. Quant à la marmite, si elle venait à manquer, nous la remplacions avantageusement par une moitié de bombe, non sans remercier messieurs les Russes de nous fournir ainsi de vaisselle.

Je me rappelle qu'un jour, au moment où le pot-au-feu paraissait cuit à point et où nous nous apprêtions à le manger, un boulet, s'abattant au milieu de nous, vint renverser brutalement la marmite. Le soldat qui faisait l'office de cuisinier se retourna du côté de Sébastopol avec une expression moitié furieuse, moitié comique,

et s'écria en brandissant la cuiller qu'il tenait encore à la main : « Ah! gredins, vous nous renversez notre soupe! Eh bien, on vous en trempera une, de soupe! » Et tout le monde d'éclater de rire. Que voulez-vous? il faut bien s'amuser quelquefois; et puis, souvent on rit pour ne pas pleurer.

C'est d'après ce principe que les troupiers semblent quelquefois jouer avec la mort et plaisantent jusque sous la mitraille. Par exemple, quand une bombe ou un obus traversait l'air en faisant : fiou, fiou, fiou! on s'écriait : « Gare la marmite! » Et chacun de se jeter à terre pour éviter la bombe et ses éclaboussures. Entendait-on siffler un boulet, invariablement une voix de soldat s'élevait pour crier : « Laissez passer le perruquier! » S'il s'agissait de balles, on disait : « Par la chaleur les mouches à miel sortent de leurs ruches! » Et mille plaisanteries du même genre, suivies de joyeux éclats de rire quand les terribles projectiles avaient passé sans faire de victimes.

Mais, je l'ai dit et je le répète, l'ennemi le plus redoutable, avec lequel il n'y avait pas moyen de rire, c'était le froid. Quand on avait passé vingt-quatre heures à la tranchée dans la boue ou dans la neige, et qu'on revenait sous sa tente se coucher sur une mauvaise natte, les pieds humides

et glacés, sans avoir de chaussures ni de vêtements de rechange, alors c'était une véritable souffrance, souffrance à laquelle beaucoup succombèrent et qui me valut, pour ma part, deux mois d'hôpital.

C'était le 17 janvier ; je m'en souviens comme si j'y étais, d'autant mieux que j'ai bien cru y rester. La veille nous avions essuyé une affreuse tourmente, la neige avait tout couvert, et les officiers supérieurs, donnant l'exemple aux soldats, avaient dû prendre la pelle et la pioche pour dégager nos tentes-abris à demi disparues. Je passai cette nuit-là à la tranchée, et quand le lendemain matin, après une demi-heure de repos, je voulus me lever pour retourner au camp, impossible d'avancer, j'avais les pieds gelés.

On me transporta à l'ambulance, de là à Kamiesch sur un mulet, comme c'était l'usage pour les malades et les blessés, et de Kamiesch, on m'embarqua pour Constantinople où je devais trouver un bon hôpital, des soins empressés et les Sœurs de charité.

Au commencement, je ne souffris pas ; mes pieds étaient comme morts, et les morts ne sentent rien ; mais quand, sous l'action des remèdes énergiques qu'on employa, ils commencèrent à revenir à la vie, alors je souffris cruellement ; heureuses souffrances, auxquelles je dus

de conserver mes deux pieds dont, je l'avoue, j'aurais eu beaucoup de peine à me séparer. Quelque temps les chirurgiens pensèrent qu'il faudrait en venir à l'opération et m'ébrancher comme un vieil arbre; mais, grâce à Dieu, il n'en fut rien, et quinze jours après mon entrée à l'hôpital, je commençai à pouvoir faire quelques pas en m'aidant de deux béquilles. Au bout d'un mois, je marchais presque comme une personne naturelle, et vers le 15 avril, je pus rejoindre mon corps, complétement guéri et beaucoup mieux portant même qu'avant mon accident, car deux mois de bons soins, de bonne nourriture, de bon sommeil et surtout de bonnes Sœurs de charité, cela refait joliment un homme.

Jusqu'alors je ne connaissais les Sœurs que par les conversations des camarades qui avaient passé par leurs mains et je ne les aimais que de confiance; mais quand je les eus connues par moi-même, quand j'eus été témoin des merveilles de leur dévouement, mon admiration pour elles fut sans bornes comme ma reconnaissance. Non, rien ne peut donner une idée de tout ce qu'il y a de sainteté, de charité, d'abnégation de soi-même, de mépris de la mort chez ces saintes filles, de la bonté de leur cœur, de la délicatesse de leurs soins, du respect qu'elles méritent et qu'elles inspirent! Ce sont vraiment des sœurs

pour tous ceux qui souffrent, tendres et compatissantes comme des femmes, courageuses et énergiques comme des hommes. Jamais elles ne reculent devant un sacrifice, fût-ce celui de leur vie : ni l'horreur des blessures, ni les insupportables exhalaisons des plaies qu'il faut panser, ni la contagion des maladies ne les arrêtent, et parmi les plus dures épreuves, au milieu de travaux et de fatigues qui paraissent dépasser la limite des forces humaines, leur douce gaieté ne les abandonne pas plus que le courage.

« Nous allons à la guerre le sac à la main », disaient-elles en souriant au moment de partir pour l'Orient ; et en effet tout leur bagage, toute leur richesse est renfermée dans le petit sac bleu qu'elles emportent dans leurs voyages, et elles sont plus pauvres encore que les troupiers. D'un autre côté, c'était bien à la guerre qu'elles allaient en s'embarquant pour Constantinople, guerre terrible et meurtrière où beaucoup d'entre elles succombèrent, guerre contre le choléra, contre le typhus, ces ennemis tout aussi dangereux que les Russes, et qu'on ne peut, hélas ! repousser les armes à la main. Mais que leur importe de mourir, à ces admirables chrétiennes qui ne vivent que pour l'éternité ? Elles acceptent tout avec joie, la vie comme la mort : la vie pour secourir, consoler, sauver leurs frères ; la

mort pour aller jouir de Dieu dans le ciel.

Pour moi, je le déclare du fond de l'âme, une Sœur de charité, un vrai prêtre de Jésus-Christ, comme nous en avons tous vu en Orient, suffisent à démontrer d'une manière invincible la vérité du christianisme et de la foi catholique. Seule l'Église catholique a produit, produit et produira ces chefs-d'œuvre de la nature humaine ou plutôt de la grâce divine, de saints prêtres et des Sœurs de charité : c'est assez pour moi ! Dieu ne serait nulle part en ce monde s'il n'était pas là. Quelle autre religion, quel autre culte peut en dire autant ?

Je ne parle pas de la religion de Mahomet et de nos chers et déplorables alliés les Turcs : ces malheureux ne peuvent pas seulement produire et montrer, je ne dis pas une Sœur de charité, mais une mère, une femme ! Quant à nos amis les Anglais, en voyant nos Sœurs, ils se sont piqués au jeu, et ils ont voulu prouver que ce que l'Église catholique peut faire, le protestantisme le peut bien faire aussi. Ils ont donc essayé d'improviser des Sœurs de charité, et ils ont envoyé quelques dames dévouées en Orient. L'épreuve a-t-elle réussi ? Demandez-le à nos soldats qui les ont vues à l'œuvre ! Les plus polis ne vous répondront que par un sourire. Demandez-le à ces bonnes dames elles-mêmes : les unes vous

diront qu'elles ont reconnu leur impuissance et qu'elles se sont faites catholiques; d'autres qu'elles se sont découragées et qu'elles sont retournées en Angleterre. Une seule a persévéré, imitant de bien loin nos humbles et saintes filles de Saint-Vincent de Paul dont elle demandait les conseils, dont elle admirait les vertus surhumaines, et elle est demeurée ainsi comme une glorieuse exception, pour démontrer, par ses vaines tentatives, la radicale impuissance du protestantisme à côté de l'inépuisable fécondité de l'Église.

Les Anglais eux-mêmes n'ont pu en disconvenir, et souvent nos aumôniers leur arrachaient sur ce point des aveux significatifs. « Nos ministres, disait un officier anglais et protestant à un de nos prêtres, redoutent le danger que vous cherchez; ils craignent le choléra que vous ne craignez pas, on ne les voit que bien rarement et par exception où vous êtes toujours. Notre religion ne fait ni prêtres, ni Sœurs de charité: qu'en faut-il conclure?

— Vous n'attendez pas sans doute que je fasse la réponse, dit le Père en souriant; vous la trouverez vous-même. »

Et, en effet, la réponse n'était pas difficile à trouver. Comment s'étonner que la vérité soit plus puissante que l'erreur, et que Dieu fasse ce que l'homme ne peut faire? Et voilà pourquoi,

entre mille autres raisons, je suis aussi heureux et aussi fier d'être catholique que je le suis d'être Français! Français, j'appartiens à la première des nations; catholique, j'appartiens à la première, que dis-je! à la seule véritable religion! Bien plus, ces deux choses me semblent tellement inséparables, que je croirais presque cesser d'être Français le jour où je cesserais d'être catholique, et j'aimerais mieux mourir mille fois que de renoncer à l'un ou à l'autre de ces titres!

Pour en revenir aux Sœurs de charité, vous ne sauriez vous faire une idée de la vénération et de la tendresse qu'elles inspiraient à nos soldats en Orient. Quand elles arrivèrent pour la première fois à Varna et à Constantinople, les malades s'écrièrent en les voyant paraître : « A présent, nous ne mourrons plus, nous avons des Sœurs! » Un jeune soldat disait naïvement à une de ces saintes religieuses qui le consolait : « Ah! ma Sœur, vous me rappelez ma mère! » Et un autre exprimait la même idée par cette parole plus belle et plus touchante encore : « Venez souvent, ma Sœur, toutes les fois que vous entrez dans la salle, il me semble voir la France et ma mère! »

— Eh quoi, disait encore un zouave blessé, à la Sœur qui le soignait, vous venez si loin pour nous soigner, et comme nous, vous ne craignez

point de quitter la patrie? » En disant ces mots, le pauvre zouave avait les larmes aux yeux, et, comprenant que ce dévouement ne pouvait venir que du ciel, il remerciait Dieu et demandait à la Sœur de lui amener le prêtre qui devait le réconcilier avec Lui !

Aussi, sous cette influence à la fois maternelle et céleste, quels changements s'opéraient dans l'âme de nos pauvres troupiers ! Quelles conversions ! Quelles sublimes paroles ! Quelles morts vraiment saintes ! Je pourrais écrire un volume de ce que j'ai entendu raconter en ce genre; mais, pour être court, je me contenterai de citer quelques-uns des mots ou des traits les plus touchants dont j'ai été témoin pendant mon séjour à l'hôpital.

Je remarquai un jour un pauvre camarade dont les deux bras avaient été emportés du même coup avec son fusil, à je ne sais quelle affaire. Tout en lui faisant manger la soupe comme à un petit enfant, la Sœur lui demanda s'il s'ennuyait : « Oh ! non, ma Sœur, répondit-il simplement, parce que maintenant je pense beaucoup plus à Dieu ! »

Un autre, couché dans la même salle que moi, avait tout le corps couvert d'ulcères qui le faisaient horriblement souffrir. J'allais souvent lui adresser une parole d'amitié et j'étais étonné de

le trouver toujours souriant, joyeux, ou priant avec ferveur. La veille de sa mort, l'aumônier qui venait le voir tous les jours, admirant comme moi sa sérénité, lui demanda quelle était sa consolation : « C'est, reprit-il, de ressembler de la plante des pieds jusqu'à la tête à Celui que j'aime et qui, je l'espère, m'accordera bientôt le bonheur de le voir et de le posséder! » J'avoue qu'en entendant cette sublime parole, je ne pus contenir mon émotion, et que, m'approchant de son lit, je lui dis avec respect : « O mon saint camarade, quand vous serez au paradis, souvenez-vous de moi! »

Il y avait aussi dans ma salle un jeune chasseur qui avait eu l'épaule traversée par une balle et qui souffrait cruellement de sa blessure. La bonne Sœur, penchée sur lui, l'aidait à boire avec une bonté toute maternelle et essayait de le consoler. « Oh ! ma Sœur, lui dit-il en prenant la croix de son chapelet, Celui qui a été autrefois attaché à une croix souffrait davantage, et Lui était innocent ! »

Une autre fois, j'entendis un officier qui, déjà couvert de la sueur de la mort, se reprochait de s'être plaint *du froid*, et en demandait pardon à Dieu.

Que vous dirai-je de la confiance que nous avions tous alors dans la médaille de la Sainte-

Vierge immaculée, confiance que j'ai toujours conservée, grâce à Dieu! Dans toute l'armée, depuis le général en chef jusqu'aux simples soldats, il n'y avait peut-être pas cent hommes qui ne la portaient pas. A l'hôpital, les bonnes Sœurs ne savaient comment suffire à toutes les demandes des malades ou des blessés qui avaient perdu la leur. Ces bons camarades demandaient alors une médaille comme ils auraient demandé la croix d'honneur. J'entendais un blessé répondre à la Sœur qui lui demandait comment il avait échappé à la mort : « Oh! ma Sœur, c'est que j'ai la médaille de la bonne Vierge que ma pauvre mère m'a fait tenir avec une lettre, et je me recommande diantrement à elle ! »

Pour en finir avec mes souvenirs de l'hôpital, laissez-moi vous raconter encore une parole d'un brave camarade, un vrai troupier celui-là, parole si naïve et si touchante en même temps, qu'elle me fit sourire tout en me pénétrant le cœur. Une des Sœurs avait donné à ce pauvre garçon, nouveau converti, un livre de méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour la première fois peut-être, il comprenait l'étendue des souffrances et de l'amour du Sauveur, et cette pensée le bouleversait tellement qu'il avait les yeux pleins de larmes. La Sœur, ignorant la cause de son chagrin, s'approcha de lui pour le conso-

ler, et lui dit affectueusement: « Pourquoi pleurez-vous, mon pauvre ami? — Ah! les scélérats! Ils lui ont f.... des soufflets! C'est trop fort ça, ma Sœur! » Et ses larmes coulèrent de plus belle. Bon et simple cœur! Ces larmes et cette parole lui seront comptées au jour du grand Jugement, et il sera beaucoup pardonné sans doute au pauvre troupier qui a pleuré d'indignation et d'amour au récit des souffrances de son Dieu.

Et maintenant, adieu, bonnes Sœurs; adieu, digne et saint aumônier; adieu, cher hôpital où l'on meurt si doucement, où l'on guérit si bien; ma santé est revenue, mes pieds sont dégelés; j'emporte dans mon cœur le bon Dieu que j'ai reçu le jour de Pâques à l'humble chapelle de l'hôpital, et je retourne me battre pour la France devant Sébastopol.

Devant Sébastopol, je trouvai les choses au point où je les avais laissées, sauf quelques lieues de tranchées de plus, sauf aussi la neige et le froid qui avaient disparu, emportant avec eux les souffrances qu'ils nous avaient apportées, et je me remis de tout cœur à la besogne. Je ne vous dirai rien des petits et des grands événements militaires qui signalèrent le siége pendant le courant de l'été; je ne vous parlerai ni des sorties multipliées des Russes, ni des combats partiels où l'avantage nous resta presque toujours,

ni de la démission si grande et si noble du général Canrobert, ni de l'illustre général Pélissier, son successeur. Je passerai même sous silence, et la prise glorieuse du Mamelon-Vert où le colonel de Brancion, ce vaillant officier, cet admirable chrétien, mourut frappé de vingt balles en plantant le drapeau français, et le fatal assaut du 17 juin, qui coûta la vie à tant de nos camarades. J'aime mieux vous raconter à tort et à travers quelques traits remarquables dont je fus témoin et qui me semblent de nature à vous intéresser ; puis je passerai sans plus tarder à la grande journée du 8 septembre qui vit tomber Malakoff en notre pouvoir et qui nous donna Sébastopol.

Et d'abord, que je vous raconte une petite scène d'embuscade assez plaisante qui se passa entre des soldats russes et des soldats de mon régiment. Placés en embuscade, à quinze pas les uns des autres, par une coïncidence bizarre, nous avions reçu des deux côtés l'ordre de ne pas tirer. Au bout d'un certain temps, l'un des nôtres, fatigué d'être à plat ventre, s'assied sur ses talons ; un Russe en fait autant. Bientôt un second Français se lève et aussitôt un second Russe. Enfin, voilà les deux embuscades dans cette posture, se regardant l'une l'autre. Il se trouvait de notre côté un caporal qui, ayant ha-

bité Saint-Pétersbourg, savait le russe. La conversation s'engage : « Comment ça va-t-il? — Pas mal, et vous? » Les nôtres demandèrent aux Russes s'ils voulaient du pain; ils répondirent que non, mais que du biscuit leur ferait plaisir. Nos soldats leur en jetèrent. On s'amusait ainsi, lorsqu'une ronde russe survint. Les Russes firent : Chut! et de part et d'autre, on se *repla-ventra.*

Ainsi finit la scène, scène originale, n'est-il pas vrai, et qui montre au vif quels étaient les sentiments mutuels des deux armées. Français et Russes se battaient avec acharnement; mais, avant comme après la bataille, ils étaient tout disposés à faire bon ménage, et l'on pourrait presque dire, sans être accusé d'exagération, que nous avions plus de sympathie naturelle pour nos ennemis que pour nos alliés. Il exprimait le sentiment de toute l'armée française, ce bon zouave qui, après un engagement où il avait été blessé, accompagnait à l'ambulance deux prisonniers russes blessés plus grièvement que lui, s'arrêtait à chaque pas pour les panser et leur donner des soins, et disait au plus jeune des prisonniers en le faisant boire : « Bois, bois, mon vieux! Ce n'est pas votre faute à vous, ce qui est arrivé. Vous avez fait votre devoir de soldats; vous êtes de braves gens comme nous. »

On a beau dire et beau faire, le soldat français

est une fameuse graine ! Il ne s'agit que de la cultiver pour lui faire porter des fruits incomparables de bonté, d'héroïsme et de vertu. Bon cœur et bon sens, voilà le fonds du troupier français. Aussi, serai-je toujours fier de l'avoir été et d'avoir porté cet uniforme, qui est la livrée du dévouement et de la bonté, comme il est celle de l'honneur !

Il est encore un autre uniforme que le soldat ne respecte pas toujours, quand les passions et les préjugés l'égarent, mais que toute l'armée respectait, et pour cause, en Orient : c'est l'uniforme du prêtre, la soutane. En France, dans les loisirs de la vie de garnison, on peut en rire par ignorance ou par étourderie, mais là-bas, on n'en riait pas ! On n'en riait pas quand on voyait les aumôniers se dévouer, corps et âme, aux malades et aux blessés dans les hôpitaux, et mourir les uns après les autres d'épuisement et de charité. On n'en riait pas quand, au retour de la tranchée, on les voyait présider à l'enterrement des officiers avec la pauvreté, la simplicité et aussi la majesté des premiers temps ; cérémonie d'autant plus touchante qu'elle était plus dénuée des pompes accoutumées. Figurez-vous une petite baraque pour église ; au fond, un autel fait de quelques planches et surmonté d'une croix de bois avec un Christ peint en rouge par quelque naïf artiste du régiment ; puis, après la

messe, le convoi funèbre ; derrière les tambours, un soldat portant la croix qui devait être plantée sur la tombe du défunt; ensuite le prêtre récitant les prières, escorté d'un autre soldat qui portait l'eau bénite ; enfin le cercueil fait de caisses à biscuit de mer, suivi de la troupe, qui, les armes basses, rendait les derniers honneurs. Sur le passage du funèbre cortége, tous les soldats s'arrêtaient au milieu de leurs travaux, se découvraient avec respect, et certes personne ne songeait, en ces moments-là, à se moquer de Jésus-Christ et de ses ministres.

Et quel soldat aurait eu le cœur de se moquer du P. Parabère, par exemple, de notre aumônier en chef, après sa conduite héroïque à l'Alma, et après cet autre trait, non moins admirable, que je vais vous raconter ? C'était au mois de juillet ; le choléra sévissait dans la division Herbillon ; les camarades s'inquiétaient, les conversations devenaient sombres, car les morts étaient nombreux, et ce n'est pas cette mort-là qu'aime le soldat. Ce qui troublait surtout nos hommes, c'était la pensée que le fléau se communiquait par l'attouchement seul d'un cholérique, et le découragement se répandait déjà dans le camp. « Comment pourrions-nous donc faire, monsieur l'abbé ? dit le général au P. Parabère, qu'il avait déjà vu à l'œuvre au siége de Zaatcha,

en Afrique ; ces enfants-là m'ont l'air d'avoir peur. — Oh ! il faudra bien que la peur sache qu'elle s'attaque à des Français et à des chrétiens ; laissez-moi faire, général. » Et le courageux aumônier s'achemine vers le quartier du camp où la maladie sévissait avec le plus de violence.

Un pauvre soldat était dans les convulsions de l'agonie. L'héroïque jésuite a encore le temps de le consoler et de l'absoudre, puis il lui ferme les yeux. Appelant alors auprès du cadavre les camarades du défunt, il essaye de leur persuader que le fléau ne se communique pas, et comme quelques-uns branlaient la tête : « Ah ! vous ne voulez pas me croire aujourd'hui, dit-il ; nous verrons si vous ne me croirez pas demain. » Et voilà l'aumônier, se couchant côte à côte du cadavre et se disposant à passer la nuit avec ce nouveau camarade de lit. Plusieurs heures se passèrent, et le P. Parabère ne quitta le poste que lorsqu'on vint l'appeler pour un autre mourant. Le lendemain, le fait était connu de tout le camp, et les soldats, rassurés, disaient : « En voilà un qui n'a pas peur ! »

Malheureusement les aumôniers, décimés par la maladie et la mort, étaient si peu nombreux, qu'ils ne pouvaient nous suivre à la tranchée, absorbés qu'ils étaient par les blessés et les ma-

lades aux ambulances et dans les hôpitaux ; mais leur absence n'empêchait pas les soldats de mourir en chrétiens, et j'en eus sous les yeux le plus touchant exemple. J'avais dans ma compagnie un brave caporal, nommé Corbic, vrai Breton par le courage et par la foi, auquel je m'étais beaucoup attaché et avec qui je causais souvent de la France et du bon Dieu. Dans la nuit du 19 au 20 août, il fut atteint par un éclat de bombe en pleine poitrine : j'étais près de lui quand il tomba et je le relevai avec quelques camarades. Il était tout en sang, et je vis bien, à son visage, que la blessure était mortelle.

Le capitaine le fit emporter sur un brancard et conduire à l'ambulance : je demandai et j'obtins la permission de l'accompagner. Chemin faisant, le pauvre enfant se sentit mourir. Aussitôt, il fit signe aux hommes qui le portaient de le poser à terre, puis il leur dit : « Mettez-moi à genoux. » Dans cette position humble comme il convient quand on parle à Dieu, il fit une courte prière, se fit remettre sur le brancard et me dit avec une expression angélique : « Maintenant, je puis mourir ! » En arrivant à l'ambulance, il avait cessé de vivre. Pauvre cher Corbic ! si j'ai pleuré ce jour-là en te fermant les yeux, ce n'est pas sur toi qui as été tout droit au ciel, c'est sur ta pauvre mère qui a perdu en toi un bon et noble fils !

Et maintenant, j'arrive au grand jour de la victoire. C'était le 8 septembre, le jour de la Nativité de la sainte Vierge. Le 15 août 1854, jour de l'Assomption, nous avions pris Bomarsund; le 16 août 1855, nous avions vaincu à Traktir; le 8 septembre, nous allions prendre Sébastopol. Décidément, la sainte Vierge combattait pour nous, et présidait aux destinées de cette grande guerre.

Il est midi. Toutes les dispositions sont prises; toutes les âmes se sont élevées vers Dieu ; tout le monde, depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat, est prêt à vaincre ou à mourir. Les aides de camp du général Pélissier ont parcouru les lignes et se sont assurés que chacun est à son poste, immobile, impatient et résolu. Le signal est donné. A la voix de nos chefs, les divisions Mac-Mahon (c'était la mienne), Dulac et de la Motte-Rouge, sortent des tranchées ; les tambours battent, les clairons sonnent la charge, et nous nous élançons comme la foudre vers les remparts ennemis. Le fossé est large et profond, la hauteur et l'escarpement des talus rendent le passage presque impossible : n'importe ! On se précipite dans le fossé, dont les parties rocheuses servent à l'escalade, et tous, officiers et soldats, nous aidant des épaules de nos voisins, le fusil en bandoulière et grimpant sur le revers des talus

sans même nous servir des échelles, nous arrivons sous un feu plongeant, malgré les baïonnettes, au niveau des embrasures. Alors les uns se glissent dans la place en passant sur les canons qui tonnaient contre eux, les autres y pénètrent en saisissant les armes qu'on leur opposait et en s'y cramponnant comme aux branches d'un arbre.

Enfin nos soldats sont parvenus sur le parapet garni de Russes qui se font tuer sur place, et qui, à défaut de fusils, se font armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous la main. A partir de ce moment s'engage une lutte corps à corps, une de ces luttes terribles près desquelles pâlit le souvenir même d'Inkermann, entre les Russes désespérés et furieux et les Français résolus à vaincre. Enfin, la division Mac-Mahon reste maîtresse de la position, le général plante son épée en terre comme pour en prendre possession au nom de l'Empereur, et le drapeau de la France, tenu par un jeune caporal de zouaves, flotte sur Malakoff, aux acclamations de l'armée entière !

Cependant les Russes ne se tiennent pas pour battus ; à deux reprises différentes, ils essayent de reprendre Malakoff ; ils combattent avec l'énergie du désespoir, et la lutte recommence plus sanglante que jamais. Mais rien ne peut résister à

l'entraînement comme à l'énergie de nos soldats. « Nous sommes dans Malakoff, nous y resterons! » avait dit le général Mac-Mahon; et nous y restâmes.

Pour moi, enivré de poudre, de sang et de fumée, je ne sais ni comment je pénétrai dans Malakoff, ni ce que je fis depuis le moment où je m'élançai vers les remparts jusqu'à celui où je me retrouvai au milieu de cette attaque suprême des Russes qui revenaient nous disputer notre conquête. Je sais seulement que, vers la fin de la lutte, je reçus à la tête un coup violent qui m'étourdit et me renversa, blessure sans gravité, grâce à Dieu, dont je ne fus pas longtemps à me remettre, et qui, en attirant les yeux sur ma conduite dans cette journée, me valut la médaille militaire. Tout était donc pour le mieux en ce qui me concernait, et ce fut du fond du cœur que je remerciai Dieu de m'avoir protégé et conservé pour ma mère et pour ma Jeanne bien-aimée.

Quand j'eus repris connaissance, je me rendis à l'ambulance de tranchée où je reçus les premiers soins; puis, le soir, on me transporta avec une foule d'autres blessés à l'ambulance du Carénage. Il était déjà tard, la nuit avait tout enveloppé d'ombre et de silence, et nous passions sur le sommet d'un plateau élevé, quand tout à coup, ô moment sublime, moment inénarrable

dont je me souviendrai jusqu'au dernier jour de ma vie! une immense détonation se fait entendre, bientôt suivie de mille autres, les flammes jaillissent de toutes parts à l'horizon et s'élancent vers le ciel : nous nous arrêtons, nous regardons au loin, et nous apercevons Sébastopol en feu! O flammes vengeresses de toutes nos souffrances, feux de joie de notre victoire, avec quelle ivresse de bonheur nous vous voyions briller dans la nuit, et, de votre lueur à la fois sinistre et joyeuse, éclairer la défaite et la fuite de nos ennemis! Ce spectacle, attendu depuis si longtemps, nous ravit tellement, qu'oubliant nos blessures et les heures qui passaient, nous restâmes jusqu'au jour immobiles à le contempler.

Près de moi, un de mes collègues, un brave sergent, atteint d'un coup mortel, s'était arrêté comme les autres et avait donné l'ordre aux deux soldats qui le portaient de poser à terre le brancard sur lequel il était couché. « Je ne veux pas qu'on m'emmène plus loin, s'écria-t-il; c'est ici que je veux mourir. » En effet, il se met sur son séant, le haut du corps appuyé sur une grosse pierre, le visage tourné vers la ville en flammes. Il contemple avec joie le triomphe de la France, et bientôt, sentant la vie s'échapper, il rassemble ses forces, ôte son képi, élève en l'air son bras défaillant et s'écrie : « Adieu, mes

amis ! Sébastopol est à nous ! Vive la France ! »

Puis sa tête retombe sur sa poitrine et il expire.

Voilà le soldat français ! Avec de tels hommes, il était impossible que la France ne finît point par triompher, et il est impossible qu'elle ne triomphe point partout et toujours, quels que soient ses amis et ses ennemis, à une condition toutefois, c'est qu'elle combattra partout et toujours, comme en Orient, pour la cause sacrée de la justice et de la vérité ! Car une armée, même de héros, ne peut rien si le Dieu tout-puissant ne combat point avec elle.

Le lendemain, le soleil en se levant sur Sébastopol éclaira l'œuvre de destruction de la nuit, qui était bien plus grande encore que nous ne pouvions le penser. Les derniers vaisseaux russes, mouillés la veille dans la rade, étaient coulés ; l'ennemi n'avait conservé que ses vapeurs qui enlevaient les derniers fugitifs et quelques Russes exaltés qui cherchaient encore à promener l'incendie dans cette malheureuse cité. Mais bientôt ces quelques traînards ainsi que les vapeurs furent contraints de s'éloigner et de chercher un refuge dans les anses de la rive Nord de la rade. La ville resta déserte et en ruine.

Ainsi finit Sébastopol !

CHAPITRE XII.

Retour en France. — Entrée à Paris. — Renvoi de la classe. — Conclusion.

Après ces grands souvenirs de la guerre d'Orient et de la prise de Sébastopol que je viens de rappeler, il me semble que je n'ai plus qu'à terminer ces mémoires et que je ne puis rien vous raconter désormais qui vous intéresse. Aussi bien, ma vie militaire touchait à son terme, j'étais soldat depuis près de six ans, et quand je vous aurai retracé brièvement les circonstances de notre retour en France et de notre entrée triomphale à Paris, je n'aurai plus, chers camarades et chers lecteurs, qu'à prendre congé de vous et à déposer la plume pour reprendre le manche de ma bonne vieille charrue. Il me semble même, par moments, que j'aurais dû le reprendre plus tôt, et je me hâte vers le dénoûment comme

vers un but que vous devez être aussi impatients d'atteindre que moi.

Notre traversée de Kamiesch à Constantinople, t de Constantinople à Toulon, ne fut signalée par aucun incident remarquable. Nous étions joyeux comme des fils qui vont revoir leur mère, comme des enfants du pays qui vont revoir cette autre mère non moins vénérée qu'on appelle la patrie. Défendus contre le mal de mer par la joie qui remplissait nos cœurs, nous passions notre temps sur le pont du navire à fumer et à deviser gaiement. Quoique nous fussions déjà à la fin de l'automne, le temps était admirable et les soirées à bord nous semblaient encore pleines de charme. Nous aimions à prolonger nos veilles jusque dans la nuit, causant des périls passés et des joies à venir, de l'Orient qui s'éloignait et de la France dont nous nous rapprochions à grands pas.

Plusieurs, oubliant déjà le danger, la souffrance et Dieu, reprenaient les propos légers, les mauvaises plaisanteries, et tout cet attirail de pensées et de discours trop usités, hélas! dans la vie de garnison. Mais beaucoup d'autres restaient fidèles au Dieu puissant et bon qui les avait sauvés, et quand nos étourdis entonnaient quelques-uns de ces tristes refrains de cabaret que les tranchées avaient bien rarement enten-

dus, nous leur répondions par des chants religieux ou par des cantiques militaires.

Un soir, entre autres, la nuit était splendide et lumineuse; les étoiles, semées dans l'espace comme une poussière de feu, brillaient d'un éclat incomparable; la lune éclairait au loin la mer de ses rayons d'argent, et tout, au-dessus de nos têtes comme autour de nous, respirait le calme, le silence et la grandeur de la nuit et de l'immensité. Cette impression de calme et de majesté était si profonde et si vive, que tout le monde se taisait sur le pont et qu'involontairement, toutes les âmes s'élevaient vers Dieu, créateur et souverain maître de toutes ces merveilles.

Tout à coup, au milieu du silence et du recueillement universels, l'un de nous, un jeune sous-officier, se souvenant sans doute des bonnes Sœurs de charité et de leurs chants à la chapelle de l'hôpital, commença d'un accent doux et ému l'*Ave, maris Stella.* Sa voix était belle et pure, il semblait qu'au milieu de la nuit tranquille et du profond silence, elle montait jusqu'à Dieu; et, quand il eut achevé cette prière vraiment céleste, un murmure et comme un frémissement de satisfaction lui montra qu'il ne s'était pas trompé et qu'il avait exprimé le sentiment de tous.

Encouragé par cette approbation et voyant, au

silence qui se prolongeait, qu'on attendait de lui quelque nouveau chant, il entonna bientôt un de nos plus chers cantiques, dont nous répétâmes avec lui le refrain. Je crois vous faire plaisir, chers camarades, en transcrivant ici d'un bout à l'autre ce cantique qu'un si grand nombre d'entre vous ont chanté, non-seulement en France, mais à Rome, à Constantinople, devant Sébastopol, et dont le souvenir se trouve lié, dans votre cœur comme dans le mien, à tous ces grands souvenirs de notre vie militaire :

Te souviens-tu, brave enfant de la France,
Jeune soldat, gardien de son drapeau,
Te souviens-tu qu'aux jours de ton enfance,
Le Dieu d'amour visita ton berceau?
Te souviens-tu qu'un bon prêtre qui t'aime
Te fit chrétien, malgré Satan vaincu,
Et que ton front reçut l'eau du baptême,
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu que ta pieuse mère
Te racontait l'histoire du Sauveur?
Te souviens-tu de la pauvre chaumière
Où chaque jour tu priais le Seigneur?
Te souviens-tu de l'image bénie,
Du crucifix à ton lit suspendu?
Et le portrait de la Vierge Marie;
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu de l'église de pierre,
Dont le clocher s'élançait dans les cieux?
Te souviens-tu de l'humble cimetière
Où tes parents dorment silencieux?
Durant les jours qu'ils ont passés sur terre,
Contre l'enfer ils ont bien combattu!
Tu dois, comme eux, t'en aller en poussière;
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu de ce jour plein de charmes
Où, du Sauveur, embrassant l'humble croix,
Le cœur joyeux, les yeux mouillés de larmes,
Tu reçus Dieu pour la première fois?
O jour céleste! ô pure et douce ivresse!
Amour sacré, qu'êtes-vous devenu?
Dieu se souvient de ta sainte promesse;
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Ils te diront, les méchants, les impies,
Qu'on ne peut être et chrétien et soldat:
Jeune guerrier, brave leurs railleries,
Et livre-leur un généreux combat!
Tous les héros que la France révère
Furent aussi des héros de vertu!
La France et Dieu! c'était leur cri de guerre!
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu que le grand capitaine,
Napoléon, l'immortel empereur,
Mourant captif au roc de Sainte-Hélène,
Rendit hommage à la foi du Seigneur?

Il inclina sa tète triomphante
Devant un prêtre..... et, du ciel descendu,
Dieu reposa sur sa lèvre mourante!.....
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble;
Car je n'ai plus que d'amers souvenirs!
Pauvre pécheur, viens, et pleurons ensemble
Sur un passé de coupables plaisirs!
Il fut un jour de deuil et de misère,
Enfant prodigue aujourd'hui revenu,
Où tu quittas ton Sauveur et ton Père:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Ah! désormais, reste toujours fidèle
A l'étendard, à la croix de Jésus,
Afin qu'au jour de la vie éternelle
Tu sois admis au banquet des élus!
Qu'il sera beau ce jour où Dieu lui-même
T'accordera le bonheur qui t'est dû,
En te disant dans sa bonté suprême:
« Je l'ai promis, soldat, t'en souviens-tu? »

C'est au milieu de ces chants et de joyeuses conversations que nous atteignîmes enfin le terme de notre long voyage. Quand nous vîmes de loin, à travers la brume du matin, apparaître et blanchir à l'horizon les côtes de France, nous nous pressâmes tous sur le pont du navire; en un clin d'œil tous les soldats, y compris les ma-

lades et les blessés, furent sur pied, et découvrant nos fronts, agitant en l'air nos képis, nous saluâmes la terre de la patrie ! « La France ! voilà la France ! » Ce cri, cette seule parole était dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres, et plus d'un vieux troupier essuya du revers de sa main une larme prête à tomber de ses yeux.

Chère France ! noble et bien-aimée patrie ! nous allions donc te revoir, fouler ton sol chéri, respirer ton air dont nos poitrines étaient sevrées depuis si longtemps ! oh ! nous étions bien heureux ! Et ils semblaient bien heureux aussi, ces braves compatriotes qui nous attendaient pressés sur le rivage et qui, à notre arrivée, nous accueillirent avec mille cris d'enthousiasme, de reconnaissance et d'amour.

Mais ces émotions, cet enthousiasme, cet accueil ne sont rien encore auprès de ce qui nous attendait à Paris. Le jour de notre entrée solennelle et triomphale avait été fixé au 28 décembre 1855 ; nous étions les premiers vainqueurs de Sébastopol qui parussent dans la capitale. A midi, nous franchîmes les portes de la grande ville ; l'Empereur nous attendait à la place de la Bastille ; nous le saluâmes d'une longue acclamation, et lui, pour tout dire en un mot, nous reçut comme le souverain de la France doit recevoir ses soldats triomphants. Puis, il alla

se poster sur la place Vendôme, où nous défilâmes devant lui aux pieds de la statue de l'empereur Napoléon Ier, qui lui aussi semblait nous dire du haut de la colonne : « Enfants, je suis content de vous ! »

Mais comment dépeindre l'aspect des boulevards et l'accueil de la population tout entière ? C'étaient partout des drapeaux, des bannières, des trophées d'armes, des emblèmes de victoire ; de toutes les fenêtres, de tous les balcons, de tous les trottoirs, on nous jetait des fleurs, des couronnes, on agitait des mouchoirs, et de toutes les poitrines sortaient des acclamations, des cris de triomphe, une véritable explosion d'enthousiasme et de joie. Ce jour-là, on peut dire que tout Paris n'eut qu'une âme et qu'une voix pour saluer et acclamer les vainqueurs de Sébastopol, et je puis ajouter que ce jour-là les soldats de l'armée d'Orient furent récompensés, et au delà, par l'ardente sympathie de leurs concitoyens, de tout ce qu'ils avaient souffert pour la mère patrie !

Huit jours après, les soldats de la classe furent renvoyés dans leurs foyers, et je reçus mon congé définitif. Je ne dis point adieu sans une vive émotion à mon régiment, à mes camarades, à mes chefs, en un mot à cette vie militaire si belle, si attachante en temps de guerre, malgré ses fatigues et ses périls, et que j'aurais peut-

être continuée, n'était Jeanne et ma mère qui m'attendaient. Mais, à mesure que j'approchais du pays natal, les souvenirs du régiment allaient s'affaiblissant dans mon cœur, et disparurent bientôt complétement devant le désir ardent et impétueux de retrouver le toit paternel, et le clocher du village, et tout le reste !

Que vous dirai-je de plus ? Il faut m'arrêter ici ; je ne puis même essayer de peindre les émotions indicibles du retour, le cri profond de ma mère quand elle me serra à m'étouffer dans ses bras, les embrassements de mon vieux père, et la joie qui inonda mon âme quand je pressai sur mon cœur ma Jeanne bien-aimée, ma chère et fidèle promise, et la bonne mère Thomasse qui pleurait quasiment aussi fort qu'à la mort de son mari ! Et les amis, les parents, le digne curé, le guide et l'ami de mon enfance, qui allait bénir mon mariage après m'avoir fait faire, quinze ans auparavant, ma première communion ! Et la maison paternelle, et le clocher de l'église, et le cimetière du village, et tous les arbres, tous les chemins, toutes les maisons du pays ! Tout cela me saluait, me souriait, me criait mille choses du passé, me faisait mille promesses de joyeux avenir, et moi, ivre de joie, remerciant Dieu, je pleurais, je riais, j'embrassais tout le monde, et je ne savais ni ce que je faisais, ni ce que je di-

sais, mais je sais que j'étais bien heureux!

Et puis, après les premières émotions du retour, après les fêtes de Pâques, vint le grand jour de mon mariage. Je conduisis ma Jeanne à l'autel, je pris Dieu, la bonne Vierge et les Saints à témoin de mes serments et de mon amour, et comme l'époux de Cana, j'invitai le Seigneur et sa sainte Mère à mes noces. Aussi, j'ai la confiance qu'il bénira notre union jusqu'à la fin comme il l'a bénie jusqu'à ce jour. Depuis bientôt quatre ans que je suis marié, pas un nuage ne s'est élevé entre ma chère femme et moi. Dieu nous a envoyé deux enfants, deux petits anges qui rient et gazouillent à mes côtés au moment où je trace ces lignes, et qui m'avertissent par leurs agaceries joyeuses qu'il est temps que je finisse d'écrire pour m'occuper d'eux et de leur mère. Et puis, la neige a disparu, l'hiver s'en va, la campagne verdit, et les mille voix joyeuses du printemps me crient que le temps des loisirs est passé et que le moment est grandement venu de me redonner à mes champs et à mes prés.

Adieu donc, ô mes chers lecteurs, ô mes braves camarades, adieu! que le Seigneur vous bénisse comme il m'a béni! Qu'après les épreuves du service militaire, il vous ramène, sains de corps et d'âme, au pays natal, au foyer paternel, et

qu'après avoir fait de vous de bons soldats, il fasse de vous de bons laboureurs et surtout de bons chrétiens ! c'est ce que vous souhaite du fond du cœur celui qui sera toujours fier d'avoir porté votre uniforme et de pouvoir vous appeler ses camarades !

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Impr. BAILLY, DIVRY et Ce, pl. Sorbonne, 2.

LE GUIDE DU CHRÉTIEN dans les voies du salut, contenant : 1° les Considérations sur les grandes vérités de la Religion, par Mgr CHALLONER; 2° le Chemin du ciel aplani, par le R. P. PINAMONTI, S. J.; 3° les Instructions et Prières pour sanctifier la journée, bien entendre la Messe, et recevoir avec fruit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, du R. P. SANADON, S. J.; suivi des Vêpres du dimanche, des prières liturgiques le plus usitées, et publié par M. l'abbé F. LAGRANGE. 1 fort vol. in-18 raisin. 3 fr.

L'ecclésiastique, aussi pieux qu'éclairé, qui a présidé à la composition de ce volume ne s'est pas proposé d'offrir aux fidèles un nouveau formulaire *complet* de prières, un de ces recueils qui effleurent tous les sujets de piété sans en approfondir aucun, plus propres souvent à distraire qu'à instruire. Le *Guide du Chrétien* renferme trois parties distinctes, dont chacune a été traitée à fond par un auteur consommé dans la science du salut, et qui se complètent l'une par l'autre. Ce livre, solide et substantiel, est destiné à éclairer les âmes, à les faire entrer et à les affermir dans la bonne voie; il sera le *vade mecum* de beaucoup de chrétiens, heureux de marcher sous la conduite de tels guides.

MÉDITATIONS SUR LES VÉRITÉS ET LES DEVOIRS DU CHRISTIANISME pour tous les jours de l'année, par Mgr CHALLONER; traduites de l'anglais par M. l'abbé VIGNONET. 3 forts volumes grand in-18 anglais. 6 fr.

« Cet ouvrage mérite toute l'estime des pieux fidèles. La doctrine en est saine et propre à développer dans les âmes les sentiments de la plus solide dévotion. Je regarde ce livre comme très-utile parce qu'il est complet et qu'il présente, dans tout leur ensemble et avec leurs conséquences pratiques, les vérités de notre sainte religion. Tout cela est exposé d'un style simple et précis, d'une façon méthodique et lumineuse, avec des accents pleins de foi qui trouvent le chemin du cœur et y portent une émotion salutaire. » (Approbation de Mgr l'Archevêque de Paris.)

LE MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE médité au pied des saints autels; par M. l'abbé A. JOIRON. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

(*Cet ouvrage est approuvé par neuf archevêques et évêques.*)

S. Em. le cardinal Morlot, Archevêque de Paris, a daigné approuver ce livre en ces termes :

« Nous avons lu avec un intérêt soutenu et une véritable édification le *Mystère de l'Eucharistie*, par M. l'abbé Joiron, prêtre de notre diocèse. Nous pensons que ce livre est propre à éclairer de plus en plus les fidèles sur l'adorable mystère qui en est le sujet; à fortifier leur foi, à exciter leur piété et à leur rendre plus profitable de jour en jour les admirables inventions du divin Sauveur, toujours immolé et toujours présent sur nos autels par amour pour nous. Nous avons la confiance que Dieu bénira cette pieuse entreprise, et nous faisons des vœux pour qu'elle tourne à sa plus grande gloire. »

Mgr Pie recommande aux fidèles et au clergé de son diocèse « ce traité complet d'une doctrine très-solide et très-pieuse sur le plus excellent de nos mystères. »

UN RAYON DE MIEL, ou Doctrine spirituelle du vénérable LOUIS DE BLOIS, recueillie de ses œuvres ascétiques et distribué en quatre livres par le P. STEYRER, de l'Ordre de Saint-Benoît; traduite du latin par M. l'abbé M. ROZE. 1 v. in-18 ang. 3 fr.

Louis de Blois a été proclamé par son siècle la *lumière de la vie spirituelle*. Saint Ignace de Loyola ne cessait de lire ses écrits et d'en recommander la lecture. « J'ai lu l'*Institution spirituelle* de Blosius, écrivait saint François de Sales, et l'ai goûtée incroyablement; je vous prie, lisez-la et la savourez, car elle le vaut. »

Le R. P. Steyrer, à qui nous devons ce précieux recueil, a écrit au frontispice : « Ce livre tout d'or (*opusculum plane aureum*) convient non-seulement aux religieux, mais encore aux laïques qui ont à cœur leur salut; tous ceux qui en feront leur lecture habituelle en retireront les plus grands fruits. »

LE CULTE DE MARIE, Origines, Explications, Beautés, contenant un Précis historique, des Notices sur toutes les Fêtes, les Offices complets latin-français, de nombreuses Prières, toutes les Dévotions à la sainte Vierge, Confréries, Pèlerinages, Neuvaines, Indulgences, etc.; par M. J.-B. GERGERÈS, auteur de la *Conversion du pianiste Hermann*. 2e édition, corrigée et augmentée. 1 fort vol. grand in-18. 3 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin glacé. 4 fr.

Cet ouvrage est approuvé par S. Em le cardinal Donnet.

« Ce livre est certainement remarquable entre tous ceux qu'on a publiés dans ces derniers temps sur le culte rendu à la Mère de Dieu. L'auteur a compris les beautés et les charmes d'un pareil sujet, et nous pouvons dire en toute sincérité qu'il les a fait connaître et surtout aimer. Des explications précises, complètes dans leur brièveté, exactes dans leurs détails, révèlent au lecteur l'origine, l'esprit et la grandeur des solennités.» (*Correspondant*.)

L'ARBRE DE VIE, ou les douze Vertus fruits de la Foi, suivi du *Conflit intérieur*, ou Vie militante du Chrétien ; par saint LAURENT JUSTINIEN; traduits du latin pour la première fois par M. Louis CAILLET, professeur de l'institution Notre-Dame d'Auteuil. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr.

L'Arbre de Vie offre un traité complet, solide et pratique, des vertus chrétiennes; il sera très-utile non-seulement aux personnes qui, prenant à cœur leur titre de chrétien, désirent sincèrement en remplir tous les devoirs, mais encore à tous ceux qui sont chargés de diriger les âmes dans les voies du salut et de la perfection. Le *Conflit intérieur* nous fait connaître les ennemis de notre salut et les moyens de les vaincre.

MÉDITATIONS SUR L'EUCHARISTIE, par Mgr DE LA BOUILLERIE, évêque de Carcassonne. 1 vol. in-32. 1 fr.

— Ou 1 vol. grand in-32, papier vélin glacé. 2 fr.

Cette 17e édition, augmentée de *quatre nouvelles méditations* du auteur, de l'Office du Saint-Sacrement, d'Exercices pour la Messe et Communion, de Prières, etc., forme un Manuel complet de la dévotion à Dieu présent dans l'Eucharistie

OUVRAGES DU R. P. FABER,

Traduits par M. DE BERNHARDT.

La presse religieuse en France et à l'étranger est unanime pour mettre le R. P. Faber à la tête des auteurs de ce siècle qui ont écrit sur la vie spirituelle, et pour lui marquer sa place à la suite de saint François de Sales et de Fénelon. Sa science, aussi profonde qu'étendue, puisée dans l'étude des Pères, des théologiens et des auteurs ascétiques les plus autorisés, sa grande expérience dans la direction des consciences, les lumières dont le Seigneur a favorisé cette âme si droite, si pieuse, si zélée pour le salut de ses frères, son style piquant, original, plein de chaleur et de poésie, voilà le secret de l'accueil si bienveillant dont ses livres ont été l'objet.

LE SAINT-SACREMENT, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite de *Tout pour Jésus*. 3e édition. 2 vol. in-18 angl. 6 fr.

— Abrégé du même ouvrage. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

PROGRÈS DE L'AME dans la vie spirituelle. 2e édition. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr.

— Ou en 2 beaux vol. in-18 anglais. 5 fr.

TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'Amour divin. 7e édition très-complète. 1 fort vol. in-18 anglais, orné du portrait du P. Faber. 3 fr.

— Le même ouvrage, à l'usage des maisons d'éducation et des familles chrétiennes. 1 vol. in-18 raisin. 1 fr. 60

LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE, ou Merveilles de l'Amour divin. 2 vol. in-18 anglais. 5 fr.

— Ou 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

DE LA DÉVOTION AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS, précédé d'une introduction sur le Jansénisme; par le R. P. DALGAIRNS, de l'Oratoire, traduit par l'abbé POULIDE; suivi d'un Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie, par le R. P. DE MAC CARTHY. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

Ce traité, complet au point de vue historique et théologique, est plein d'aperçus nouveaux, et renferme des chapitres admirables sur l'amour du cœur de Jésus-Christ pour les hommes, en particulier pour les pécheurs, et les âmes pieuses.

ESPRIT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, à l'usage des personnes pieuses vivant dans le monde; par M. l'abbé C.-J. BUSSON. 1 vol. in-12 de 500 pages. 2 fr. 50

Ce livre, d'un mérite incontesté, sera un manuel précieux pour les âmes pieuses. Elles y trouveront des instructions solides, des conseils sages et appropriés à leurs besoins, dans un langage simple, onctueux.

CHOIX DES LETTRES DE SAINT BERNARD les plus appropriées aux besoins des personnes pieuses et des gens du monde; mises en ordre par le R. P. MELOT, dominicain. 1 beau vol. in-12. 1 fr. 25

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon et protecteur de l'Orient; acompagnée de Notes et suivie de nouveaux Documents et d'un Rapport du R. P. ARTOLA, S. J., sur l'état actuel du château de Xavier et du crucifix miraculeux de sa chapelle; par J.-M.-S. DAURIGNAC. 2 beaux vol. in-18 angl. avec portrait. 6 fr.

« L'auteur a laissé le plus souvent qu'il a pu le récit pour le dialogue; il a mis en scène le plus grand apôtre des Indes. Par là, il l'a rendu encore plus aimable que ne l'ont fait tous ses précédents historiens. Ce livre saura séduire le lecteur, mais il le séduira pour lui faire aimer tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, le courage, la foi, la charité, l'immolation de soi-même... » (Extrait du *Spectateur*.)

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, et fondatrice de la Visitation, par J.-M.-S. DAURIGNAC, auteur de l'*Histoire de saint François Xavier*. 1 beau vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

VIE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE, suivie de notices sur les principales Saintes de son ordre; 2e édition revue et augmentée du *Récit de l'invention du corps de Sainte Claire* en 1850; par M. l'abbé F. DÉMORE, chanoine honoraire de Marseille. 1 vol. in-8. 6 fr.

— Le même ouvrage sans les notices. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'évêque de Marseille.

VIE DE SAINT VINCENT FERRIER, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, par M. l'abbé BAYLE, suivie du *Traité de la Vie spirituelle*, de saint Vincent Ferrier; avec l'approbation de Mgr l'évêque de Tripoli. 1 vol. in-8. 6 fr.

— Le même ouvrage, sans le Traité. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

MANUEL DE SAINT AUGUSTIN, suivi des *Méditations* de saint BERNARD; traduction nouvelle, par M. A. DE GROZELIER. 1 beau vol. in-12. 1 fr. 50

DE BABYLONE A JÉRUSALEM, par Mme la comtesse de HAHN-HAHN, histoire et motifs de sa conversion au catholicisme; traduit de l'allemand par M. Léon BESSY. 1 beau vol. in-18 anglais. 3 fr.

UNE VOIX DE JÉRUSALEM, considérations d'une néophyte sur la vie catholique, MÊME AUTEUR et MÊME TRADUCTEUR. 1 beau vol. in-18 anglais, avec portrait. 2 fr. 50

Ces ouvrages de Mme de Hahn-Hahn rappellent sans cesse les *Confessions* de saint Augustin; c'est la même élévation de sentiments, la même humilité d'aveux, le même élan vers le ciel, le même charme de style... La traduction est aussi fidèle qu'élégante. (Extraits de la *Bibliographie catholique*, qui fait le plus grand éloge de ces deux ouvrages.)

Paris. — Imprimerie BAILLY, DIVRY et Ce, place Sorbonne, 2.

Paris. — Impr. Bailly, Divry et Ce, place Sorbonne, 2.